This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKF
Voltaire,..

Volt
NKF

# OEUVRES

## COMPLETES

## DE

# VOLTAIRE.

# OEUVRES

## COMPLETES

## DE

# VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
247274
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1902

# LETTRES

## DU PRINCE ROYAL

# DE PRUSSE

## ET

# DE M. DE VOLTAIRE.

# AVERTISSEMENT

## *DES EDITEURS.*

CETTE correſpondance entre les deux hommes les plus extraordinaires peut-être que la nature ait produits ſur le trône et dans les lettres, eſt une des parties les plus piquantes de cette nouvelle édition : elle commence en 1736 et finit en 1778. Nous ne préviendrons pas les réflexions que cette lecture fera naître : pour qu'elle ſoit intéreſſante, il ſuffit qu'elle puiſſe ſervir à faire mieux connaître deux grands hommes.

L'un des deux, ſans doute, eſt bien connu, comme roi, par ſa politique hardie et ſage, où ſon habileté conſiſte ſurtout à n'être jamais fin ; par des victoires qu'il n'a dues ſouvent qu'à *lui ſeul* ; par ſon génie dans l'art militaire, qui l'a élevé peut-être au-deſſus de tous les généraux ; par l'exemple unique en Europe, depuis *Charlemagne* et *Guſtave-Vaſa*, d'un prince qui gouverne réellement par lui-même toutes les affaires d'un grand Etat.

On connaît tout ce qu'il a fait pour la légiſlation et l'adminiſtration de ſon pays. Des politiques ont blâmé quelques-uns de

ſes principes en ce genre, en le plaignant de les avoir crus néceſſaires. Mais ſi le prince eſt connu, l'homme eſt preſque ignoré : et c'eſt l'homme qu'on voit dans ces lettres, ſurtout dans celles qu'il a écrites pendant ſa retraite de Remusberg. Le prince qui les dictait à vingt-quatre ans ne pouvait que devenir un grand roi : et l'on ſent que le philoſophe qui prenait plaiſir à s'enfoncer dans les ténèbres de la métaphyſique de *Wolf*, dans le temps qu'il apprenait de M. de *Voltaire* l'art ſi difficile, pour un français même, de faire des vers français, ne ſe ſerait occupé que du ſoin de gouverner et d'éclairer ſes ſujets, ſi le ſort, en le plaçant à la tête d'une puiſſance naiſſante et encore faible, ne l'eût forcé de combattre pour ſa propre indépendance.

Ces lettres renferment de plus des leçons qui ſeront peut-être utiles aux ſouverains, parce qu'ils les recevront d'un de leurs égaux. Un prince peut rougir d'être éclairé ſur ſes intérêts et ſur ſes devoirs par un philoſophe qui n'a que du génie et de bonnes intentions ; mais aucun ne dédaignera d'apprendre quelque choſe du vainqueur de Dreſde et de Liſſa.

# NOTICE

## SUR LE ROI DE PRUSSE,

## PAR M. DE VOLTAIRE.

FREDERIC, roi de Pruſſe, né le 24 janvier 1712.

Les uns l'appellent *Frédéric III*, parce que ſon aïeul et ſon père ſe nommaient auſſi *Frédéric*. Les autres le nomment *Frédéric II*, parce que ſon père était moins connu ſous le nom de *Frédéric* que ſous celui de *Guillaume*. Mais il n'y a point de conteſtation ſur le titre de *grand* qu'on lui donne communément en Europe.

Il faut l'enviſager ſous pluſieurs aſpects différens.

Comme guerrier, on eſt convenu que *Frédéric* et *Maurice* comte de Saxe, ont été les plus habiles capitaines de ce ſiècle : tous deux comparables aux plus illuſtres des ſiècles paſſés.

*Frédéric* a eu ſur *Maurice* l'avantage d'être roi, et celui de pouvoir lever et diſcipliner des troupes à ſon choix ; avantage que rien ne peut compenſer. Tous deux ſe ſont ſignalés par des marches ſavantes, par des victoires, par des ſiéges.

*Frédéric* a ſurmonté plus de difficultés que *Maurice*, ayant eu à combattre plus d'ennemis: tantôt les Autrichiens, tantôt les Français et les Ruſſes. Son père avait augmenté juſqu'à ſoixante-ſix mille hommes ſes troupes qui n'étaient auparavant qu'au nombre de vingt mille. Le nouveau roi, dès ſa première campagne, eut plus de quatre-vingts mille hommes, et en eut enſuite juſqu'à cent quarante mille.

Sa première bataille fut celle de Molwitz en Siléſie, le 10 d'avril 1741.

Le roi ſon père avaït formé et diſcipliné ſon infanterie; mais la cavalerie avait été négligée, auſſi fut-elle battue. L'infanterie rétablit l'ordre et remporta la victoire. *Frédéric* depuis ce jour diſciplina lui-même ſa cavalerie, et la rendit une des meilleures de l'Europe.

Ce ne fut dans cette guerre contre la maiſon d'Autriche qu'un enchaînement de victoires. Celle de Czaſlau ſur la rivière de Chrudimska près de l'Elbe, le 17 mai 1742, fut une des plus célèbres. Le roi à la tête de ſa cavalerie ſoutint long-temps l'effort de celle d'Autriche, et enfin la diſſipa. Sa conduite ſeule fit le ſuccès de cette journée.

La bataille de Fridberg, gagnée contre les Autrichiens et les Saxons, le 4 juin 1745, lui fit encore plus d'honneur, au jugement de

tous les militaires. On prétend qu'il écrivit au roi de France, alors ſon allié : *J'ai acquitté à vue la lettre de change que vous avez tirée ſur moi de votre camp de Fontenoi.*

La victoire remportée auprès de Prague, le 6 mai 1757, fut de toutes la plus brillante. Mais il acquit une autre eſpèce de gloire bien plus rare, en publiant de vive voix et par écrit, que ſi quelques ſemaines après il perdit la bataille de Kolins, ce ne fut pas la faute de ſes troupes, mais la ſienne. Il avait attaqué, avec trop d'opiniâtreté un corps inattaquable.

Enfin, ſans compter un grand nombre d'autres actions où il commanda toujours en perſonne, on connaît la bataille de Rosbak, où il défit preſqu'en un moment une armée trois fois auſſi forte que la ſienne, mais commandée par un général autrichien qui choiſit malheureuſement pour le combattre le terrain le plus défavorable, malgré les repréſentations des officiers français.

Au ſortir de cette bataille il court à l'autre extrémité de l'Allemagne; et au bout d'un mois il remporte la bataille déciſive de Liſſa, qui le mit au-deſſus de tous les événemens, comme au-deſſus des plus grands capitaines de ſon ſiècle.

Dans toutes ſes expéditions il porta toujours l'uniforme de ſes gardes : vêtu, nourri, couché

comme eux ; donnant tout à l'art de la guerre, rien au faſte ni même à la nature.

En qualité de roi, ſi l'on veut conſidérer ſon gouvernement intérieur, on verra qu'il fut le légiſlateur de ſon pays, qu'il réforma la juriſprudence, abolit les procureurs, abrégea tous les procès, empêcha les fils de famille de ſe ruiner, bâtit des villes, plus de trois cents villages, et les peupla ; encouragea l'agriculture et les manufactures : magnifique dans les jours d'appareil, ſimple et frugal dans tout le reſte.

Si l'on veut regarder en lui les talens qui diſtinguent l'homme dans quelque condition qu'il puiſſe naître, on ſera étonné qu'il ait cultivé tous les arts : la meilleure hiſtoire, ſans contredit, qu'on ait de Brandebourg eſt la ſienne ; il a compoſé des vers français remplis de penſées juſtes et utiles ; il a été un excellent muſicien ; et il n'a jamais parlé dans la converſation ni de ſes talens ni de ſes victoires.

Il a daigné admettre à ſa familiarité les gens de lettres, et ne les a jamais craints. Si dans cette familiarité il s'eſt élevé quelques nuages, il leur a fait ſuccéder le jour le plus ſerein et le plus doux

# LETTRES

## DU PRINCE ROYAL

# DE PRUSSE

## ET

## DE M. DE VOLTAIRE.

### LETTRE PREMIERE.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Berlin, 8 d'auguſte.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aye pas la ſatisfaction de vous connaître perſonnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce ſont des tréſors d'eſprit, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, et des pièces travaillées avec tant de goût, de délicateſſe et d'art, que les beautés en paraiſſent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de 1736.

1736. leur ingénieux auteur qui fait honneur à notre siècle et à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, et à vous uniquement, en cas que la dispute à qui d'eux ou des anciens la préférence est due vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poëte une infinité d'autres connaissances qui, à la vérité, ont quelque affinité avec la poësie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poëte ne cadença des pensées métaphysiques : l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation et de la justification du sieur *Wolf*, le plus célèbre philosophe de nos jours, qui, pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphysique, et pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière aussi relevée que précise et nette, est cruellement accusé d'irréligion et d'athéisme. Tel est le destin des grands hommes; leur génie supérieur les expose toujours aux traits envenimés de la calomnie et de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le Traité de Dieu, de l'ame et du monde, émané de la

plume du même auteur. Je vous l'enverrai, Monſieur, dès qu'il ſera achevé, et je ſuis sûr que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ſes propoſitions qui ſe ſuivent géométriquement, et connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaîne. 1736.

La douceur et le ſupport que vous marquez pour tous ceux qui ſe vouent aux arts et aux ſciences, me ſont eſpérer que vous ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos inſtructions. Je nomme ainſi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être penſant. J'oſe même avancer, ſans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier, il n'y aurait pas d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire que je trouve des beautés ſans nombre dans vos ouvrages. Votre Henriade me charme et triomphe heureuſement de la critique peu judicieuſe que l'on en a faite. La tragédie de Céſar nous fait voir des caractères ſoutenus; les ſentimens y ſont tous magnifiques et grands; et l'on ſent que *Brutus* eſt ou romain ou anglais. Alzire ajoute aux grâces de la nouveauté, cet heureux contraſte des mœurs des ſauvages et des européans. Vous faites voir par le caractère de *Guſman* qu'un chriſtianiſme

1736. mal entendu, et guidé par le faux zèle, rend plus barbare et plus cruel que le paganisme même.

*Corneille*, le grand *Corneille*, lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle, s'il ressuscitait de nos jours, verrait avec étonnement, et peut-être avec envie, que la tragique déesse vous prodigue avec profusion les faveurs dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume qui jadis traça si spirituellement et si élégamment le Temple du Goût?

C'est ce qui me fait désirer si ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, Monsieur, de me les envoyer et de me les communiquer sans réserve. Si parmi les manuscrits il y en a quelqu'un que, par une circonspection nécessaire, vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conserver dans le sein du secret, et de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je sais malheureusement que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours; mais j'espère néanmoins que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, et que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en poſſédant vos ouvrages, que je ne le ſerai par la poſſeſſion de tous les biens paſſagers et mépriſables de la fortune, qu'un même haſard fait acquérir et perdre. L'on peut ſe rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le ſecours de la mémoire, et ils nous durent autant qu'elle. Connaiſſant le peu d'étendue de la mienne, je balance long-temps avant de me déterminer ſur le choix des choſes que je juge dignes d'y placer. 1736.

Si la poëſie était encore ſur le pied où elle fut autrefois, ſavoir que les poëtes ne ſavaient que fredonner des idylles ennuyeuſes, des églogues faites ſur un même moule, des ſtances inſipides, ou que tout au plus ils ſavaient monter leur lyre ſur le ton de l'élégie, j'y renoncerais à jamais; mais vous ennobliſſez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux et des routes inconnues aux *** et aux *Rouſſeaux*.

Vos poëſies ont des qualités qui les rendent reſpectables et dignes de l'admiration et de l'étude des honnêtes gens. Elles ſont un cours de morale où l'on apprend à penſer et à agir. La vertu y eſt peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y eſt déterminée; et vous inſinuez le goût des ſciences d'une manière ſi fine et ſi délicate, que quiconque

1736. à lu vos ouvrages, reſpire l'ambition de ſuivre vos traces. Combien de fois ne me ſuis-je pas dit ? Malheureux, laiſſe là un fardeau dont le poids ſurpaſſe tes forces : l'on ne peut imiter *Voltaire*, à moins que d'être *Voltaire* même.

C'eſt dans ces momens que j'ai ſenti que les avantages de la naiſſance et cette fumée de grandeur dont la vanité nous berce ne ſervent qu'à peu de choſe, ou pour mieux dire à rien. Ce ſont des diſtinctions étrangères à nous-mêmes, et qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'eſprit ne leur ſont-ils pas préférables ! Que ne doit-on pas aux gens que la nature a diſtingués par ce qu'elle les a fait naître ! Elle ſe plaît à former des ſujets qu'elle doue de toute la capacité néceſſaire pour faire des progrès dans les arts et dans les ſciences ; et c'eſt aux princes à récompenſer leurs veilles. Eh ! que la gloire ne ſe ſert-elle de moi pour couronner vos ſuccès ! Je ne craindrais autre choſe, ſinon que ce pays peu fertile en lauriers n'en fournît pas autant que vos ouvrages en méritent.

Si mon deſtin ne me favoriſe pas juſqu'au point de pouvoir vous poſſéder, du moins puis-je eſpérer de voir un jour celui que depuis ſi long-temps j'admire de ſi loin, et de vous aſſurer de vive voix que je ſuis avec toute

l'eſtime et la conſidération dûe à ceux qui, ——
ſuivant pour guide le flambeau de la verité, 1736.
conſacrent leurs travaux au public,

MONSIEUR,

votre affectionné ami,
FÉDÉRIC, P. R. de Pruſſe. (*)

## LETTRE II.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

A Paris, le 26 auguſte.

MONSEIGNEUR,

Il faudrait être inſenſible pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont votre Alteſſe royale a daigné m'honorer. Mon amour propre en a été trop flatté; mais l'amour du genre-humain que j'ai toujours eu dans le cœur, et qui, j'oſe dire, fait mon caractère, m'a donné un plaiſir mille fois plus pur quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui penſe en homme, un prince philoſophe qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous diſe qu'il n'y a point d'homme ſur la terre qui ne doive des actions

(*) Le roi de Pruſſe a toujours ſigné *Fédéric*, qui eſt plus doux à prononcer que *Frédéric*.

1736. de grâce au ſoin que vous prenez de cultiver par la ſaine philoſophie une ame née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous, par s'inſtruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par déteſter la perſécution et la ſuperſtition. Il n'y a point de prince qui en penſant ainſi ne puiſſe ramener l'âge d'or dans ſes Etats. Pourquoi ſi peu de rois recherchent-ils cet avantage? Vous le ſentez, Monſeigneur; c'eſt que preſque tous ſongent plus à la royauté qu'à l'humanité: vous faites préciſément le contraire. Soyez sûr que ſi un jour le tumulte des affaires et la méchanceté des hommes n'altèrent point un ſi divin caractère, vous ſerez adoré de vos peuples et chéri du monde entier. Les philoſophes dignes de ce nom voleront dans vos Etats; et comme les artiſans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art eſt plus favoriſé, les hommes qui penſent viendront entourer votre trône.

L'illuſtre reine *Chriſtine* quitta ſon royaume pour aller chercher les arts; régnez, Monſeigneur, et que les arts viennent vous chercher.

Puiſſiez-vous n'être jamais dégoûté des ſciences par les querelles des ſavans! Vous voyez, Monſeigneur, par les choſes que vous daignez me mander, qu'ils ſont hommes pour

la

la plupart comme les courtiſans mêmes. Ils ſont quelquefois auſſi avides, auſſi intrigans, auſſi faux, auſſi cruels; et toute la différence qui eſt entre les peſtes de cour et les peſtes de l'école, c'eſt que ces derniers ſont plus ridicules. 1736.

Il eſt bien triſte pour l'humanité que ceux qui ſe diſent les déclarateurs des commandemens céleſtes, les interprètes de la Divinité, en un mot les théologiens, ſoient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'auſſi pernicieux dans la ſociété qu'obſcurs dans leurs idées; et que leur ame ſoit gonflée de fiel et d'orgueil à proportion qu'elle eſt vide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un ſophiſme, et intéreſſer tous les rois à venger par le fer et par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbarâ*.

Tout être penſant qui n'eſt pas de leur avis eſt un athée; et tout roi qui ne les favoriſe pas ſera damné. Vous ſavez, Monſeigneur, que le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs et ces ennemis réels du genre-humain. Leurs paroles, quand elles ſont négligées, ſe perdent en l'air comme du vent; mais ſi le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force qui renverſe quelquefois le trône.

Je vois, Monſeigneur, avec la joie d'un

1736. cœur rempli d'amour pour le bien public, la distance immense que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, et ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois que les *Newton*, les *Leibnitz*, les *Bayle*, les *Locke*, ces ames si élevées, si éclairées et si douces, sont ceux qui nourrissent votre esprit, et que vous rejetez les autres alimens prétendus que vous trouveriez empoisonnés ou sans substance.

Je ne saurais trop remercier votre Altesse royale de la bonté qu'elle a eue de m'envoyer le petit livre concernant M. *Wolf*. Je regarde ses idées métaphysiques comme des choses qui font honneur à l'esprit humain. Ce sont des éclairs au milieu d'une nuit profonde; c'est tout ce qu'on peut espérer, je crois, de la métaphysique. Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choses soient jamais bien connus. Les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense, ne savent ni si ce bâtiment est éternel, ni quel en est l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti. Elles tâchent de conserver leur vie, de peupler leurs trous, et de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les souris; et le divin architecte qui a bâti cet univers n'a pas encore, que je sache, dit son secret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juste,

c'eſt M. *Wolf*. On peut le combattre, mais il faut l'eſtimer : ſa philoſophie eſt bien loin d'être pernicieuſe ; y a-t-il rien de plus beau et de plus vrai que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être juſtes, quand même ils auraient le malheur d'être athées ? 1736.

La protection qu'il ſemble que vous donnez, Monſeigneur, à ce ſavant homme, eſt une preuve de la juſteſſe de votre eſprit et de l'humanité de vos ſentimens.

Vous avez la bonté, Monſeigneur, de me promettre de m'envoyer le Traité de Dieu, de l'ame et du monde. Quel préſent, Monſeigneur, et quel commerce ! L'héritier d'une monarchie daigne du ſein de ſon palais envoyer des inſtructions à un ſolitaire ! Daignez me faire ce préſent, Monſeigneur ; mon amour extrême pour le vrai eſt la ſeule choſe qui m'en rende digne. La plupart des princes craignent d'entendre la vérité, et ce ſera vous qui l'enſeignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous penſez ſur cet art auſſi ſenſément que ſur tout le reſte. Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves et touchantes ne méritent guère d'être lus : vous ſentez qu'il n'y aurait rien de plus mépriſable que de paſſer ſa vie à renfermer dans des rimes des lieux communs uſés, qui ne méritent

1736. pas le nom de penſées. S'il y a quelque choſe de plus vil, c'eſt de n'être que poëte ſatirique et de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poëtes ſont au Parnaſſe ce que ſont dans les écoles ces docteurs qui ne ſavent que des mots, et qui cabalent contre ceux qui écrivent des choſes.

Si la Henriade a pu ne pas déplaire à votre Alteſſe royale, j'en dois rendre grâce à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme inſpire pour les factieux, pour les perſécuteurs, pour les ſuperſtitieux, pour les tyrans et pour les rebelles. C'eſt l'ouvrage d'un honnête homme; il devait trouver grâce devant un prince philoſophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages: je vous obéirai, Monſeigneur; vous ſerez mon juge, et vous me tiendrez lieu du public. Je vous ſoumettrai ce que j'ai haſardé en philoſophie; vos lumières ſeront ma récompenſe: c'eſt un prix que peu de ſouverains peuvent donner. Je ſuis sûr de votre ſecret; votre vertu doit égaler vos connaiſſances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à votre Alteſſe royale. On va à Rome pour voir des égliſes, des tableaux, des ruines et des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un

voyage; c'eſt une rareté plus merveilleuſe. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je ſuis, ne me permet pas d'en ſortir. Vous penſez, ſans doute, comme *Julien*, ce grand homme ſi calomnié, qui diſait que les amis doivent toujours être préférés aux rois. 1736.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, ſoyez sûr, Monſeigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'eſt-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon cœur ſera au rang de vos ſujets; votre gloire me ſera toujours chère. Je ſouhaiterai que vous reſſembliez toujours à vous-même, et que les autres rois vous reſſemblent.

Je ſuis avec un profond reſpect,
de votre Alteſſe royale.
le très-humble, &c.

1736.

## LETTRE III.

### DU PRINCE ROYAL.

Ce 9 de septembre.

MONSIEUR,

C'EST une épreuve bien difficile pour un écolier en philosophie que de recevoir des louanges d'un homme de votre mérite. L'amour propre et la présomption, ces cruels tyrans de l'ame qui l'empoisonnent en la flattant, se croient autorisés par un philosophe, et, recevant des armes de vos mains, voudraient usurper sur ma raison un empire que je leur ai toujours disputé. Heureux si en les convaincant et en mettant la philosophie en pratique, je puis répondre un jour à l'idée, peut-être trop avantageuse, que vous avez de moi!

Vous faites, Monsieur, dans votre lettre, le portrait d'un prince accompli, auquel je ne me reconnais point. C'est une leçon habillée de la façon la plus ingénieuse et la plus obligeante; c'est enfin un tour artificieux pour faire parvenir la timide vérité jusqu'aux oreilles d'un prince. Je me proposerai ce portrait pour modèle, et je ferai tous mes efforts pour me

rendre le digne disciple d'un maître qui sait si divinement enseigner. 1736.

Je me sens déjà infiniment redevable à vos ouvrages ; c'est une source où l'on peut puiser les sentimens et les connaissances dignes des plus grands hommes. Ma vanité ne va pas jusqu'à m'arroger ce *titre* ; et ce sera vous, Monsieur, à *qui* j'en aurai l'obligation si j'y parviens.

Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Je vous la dois, Seigneur, il faut que je l'avoue.

Je ne puis m'empêcher d'admirer ce généreux caractère, cet amour du genre-humain qui devrait vous mériter les suffrages de tous les peuples : j'ose même avancer qu'ils vous doivent autant et plus que les Grecs à *Solon* et à *Lycurgue*, *ces sages législateurs* dont les lois firent fleurir leur patrie, et furent le fondement d'une grandeur à laquelle la Gréce n'aurait jamais aspiré ni osé prétendre sans eux. Les auteurs sont les législateurs du genre-humain ; leurs écrits se répandent dans toutes les parties du monde ; et étant connus de tout l'univers, ils manifestent des idées dont les autres sont empreints. Ainsi vos ouvrages publient vos sentimens. Le charme de votre éloquence est leur moindre beauté ;

1736. tout ce que la force des penſées et le feu de l'expreſſion peuvent produire d'achevé quand ils ſont réunis, s'y trouve. Ces véritables beautés charment vos lecteurs, elles les touchent: ainſi tout un monde reſpire bientôt cet amour du genre-humain que votre heureuſe impulſion a fait germer en lui. Vous formez de bons citoyens, des amis fidelles, et des ſujets qui, abhorrant également la rebellion et la tyrannie, ne ſont zélés que pour le bien public. Enfin, c'eſt à vous que l'on doit toutes les vertus qui ſont la ſureté et le charme de la vie. Que ne vous doit-on pas?

Si l'Europe entière ne reconnaît pas cette vérité, elle n'en eſt pas moins vraie. Enfin ſi toute la nature humaine n'a pas pour vous la reconnaiſſance que vous méritez, ſoyez du moins certain de la mienne. Regardez déſormais mes actions comme le fruit de vos leçons. Je les ai enfin reçues, mon cœur en a été ému, et je me ſuis fait une loi inviolable de les ſuivre toute ma vie.

Je vois, Monſieur, avec admiration, que vos connaiſſances ne ſe bornent pas aux ſeules ſciences: vous avez approfondi les replis les plus cachés du cœur humain, et c'eſt là que vous avez puiſé le conſeil ſalutaire que vous me donnez en m'avertiſſant de me défier de moi-même. Je voudrais pouvoir me le répéter

ſans

ſans ceſſe, et je vous en remercie infiniment, Monſieur. 1736.

C'eſt un déplorable effet de la fragilité humaine que les hommes ne ſe reſſemblent pas à eux-mêmes tous les jours : ſouvent leurs réſolutions ſe détruiſent avec la même promptitude qu'ils les ont priſes. Les Eſpagnols diſent très-judicieuſement : *Cet homme a été brave un tel jour.* Ne pourrait-on pas dire de même des grands hommes, qu'ils ne le ſont pas *toujours*, ni en tout ?

Si je déſire quelque choſe avec ardeur, c'eſt d'avoir des gens ſavans et habiles autour de moi. Je ne crois pas que ce ſoit des ſoins perdus que ceux qu'on emploie à les attirer : c'eſt un hommage qui eſt dû à leur mérite, et c'eſt un aveu du beſoin que l'on a d'être éclairé par leurs lumières.

Je ne puis revenir de mon étonnement, quand je penſe qu'une nation *cultivée* par les beaux arts, ſecondée par le génie et par l'émulation d'une autre nation voiſine ; quand je penſe, dis-je, que cette même nation ſi polie et ſi éclairée ne connaît point le tréſor qu'elle renferme dans ſon ſein. Quoi ! ce même *Voltaire* à qui nos mains érigent des autels et des ſtatues eſt négligé dans ſa patrie, et vit en ſolitaire dans le fond de la Champagne ! C'eſt un paradoxe, c'eſt une énigme, c'eſt un effet

1736. bizarre du caprice des hommes. Non, Monſieur, les querelles des ſavans ne me dégoûteront jamais du ſavoir; je ſaurai toujours diſtinguer ceux qui aviliſſent les ſciences, des ſciences mêmes. Leurs diſputes viennent ordinairement ou d'une ambition démeſurée et d'une avidité inſatiable de s'acquérir un nom, ou de l'envie qu'un mérite médiocre porte à l'éclat brillant d'un mérite ſupérieur qui l'offuſque.

Les grands hommes ſont expoſés à cette dernière ſorte de perſécution. Les arbres dont les ſommets s'élèvent juſqu'aux nues, ſont plus en butte à l'impétuoſité des vents que les arbriſſeaux qui croiſſent ſous leur ombrage. C'eſt ce qui du fond des enfers ſuſcita les calomnies répandues contre *Deſcartes* et contre *Bayle*; c'eſt votre ſupériorité et celle de M. *Wolf* qui révoltent les ignorans, et qui font crier ceux dont la préſomption ridicule voudrait perdre tout homme dont l'eſprit et les connaiſſances effacent les leurs. Suppoſez pour un moment que de grands hommes s'oublient juſqu'à s'acharner les uns contre les autres, doit-on pour cela leur retrancher le titre de *grands* et l'eſtime que l'on a pour eux, fondée ſur tant d'éminentes qualités? Le public d'ordinaire ne fait point de grâce; il condamne les moindres fautes; ſon jugement

ne s'attache qu'au préſent; il compte le paſſé pour rien : mais on ne doit pas imiter le public dans cette façon de juger les hommes d'un mérite ſupérieur. Je cherche des hommes ſavans, d'honnêtes gens : mais enfin ce ſont des hommes que je cherche; ainſi je ne dois pas m'attendre à les trouver parfaits. Où eſt le modèle de vertu exempte de tout blâme? Il eſt reſté dans l'entendement du créateur; et je ne crois pas qu'il nous en ait encore donné de copie. Je déſire qu'on ait pour mes défauts la même indulgence que j'ai pour ceux des autres. Nous ſommes tous hommes, et par conſéquent imparfaits : nous ne différons que par le plus ou le moins; mais le plus parfait tient toujours à l'humanité par un petit coin d'imperfection. 1736.

Pour les frélons du Parnaſſe, quand ils m'étourdiſſent de leurs querelles, je les renvoie à la préface d'Alzire où vous leur faites, Monſieur, une leçon qu'ils ne devraient jamais perdre de vue, et à laquelle on ne peut rien ajouter.

A l'égard des théologiens, il me ſemble qu'ils ſe reſſemblent tous, de quelque religion et de quelque nation qu'ils ſoient; leur deſſein eſt toujours de s'arroger une autorité deſpotique ſur les conſciences; cela ſuffit pour les rendre perſécuteurs zélés de tous ceux dont la

1736. noble hardieſſe oſe dévoiler la vérité ; leurs mains ſont toujours armées du foudre de l'anathème, pour écraſer ce fantôme imaginaire d'irréligion, qu'ils combattent ſans ceſſe, à ce qu'ils prétendent, et ſous le nom duquel en effet ils combattent les ennemis de leur fureur et de leur ambition. Cependant, à les entendre, ils prêchent l'humilité, vertu qu'ils n'ont jamais pratiquée, ces miniſtres d'un Dieu de paix qu'ils ſervent d'un cœur rempli de haine et d'ambition. Leur conduite ſi peu conforme à leur morale, ſerait à mon gré ſeule capable de décréditer leur doctrine.

Le caractère de la vérité eſt bien différent. Elle n'a beſoin ni d'armes pour ſe défendre, ni de violence pour forcer les hommes à la croire ; elle n'a qu'à paraître ; et dès que ſa lumière a diſſipé les nuages qui la cachaient, ſon triomphe eſt aſſuré.

Voilà, je crois, des traits qui déſignent aſſez les eccléſiaſtiques pour leur ôter, s'ils les connaiſſaient, l'envie de nous choiſir pour leurs panégyriſtes. Je connais aſſez qu'ils n'ont que des défauts, ou plutôt des vices, pour me croire obligé en conſcience à rendre juſtice à ceux d'entre eux qui ſa méritent. *Deſpréaux*, dans ſa ſatire contre les femmes, a l'équité d'en excepter trois dans Paris, dont la vertu était ſi reconnue, qu'elles étaient à l'abri de

ſes traits. A ſon exemple, je veux vous citer deux paſteurs, dans les Etats du roi mon père, qui aiment la vérité, qui ſont philoſophes, et dont l'intégrité et la candeur méritent qu'on ne les confonde pas dans la multitude. Je dois ce témoignage à la vertu de MM. *Beauſobre* et *Reinbec*. 1736.

Il y a un certain vulgaire dans la même profeſſion qui ne vaut pas la peine qu'on deſcende juſqu'à s'inſtruire de ſes diſputes. Je leur laiſſe volontiers la liberté d'enſeigner leur religion, et au peuple celle de la croire; car mon caractère n'eſt point de forcer perſonne; et ce même caractère qui me rend le défenſeur de la liberté, me fait haïr la perſécution et les perſécuteurs. Je ne puis voir, les bras croiſés, l'innocence opprimée: il y aurait, non de la douceur, mais de la lâcheté et de la timidité à le ſouffrir.

Je n'aurais jamais embraſſé avec tant de chaleur la cauſe de M. *Wolf*, ſi je n'avais vu des hommes, qui pourtant ſe diſent raiſonnables, porter leur aveugle fureur juſqu'à ſe répandre en fiel et en amertume contre un philoſophe qui oſe penſer librement, par la ſeule raiſon de la diverſité de leurs ſentimens et des ſiens: voilà l'unique motif de leur haine. Le même motif leur fait exalter la mémoire d'un ſcélérat, d'un perfide, d'un

hypocrite, par cela seulement qu'il a pensé
1736. comme eux.

Je suis charmé de voir, Monsieur, le témoignage que vous rendez aux quatre plus grands philosophes que l'Europe ait jamais portés. Leurs ouvrages sont des trésors de vérité : il est bien fâcheux qu'il s'y trouve des erreurs. La diversité de leurs sentimens sur la métaphysique nous fait voir l'incertitude de cette science, et les bornes étroites de notre entendement. Si *Newton*, si *Leibnitz*, si *Locke*, ces génies supérieurs, ces gens dont l'esprit était accoutumé à penser toute leur vie, n'ont pu entièrement secouer le joug des opinions pour parvenir à des connaissances certaines, à quoi peut s'attendre un écolier en philosophie tel que moi ?

M. *Wolf* sera très-flatté de l'approbation dont vous honorez sa métaphysique : elle la mérite en effet ; c'est un des ouvrages les plus achevés en ce genre. Il y a plaisir à se soumettre aux yeux d'un juge auquel les beaux endroits et les faibles n'échappent point.

Je suis fâché de ne pouvoir accompagner ma lettre de la traduction de cette métaphysique dont je vous ai envoyé une espèce d'extrait, et que je vous ai promise toute entière. Vous savez, Monsieur, que ces sortes d'ouvrages ne sont pas petits, et qu'ils se font fort

lentement. Je fais copier cependant ce qui eſt achevé, et j'eſpère de le joindre à la première de mes lettres. 1736.

J'accompagne celle-ci de la logique de M. *Wolf*, traduite par le ſieur *Deſchamps*, jeune homme né avec aſſez de talent : il a l'avantage d'avoir été diſciple de l'auteur, ce qui lui a procuré beaucoup de facilité dans ſa traduction. Il me paraît qu'il a aſſez heureuſement réuſſi : je ſouhaiterais ſeulement pour l'amour de lui qu'il corrigeât et abrégeât l'épître dédicatoire dans laquelle il me prodigue l'encens à pleines mains. Il aurait infiniment mieux trouvé ſa place dans un prologue d'opéra au ſiècle de *Louis XIV*.

Ce n'eſt point uniquement en faveur de la Henriade, ſeul poëme épique qu'aient les Français, que je me déclare ; mais en faveur de tous vos ouvrages : *ils ſont généralement* marqués au coin de l'immortalité.

C'eſt l'effet d'un génie univerſel et d'un eſprit bien rare que de ſoutenir dans une élévation égale tant d'ouvrages de genres différens. Il n'y avait que vous, Monſieur, permettez-moi de vous le dire, qui fuſſiez capable de réunir dans la même perſonne la profondeur d'un philoſophe, les talens d'un hiſtorien, et l'imagination brillante d'un poëte. Vous me faites un plaiſir infini et bien ſenſible

1736. en me promettant de m'envoyer tous vos ouvrages. Je ne les mérite que par tout le cas que j'en fais.

Les monarques peuvent donner des tréſors, des royaumes même, et tout ce qui peut flatter l'avarice, l'orgueil et la cupidité des hommes; mais toutes ces choſes reſtent hors d'eux, et loin de les rendre plus éclairés qu'ils ne le ſont, elles ne ſervent ordinairement qu'à les corrompre. Le préſent que vous me promettez, Monſieur, eſt de tout un autre uſage. On trouve dans ſa lecture de quoi corriger les mœurs et éclairer ſon eſprit. Bien loin d'avoir la folle préſomption de m'ériger en juge de vos ouvrages, je me contente de les admirer: le but que je me propoſe dans mes lectures eſt de m'inſtruire. Ainſi que les abeilles, je tire le miel des fleurs, et je laiſſe les araignées convertir les fleurs en venin.

Ce n'eſt point par ma faible voix que votre renommée, déjà ſi bien établie, peut s'accroître; mais du moins ſera-t-on obligé d'avouer que les deſcendans des anciens Goths et des peuples Vandales, les habitans des forêts d'Allemagne, ſavent rendre juſtice au mérite éclatant, à la vertu et aux talens des grands hommes de quelque nation qu'ils ſoient.

Je ſais, Monſieur, à quel chagrin je vous

expoſerais ſi j'avais l'indiſcrétion de communiquer les ouvrages manuſcrits que vous voudrez bien me confier. Repoſez-vous, je vous ſupplie, ſur mes engagemens à ce ſujet; ma foi eſt inviolable. 1736.

Je reſpecte trop les liens de l'amitié pour vouloir vous arracher des bras d'*Emilie :* il faudrait avoir le cœur dur et inſenſible pour exiger de vous un pareil ſacrifice ; il faudrait n'avoir jamais connu la douceur qu'il y a d'être auprès des perſonnes que l'on aime, pour ne pas ſentir la peine que vous cauſerait une telle ſéparation. Je n'exigerai de vous que de rendre mes hommages à ce prodige d'eſprit et de connaiſſances. Que de pareilles femmes ſont rares !

Soyez perſuadé, Monſieur, que je connais tout le prix de votre eſtime, mais que je me ſouviens en même temps d'une leçon que me donne la Henriade.

C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.

Peu de perſonnes le ſoutiennent, tous ſont accablés ſous le faix.

Il n'eſt point de bonheur que je ne vous ſouhaite, et aucun dont vous ne ſoyez digne. Cirey ſera déſormais mon Delphes, et vos

lettres, que je vous prie de me continuer,
1736. mes oracles. Je suis, Monsieur, avec une estime singulière,

votre très-affectionné ami,
FÉDÉRIC.

## LETTRE IV.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Novembre.

MONSEIGNEUR,

J'AI versé des larmes de joie en lisant la lettre du 9 septembre, dont votre Altesse royale a bien voulu m'honorer; j'y reconnais un prince qui certainement sera l'amour du genre-humain. Je suis étonné de toute manière; vous parlez comme *Trajan*, vous écrivez comme *Pline*, et vous parlez français comme nos meilleurs écrivains. Quelle différence entre les hommes! *Louis XIV* était un grand roi, je respecte sa mémoire; mais il ne parlait pas aussi humainement que vous, Monseigneur, et ne s'exprimait pas de même. J'ai vu de ses lettres: il ne savait pas l'orthographe de sa langue. Berlin sera sous vos auspices l'Athènes de l'Allemagne, et pourra l'être de

l'Europe. Je ſuis ici dans une ville où deux ſimples particuliers, M. *Boërhaave* d'un côté, et M. *s'Graveſende* de l'autre, attirent quatre ou cinq cents étrangers : un prince tel que vous en attirera bien davantage; et je vous avoue que je me tiendrais bien malheureux, ſi je mourais avant d'avoir vu l'exemple des princes et la merveille de l'Allemagne. 1736.

Je ne veux point vous flatter, Monſeigneur, ce ſerait un crime; ce ſerait jeter un ſouffle empoiſonné ſur une fleur; j'en ſuis incapable : c'eſt mon cœur pénétré qui parle à votre Alteſſe royale.

J'ai lu la logique de M. *Wolf*, que vous avez daigné m'envoyer; j'oſe dire qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui a les idées ſi nettes, ſi bien ordonnées, faſſe jamais rien de mauvais. Je ne m'étonne plus qu'un tel prince aime un tel philoſophe. Ils *étaient faits* l'un pour l'autre. Votre Alteſſe royale qui lit ſes ouvrages peut-elle me demander les miens ? Le poſſeſſeur d'une mine de diamans me demande des grains de verre : j'obéirai, puiſque c'eſt vous qui ordonnez.

J'ai trouvé, en arrivant à Amſterdam, qu'on avait commencé une édition de mes faibles ouvrages. J'aurai l'honneur de vous envoyer le premier exemplaire. En attendant, j'aurai la hardieſſe d'envoyer à votre Alteſſe royale un

manuſcrit que je n'oſerais jamais montrer qu'à
1736. un eſprit auſſi dégagé des préjugés, auſſi philoſophe, auſſi indulgent que vous l'êtes, et à un prince qui mérite parmi tant d'hommages, celui d'une confiance ſans bornes. Il faudra un peu de temps pour le revoir et le tranſcrire, et je le ferai partir par la voie que vous m'indiquerez. Je dirai alors :

*Parve, ſed invideo, ſine me, liber, ibis ad illum.*

Des occupations indiſpenſables et des circonſtances dont je ne ſuis pas le maître, m'empêchent d'aller moi-même porter à vos pieds ces hommages que je vous dois. Un temps viendra peut-être où je ferai plus heureux.

Il paraît que votre Alteſſe royale aime tous les genres de littérature. Un grand prince a ſoin de tous les ordres de l'Etat ; un grand génie aime toutes les ſortes d'étude. Je n'ai pu dans ma petite ſphère que ſaluer de loin les limites de chaque ſcience ; un peu de métaphyſique, un peu d'hiſtoire, quelque peu de phyſique, quelques vers ont partagé mon temps : faible dans tous ces genres, je vous offre au moins ce que j'ai.

Si vous voulez, Monſeigneur, vous amuſer de quelques vers en attendant de la philoſophie, *carmina poſſumus donare*. J'apprends que

le ſieur *Thiriot* a l'honneur de faire quelques commiſſions pour votre Alteſſe royale à Paris. 1736.
J'eſpère, Monſeigneur, que vous en ſerez très-content. Si vous aviez quelques ordres à donner pour Amſterdam, je ſerais bien flatté d'être votre *Thiriot* de Hollande. Heureux qui peut vous ſervir, plus heureux qui peut approcher de vous !

Si je ne m'intéreſſais pas au bonheur des hommes, je ſerais fâché de vous voir deſtiné à être roi. Je vous voudrais particulier; je voudrais que mon ame pût approcher en liberté de la vôtre; mais il faut que mon goût cède au bien public.

Souffrez, Monſeigneur, qu'en vous je reſpecte encore plus l'homme que le prince; ſouffrez que de toutes vos grandeurs, celle de votre ame ait mes premiers hommages; ſouffrez que je vous diſe encore combien vous me donnez d'admiration et d'eſpérance.

Je ſuis, &c.

1736.

## LETTRE V.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, ce 7 de novembre.

MONSIEUR,

Je suis infiniment sensible à l'honneur que vous me faites de placer mon nom à la tête du bel ouvrage que vous venez de m'envoyer (*). La matière qu'il renferme et la façon dont vous la tournez m'est si avantageuse, que je suis obligé d'avouer que l'on ne peut mieux confier le soin de sa renommée qu'entre vos mains. Les devoirs d'un roi sage et éclairé, le code du pape et des sept cardinaux, et l'histoire de la pédante érudition du roi *Jacques* d'Angleterre, sont certes des traits de maître. Sans que je m'étende à faire l'anatomie du reste de cet ouvrage, qui est une des pièces les plus achevées que j'ai vues de ma vie; je vous en fais mes remercîmens sincères, me trouvant heureux de l'avoir occasionné.

Je souhaiterais, Monsieur, de pouvoir vous témoigner ma reconnaissance, par une épître en

(*) Epître au P. R. de Prusse : volume d'Epîtres.

vers qui fût digne de vous être adreſſée. Mais comme les étoiles ſe cachent en la préſence du ſoleil, dont la brillante lumière efface et ternit leur faible lueur, ainſi je ſais impoſer ſilence à ma verve novice et déſavouée des Muſes, quand il s'agit de vous écrire. Je ſais que vos ouvrages n'ont aucun prix ; ils portent en eux leur récompenſe, qui eſt l'immortalité. J'eſpère cependant que vous voudrez accepter, comme une marque de mon ſouvenir, le buſte de *Socrate* (*), que je vous envoie en faveur de ce qu'il fut le plus grand homme de la Gréce, et le maître qui forma *Alcibiade*. Feſant abſtraction de ce dont la calomnie le noircit, je pourrais le mettre en parallèle avec vous ; mais craignant de bleſſer votre modeſtie, ſi je vous diſais ſur ce ſujet le tiers de ce que je penſe, je me contenterai de le dire à toute la terre, qui me ſervira d'organe pour faire parvenir *juſqu'à vous les* ſentimens d'eſtime et d'admiration avec leſquels je ſuis à jamais, Monſieur, 1736.

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

(*) Ce buſte formait une pomme de canne, en or.

1736.

## LETTRE VI.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, le 13 de novembre.

VOLTAIRE, ce n'eſt point le rang et la puiſſance,
Ni les vains préjugés d'une illuſtre naiſſance,
Qui peuvent procurer la ſolide grandeur :
Du vulgaire ignorant telle eſt ſouvent l'erreur;
Mais un homme éclairé tient en main la balance;
Lui ſeul ſait diſtinguer le vrai de l'apparence;
Il n'eſt point ébloui par un trompeur éclat;
Sous des titres pompeux il découvre le fat;
Et d'illuſtres aïeux ne compte point la ſuite,
Si vous n'héritez d'eux leurs vertus, leur mérîte.

Il eſt d'autres moyens de ſe rendre fameux,
Qui dépendent de nous et ſont plus glorieux:
Chacun a des talens dont il doit faire uſage,
Selon que le deſtin en régla le partage.
L'eſprit de l'homme eſt tel qu'un diamant précieux,
Qui ſans être taillé ne brille point aux yeux.
Quiconque a trouvé l'art d'ennoblir ſon génie,
Mérite notre hommage en dépit de l'envie.
Rome nous vante encor les ſons de Corelli;
Le Français prévenu fredonne avec Lulli;

L'Enéide

L'Enéide immortelle, en beautés si fertile,
Transmet jusqu'à nos jours l'heureux nom de Virgile ; 1736.
Carrache, le Titien, Rubens, Bonnarotti,
Nous sont aussi connus que l'est Algarotti,
Lui dont l'art du compas et le calcul excède
Le savoir tant vanté du célèbre Archimède.
On respecte en tous lieux le profond Cassini ;
La façade du louvre exalte Bernini ;
Aux manes de Newton tout Londre encore encense ;
Henri, le grand Colbert, sont chéris dans la France ;
Et votre nom fameux par de savans exploits,
Doit être mis au rang des héros et des rois.

Monsieur, vous savez, sans doute, que le caractère dominant de notre nation n'est pas cette aimable vivacité des Français. On nous attribue en revanche le bon sens, la candeur et la véracité de nos discours. Ce qui suffit pour vous faire sentir qu'un rimeur du fond de la Germanie n'est pas propre à produire des impromptus ; la pièce que je vous envoie n'a pas non plus ce mérite.

J'ai été long-temps en suspens si je devais vous envoyer mes vers ou non, à vous l'*Apollon* du Parnasse français, à vous devant qui les *Corneille* et les *Racine* ne sauraient se soutenir. Deux motifs m'y ont pourtant déterminé : celui qui eût surement dissuadé tout autre,

1736. c'eſt, Monſieur, que vous êtes vous-même poëte, et que par conſéquent vous devez connaître ce déſir inſurmontable, cette fureur que l'on a de produire ſes premiers ouvrages : l'autre, et qui m'a le plus fortifié dans mon deſſein, eſt le plaiſir que j'ai de vous faire connaître mes ſentimens à la faveur des vers, ce qui n'aurait pas eu la même grâce en proſe.

Le plus grand mérite de ma pièce eſt, ſans contredit, de ce qu'elle eſt ornée de votre nom ; mon amour propre ne m'aveugle pas juſqu'au point de croire cette épître exempte de défauts. Je ne la trouve pas digne même de vous être adreſſée. J'ai lu, Monſieur, vos ouvrages et ceux des plus célèbres auteurs, et je vous aſſure que je connais la différence infinie qu'il y a entre leurs vers et les miens.

Je vous abandonne ma pièce ; critiquez, condamnez, déſapprouvez-la, à condition de faire grâce aux deux vers qui la finiſſent. Je m'intéreſſe vivement pour eux : la penſée en eſt ſi véritable, ſi évidente, ſi manifeſte, que je me vois en état d'en défendre la cauſe contre les critiques les plus rigides, malgré la haine et l'envie, et en dépit de la calomnie.

Je ſuis, &c.

FÉDÉRIC.

## LETTRE VII. 1736.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, ce 3 décembre.

MONSIEUR,

J'AI *été* agréablement ſurpris en recevant aujourd'hui votre lettre avec les pièces dont vous avez bien voulu l'accompagner. Rien au monde ne m'aurait pu faire plus de plaiſir, n'y ayant aucuns ouvrages dont je ſois auſſi avide que des vôtres. Je ſouhaiterais ſeulement que la ſouveraineté que vous m'accordez en qualité d'être penſant me mît en état de vous donner des marques réelles de l'eſtime que j'ai pour vous, et que l'on ne ſaurait vous refuſer.

J'ai lu la Diſſertation ſur l'ame que vous adreſſez au père *Tournemine* (*). Tout homme raiſonnable qui ne peut croire que ce qu'il peut comprendre, et qui ne décide pas témérairement ſur des matières que notre faible raiſon ne ſaurait approfondir, ſera toujours de votre ſentiment. Il eſt certain que l'on ne

(*) Cette Diſſertation eſt imprimée dans les *Mélanges littéraires*, tome IV, page 34.

1736. parviendra jamais à la connaiſſance des premières cauſes. Nous qui ne pouvons pas comprendre d'où vient que deux pierres frappées l'une contre l'autre donnent du feu, comment pouvons-nous avancer que DIEU ne ſaurait réunir la penſée à la matière? Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que je ſuis matière et que je penſe. Cet argument me prouve la vérité de votre propoſition.

Je ne connais le père *Tournemine* que par la façon indigne dont il a attaqué M. *Beauſobre* ſur ſon hiſtoire du manichéiſme. Il ſubſtitue les invectives aux raiſons; faible et groſſière reſſource qui prouve bien qu'il n'avait rien de mieux à dire. Quant à mon ame, je vous aſſure, Monſieur, qu'elle eſt bien la très-humble ſervante de la vôtre. Elle ſouhaiterait fort qu'un peu plus dégagée de ſa matière, elle pût aller s'inſtruire à Cirey;

A cet endroit fameux où mon ame révère
Le ſavoir d'Emilie et l'eſprit de Voltaire:
Oui c'eſt là que le Ciel, prodiguant ſes faveurs,
Vous a doué d'un bien préférable aux grandeurs.
Il m'a donné du rang le frivole avantage;
A vous tous les talens: gardez votre partage.

Ce n'eſt pas à vous, Monſieur, que je dirai tout ce que je penſe des pièces que vous

venez de m'envoyer. L'ode remplie de beautés ne contient que des vérités très-évidentes; l'épître à *Emilie* eſt un merveilleux abrégé du ſyſtême de M. *Newton*; et le Mondain, aimable pièce qui ne reſpire que la joie, eſt, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, un vrai cours de morale. La jouiſſance d'une volupté pure eſt ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde. J'entends cette volupté dont parle *Montagne*, et qui ne donne point dans l'excès d'une débauche outrée. 1736.

J'attends la Philoſophie de *Newton* avec grande impatience : je vous en aurai une obligation infinie. Je vois bien que je n'aurai jamais d'autre précepteur que M. de *Voltaire*. Vous m'inſtruiſez en vers, vous m'inſtruiſez en proſe ; il faudrait un cœur bien revêche pour être indocile à vos leçons.

J'attends encore la Pucelle. J'eſpère qu'elle ne ſera pas plus auſtère, que tant d'autres héroïnes qui ſe ſont pourtant laiſſé vaincre par les prières et les perſévérances de leurs amans.

J'ai reçu deux paquets de votre part : celui-ci, Monſieur, eſt le troiſième. J'ai répondu aux deux premiers. Je vous ai enſuite adreſſé des vers, et voici ma quatrième lettre dont j'attends réponſe. La raiſon de ces retardemens eſt en partie cauſée par les poſtes d'Allemagne qui vont lentement; et d'ailleurs mes

1736. lettres font un grand détour, paſſant par Paris pour aller en Champagne. Si vous pouvez trouver quelque voie plus courte, je vous prie de me l'indiquer, je ſerai charmé de m'en ſervir.

Vous êtes trop au-deſſus des louanges pour que je vous en donne ; mais en même temps trop ami de la vérité pour vous offenſer de l'entendre. Souffrez donc, Monſieur, que je vous réitère toute l'eſtime que j'ai pour vous. Mes louanges ſe bornent à dire que je vous connais. Puiſſe toute la terre vous connaître de même ! Puiſſent mes yeux un jour voir celui dont l'eſprit fait le charme de ma vie !

Je ſuis avec une véritable conſidération, Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

## LETTRE VIII. 1736.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Berlin, décembre.

MONSIEUR,

Je vous avoue que j'ai ſenti une ſecrète joie de vous ſavoir en Hollande, me voyant par là plus à portée de recevoir de vos nouvelles, quoique je craigniſſe, de la façon dont vous me marquez y être, que quelque fâcheuſe raiſon ne vous eût obligé de quitter la France, et de prendre l'*incognito*. Soyez sûr, Monſieur, que ce ſecret ne tranſpirera pas par mon indiſcrétion.

La France et l'Angleterre ſont les deux ſeuls Etats où les arts ſoient en conſidération. C'eſt chez eux que les autres nations doivent s'inſtruire. Ceux qui ne peuvent pas s'y tranſporter en perſonne, peuvent du moins dans les écrits de leurs auteurs célèbres puiſer des connaiſſances et des lumières. Leurs langues par conſéquent méritent bien que les étrangers les étudient, principalement la françaiſe qui, ſelon moi, pour l'élégance, la fineſſe, l'énergie et les tours, a une grâce particulière. Ce ſont ces motifs ſuffiſans qui m'ont engagé

à m'y appliquer. Je me ſens récompenſé richement de mes peines par l'approbation que vous m'accordez avec tant d'indulgence. 1736.

*Louis XIV* était un prince grand par une infinité d'endroits; un ſoléciſme, une faute d'orthographe ne pouvait ternir en rien l'éclat de ſa réputation établie par tant d'actions qui l'ont immortaliſé. Il lui convenait en tout ſens de dire : *Cæſar eſt ſuprà grammaticam*. Mais il y a des cas particuliers qui ne ſont pas généralement applicables. Celui-ci eſt de ce nombre; et ce qui était un défaut imperceptible en *Louis XIV*, deviendrait une négligence impardonnable en tout autre.

Je ne ſuis grand par rien. Il n'y a que mon application qui pourra peut-être un jour me rendre utile à ma patrie; et c'eſt-là toute la gloire que j'ambitionne. Les arts et les ſciences ont toujours été les enfans de l'abondance. Les pays où ils ont fleuri ont eu un avantage inconteſtable ſur ceux que la barbarie nourriſſait dans l'obſcurité. Outre que les ſciences contribuent beaucoup à la félicité des hommes, je me trouverais fort heureux de pouvoir les amener dans nos climats reculés, où juſqu'à préſent elles n'ont que faiblement pénétré; ſemblable à ces connaiſſeurs en tableaux, qui ſavent les juger, qui connaiſſent les grands maîtres, mais qui ne s'entendent pas même

à

à broyer des couleurs. Je suis frappé par ce qui est beau; je l'estime, mais je n'en suis pas moins ignorant. Je crains sérieusement, Monsieur, que vous ne preniez une idée trop avantageuse de moi. Un poëte s'abandonne volontiers au feu de son imagination; et il pourrait fort bien arriver que vous vous forgeassiez un fantôme à qui vous attribueriez mille qualités, mais qui ne devrait son existence qu'à la fécondité de votre imagination. 1736.

Vous avez lu, sans doute, le poëme d'Alaric de M. de *Scudéri*; il commence, si je ne me trompe, par ce vers:

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Voilà certainement tout ce que l'on peut dire: mais malheureusement le poëte en reste là; et la superbe idée que l'on s'était formée du héros diminue à chaque page. Je crains beaucoup d'être dans le même cas; et je vous avoue, Monsieur, que j'aime infiniment mieux ces rivières qui, coulant doucement près de leur source, s'accroissent dans leur cours, et roulent enfin, parvenues à leur embouchure, des flots semblables à ceux de la mer.

Je m'acquitte enfin de ma promesse, et je vous envoie par cette occasion la moitié de la métaphysique de *Wolf*: l'autre moitié

1736. ſuivra dans peu. Un homme que j'aime et que j'eſtime s'eſt chargé de cette traduction par amitié pour moi. Elle eſt très-exacte et fidelle. Il en aurait châtié le ſtyle ſi des affaires indiſpenſables ne l'avaient arraché de chez moi. J'ai pris ſoin de marquer les endroits principaux. Je me flatte que cet ouvrage aura votre approbation : vous avez l'eſprit trop juſte pour ne le pas goûter.

La propoſition de l'*être ſimple*, qui eſt une eſpèce d'atome, ou des monades dont parle *Leibnitz*, vous paraîtra peut-être un peu obſcure. Pour la bien comprendre, il faut faire attention aux définitions que l'auteur fait auparavant de l'eſpace, de l'étendue, des limites et de la figure.

Le grand ordre de cet ouvrage, et la connexion intime qui lie toutes les propoſitions les unes avec les autres, eſt, à mon avis, ce qu'il y a de plus admirable dans ce livre. La manière de raiſonner de l'auteur eſt applicable à toutes ſortes de ſujets. Elle peut être d'un grand uſage à un politique qui ſait s'en ſervir. J'oſe même dire qu'elle eſt applicable à tous les ſujets de la vie privée.

La lecture des ouvrages de M. *Wolf*, bien loin de m'offuſquer les yeux ſur ce qui eſt beau, me fournit encore des motifs plus puiſſans pour y donner mon approbation.

J'attends vos ouvrages en vers et en prose avec égale impatience. Vous augmenterez de beaucoup, Monsieur, toute la reconnaissance que je vous dois déjà. Vous pourriez donner vos productions à des personnes plus éclairées, mais jamais à aucune qui en fasse plus de cas. Votre réputation vous met au-dessus de l'éloge, mais les sentimens d'admiration que j'ai pour vous m'empêchent de me taire. Vous savez, Monsieur, que quand on sent bien quelque chose, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de le cacher. J'entrevois tant de modestie dans la façon dont vous parlez de vos propres ouvrages, que je crains de la choquer, même en ne disant qu'une partie de la vérité. 1736.

J'avoue que j'aurais une grande envie de vous voir et de connaître, Monsieur, en votre personne ce que ce siècle et la France ont produit de plus accompli. La philosophie m'apprend cependant à mettre un frein à cette envie. La considération de votre santé qui, à ce qu'on m'assure, est délicate; vos arrangemens particuliers, joints à un motif que vous pourriez avoir d'ailleurs pour ne point porter vos pas dans ces contrées, me sont des raisons suffisantes pour ne vous point presser sur ce sujet. J'aime mes amis d'une amitié désintéressée, et je préférerai en toutes

1736. occaſions leur intérêt à mon agrément. Il ſuffit que vous me laiſſiez l'eſpérance de vous voir une fois dans la vie. Votre correſpondance me tiendra lieu de votre perſonne : j'eſpère qu'elle ſera plus facile à préſent, vu la commodité des poſtes.

Je vous prie, Monſieur, de m'avertir quand vous quitterez la Hollande pour aller en Angleterre; en ce cas vous pouvez remettre vos lettres à notre envoyé *Bork*. Je ſouffre beaucoup en voyant un homme de votre mérite la victime et la proie de la méchanceté des hommes. Le ſuffrage que je vous donne doit, par mon éloignement, vous tenir lieu de celui de la poſtérité. Triſte et frivole conſolation! Elle a pourtant été celle de tous les grands hommes qui avant vous ont ſouffert de la haine que les ames baſſes et envieuſes portent aux génies ſupérieurs. Des gens peu éclairés ſe laiſſent ſéduire par la malignité des méchans; ſemblables à ces chiens qui ſuivent en tout le chef de meute, qui aboient quand ils entendent aboyer, et qui prennent ſervilement le change avec lui. Quiconque eſt éclairé par la vérité ſe dégage des préjugés; il la découvre, et les déteſte; il dévoile la calomnie, et l'abhorre. Soyez sûr, Monſieur, que ces conſidérations font que je vous rendrai toujours juſtice. Je vous croirai toujours

ſemblable à vous-même. Je m'intéreſſerai toujours vivement à ce qui vous regarde; et la Hollande, pays, qui ne m'a jamais déplu, me deviendra une terre ſacrée puiſqu'elle vous contient. Mes vœux vous ſuivront partout : et la parfaite eſtime que j'ai pour vous, étant fondée ſur votre mérite, ne ceſſera que quand il plaira au Créateur de mettre fin à mon exiſtence. Ce ſont les ſentimens avec leſquels je ſuis, Monſieur, 1736.

votre très-parfaitement affectionné ami...

FÉDÉRIC.

## LETTRE IX.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

A Leyde, janvier.

MONSEIGNEUR,

SI j'étais malheureux je ſerais bientôt conſolé : on m'apprend que votre Alteſſe royale a daigné m'envoyer ſon portrait; c'eſt ce qui pouvait jamais m'arriver de plus flatteur après l'honneur de jouir de votre préſence. Mais le peintre aura-t-il pu exprimer dans vos traits ceux de cette belle âme à laquelle j'ai conſacré 1737.

mes hommages ? J'ai appris que M. *Chambrier*
1737. avait retiré le portrait à la poſte ; mais ſur le champ madame la marquiſe *du Châtelet*, *Emilie*, lui a écrit que ce tréſor était deſtiné pour Cirey. Elle le revendique, Monſeigneur ; elle partage mon admiration pour votre Alteſſe royale ; elle ne ſouffrira pas qu'on lui enlève ce dépôt précieux ; il fera le principal ornement de la maiſon charmante qu'elle a bâtie dans ſon déſert. On y lira cette petite inſcription : *Vultus Auguſti*, *mens Trajani.*

Apparemment, Monſeigneur, que le bruit du préſent dont vous m'avez honoré a fait croire que j'étais en Pruſſe. Toutes les gazettes le diſent : il eſt douloureux pour moi qu'en devinant ſi bien mon goût, elles aient ſi mal deviné mes marches. Vous ne doutez pas, Monſeigneur, de l'envie extrême que j'ai d'aller vous admirer de plus près ; mais j'ai déjà eu l'honneur de vous mander qu'une occupation indiſpenſable me retenait ici. C'eſt pour être plus digne de vos bontés, Monſeigneur, que je ſuis à Leyde ; c'eſt pour me fortifier dans les connaiſſances des choſes que vous favoriſez. Vous n'aimez que les vérités, et j'en cherche ici. Je prendrai la liberté d'envoyer à votre Alteſſe royale la petite proviſion que j'aurai faite : vous démêlerez d'un coup d'œil les mauvais fruits d'avec les bons.

En attendant, si votre Altesse royale veut s'amuser par une petite suite du Mondain, 1737. j'aurai l'honneur de l'envoyer incessamment; c'est un petit essai de morale mondaine où je tâche de prouver avec quelque gaieté que le luxe, la magnificence, les arts, tout ce qui fait la splendeur d'un Etat en fait la richesse; et que ceux qui crient contre ce qu'on appelle *le luxe*, ne sont guère que *des pauvres* de mauvaise humeur. Je crois qu'on peut enrichir un Etat en donnant beaucoup de plaisir à ses sujets. Si c'est une erreur, elle me paraît jusqu'ici bien agréable. Mais j'attendrai le sentiment de votre Altesse royale pour savoir ce que je dois en penser. Au reste, Monseigneur, c'est par pure humanité que je conseille les plaisirs. Le mien n'est guère que l'étude et la solitude. Mais il y a mille façons d'être heureux. Vous méritez de l'être de toutes : ce sont les vœux que je fais pour vous, &c.

1737.

## LETTRE X.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Berlin, janvier.

NON, Monsieur, je ne vous ai point envoyé mon portrait; une pareille manie ne m'est jamais venue dans l'esprit. Mon portrait n'est ni assez beau ni assez rare pour vous être envoyé. Un mal-entendu a donné lieu à cette méprise. Je vous ai envoyé, Monsieur, une bagatelle pour marque de mon estime; un buste de *Socrate* en guise de pommeau sur une canne; et la façon dont cette canne a été roulée, à la manière dont on roule les tableaux, aura donné lieu à cette erreur. Ce buste, de toutes façons, était plus digne de vous être envoyé que mon portrait. C'est l'image du plus grand homme de l'antiquité, d'un philosophe qui a fait la gloire des païens, et qui jusqu'à nos jours est l'objet de la jalousie et de l'envie des chrétiens. *Socrate* fut calomnié; eh! quel grand homme ne l'est pas? Son esprit, amateur de la vérité, revit en vous. Aussi vous seul méritez de conserver le buste de ce philosophe. J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien le conserver.

Madame la marquise *du Châtelet* me fait bien de l'honneur, de vouloir bien s'intéresser pour mon soi-disant portrait. Elle serait capable de me donner meilleure opinion de moi que je n'en ai jamais eu et que je n'en devrais avoir. Ce serait à moi de désirer le sien. Je vous avoue que les charmes de son esprit m'ont fait oublier sa matière. Vous trouverez peut-être que c'est penser trop philosophiquement à mon âge, mais vous pourriez vous tromper. L'éloignement de l'objet et l'impossibilité de le posséder, peuvent y avoir autant de part que la philosophie. Elle ne doit pas nous rendre insensibles, ni empêcher d'avoir le cœur tendre; elle serait en ce cas plus de mal que de bien aux hommes. 1737.

Il semble en effet que quelque démon familier se soit abouché avec tous les gazetiers de Hollande pour leur faire écrire unanimement que vous m'êtes venu voir. J'en ai été informé par la voix publique, ce qui me fit d'abord douter de la vérité du fait. Je me dis que vous ne vous serviriez pas des gazetiers pour annoncer votre voyage; et qu'en cas que vous me fissiez le plaisir de venir en ce pays-ci, j'en aurais des nouvelles plus intimes. Le public me croit plus heureux que je ne le suis. Je me tue de le détromper. Je me sens d'ailleurs fort obligé au gazetier d'effectuer en idée ce

1737. qu'il juge très-bien qui peut m'être infiniment agréable.

Quoique vous n'ayez en aucune manière besoin de vous perfectionner par de nouvelles études dans la connaissance des sciences, je crois que la conversation du fameux M. *s'Gravesende* pourra vous être fort agréable. Il doit posséder la Philosophie de *Newton*, dans la dernière perfection. M. *Boërhaave* ne vous sera pas d'un moindre secours pour le consulter sur l'état de votre santé. Je vous la recommande, Monsieur. Outre le penchant que vous vous sentez naturellement pour la conservation de votre corps, ajoutez, je vous prie, quelque nouvelle attention à celle que vous avez déjà pour l'amour d'un ami qui s'intéresse vivement à tout ce qui vous regarde. J'ose vous dire que je sais ce que vous valez, et que je connais la grandeur de la perte que le monde ferait en vous : les regrets que l'on donnerait à vos cendres seraient inutiles et superflus pour ceux qui les sentiraient. Je prévois ce malheur et je le crains ; mais je voudrais le différer.

Vous me ferez beaucoup de plaisir, Monsieur, de m'envoyer vos nouvelles productions. Les bons arbres portent toujours de bons fruits. La Henriade et vos ouvrages immortels me répondent de la beauté des futurs. Je suis fort

curieux de voir la ſuite du Mondain que vous me promettez. Le plan que vous m'en marquez eſt tout fondé ſur la raiſon et ſur la vérité. En effet la ſageſſe du Créateur n'a rien fait inutilement dans ce monde. DIEU veut que l'homme jouiſſe des choſes créées, et c'eſt contrevenir à ſon but que d'en uſer autrement. Il n'y a que les abus et les excès qui rendent pernicieux ce qui d'ailleurs eſt bon en ſoi-même. 1737.

Ma morale, Monſieur, s'accorde très-bien avec la vôtre. J'avoue que j'aime les plaiſirs et tout ce qui y contribue. La briéveté de la vie eſt le motif qui m'enſeigne d'en jouir. Nous n'avons qu'un temps dont il faut profiter. Le paſſé n'eſt qu'un rêve, le futur eſt incertain : ce principe n'eſt point dangereux; il faut ſeulement n'en point tirer de mauvaiſe conſéquence.

Je m'attends que votre eſſai de morale ſera l'hiſtoire de mes penſées. Quoique mon plus grand plaiſir ſoit l'étude et la culture des beaux arts, vous ſavez, Monſieur, mieux que perſonne, qu'ils exigent du repos, de la tranquillité et du recueillement d'eſprit ;

Car loin du bruit et du tumulte,
Apollon s'était retiré
Au haut d'un coteau conſacré
Par les neuf Muſes à ſon culte.

1737.

Pour courtiſer les doctes Sœurs,
Il faut du repos, du ſilence,
Et des travaux en abondance
Avant de goûter leurs faveurs.

Voltaire, votre nom immortel dans l'hiſtoire,
Eſt gravé par leurs mains aux faſtes de la gloire.

Il y a bien de la témérité pour un écolier, ou pour mieux dire à une grenouille du ſacré vallon, d'oſer croaſſer en préſence d'*Apollon*. Je le reconnais, je me confeſſe, et vous en demande l'abſolution. L'eſtime que j'ai pour vous me la doit mériter. Il eſt bien difficile de ſe taire ſur de certaines vérités, quand on en eſt bien pénétré, riſque à s'exprimer bien ou mal. Je ſuis dans ce cas : c'eſt vous qui m'y mettez, et qui par conſéquent devez avoir plus d'indulgence pour moi qu'aucun autre.

Je ſuis à jamais avec toute la conſidération que vous méritez, Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

## LETTRE XI.

1737.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Berlin, le 14 de janvier.

MONSIEUR,

Vous me faites la plus jolie galanterie du monde. Je reçois un paquet ſous mon adreſſe, je reconnais les cachets, j'ouvre, et je trouve Mérope. Je lis, je ſuis charmé, j'admire et je ſuis obligé d'augmenter la reconnaiſſance que je vous dois, et que je ne croyais plus ſuſceptible d'accroiſſement. Mérope eſt une des plus belles tragédies qu'on ait faites : l'économie de la pièce eſt menée avec adreſſe ; la terreur croît de ſcène en ſcène ; et la tendreſſe maternelle, ſubſtituée à l'amour doucereux, m'a charmé. J'avoue que la voix de la nature me paraît infiniment plus pathétique que celle d'une paſſion frivole. Les vers ſont pleins de nobleſſe, les ſentimens expliqués avec dignité : enfin la conduite de la pièce, l'expreſſion des mœurs, la vraiſemblance, le dénouement, tout y eſt auſſi heureuſement amené qu'on peut le déſirer. Il n'y a que vous au monde qui puiſſiez faire une pièce auſſi parfaite que Mérope.

1737. J'en ſuis charmé, j'en ſuis extaſié, et je ne finirais point ſi ce n'était pour épargner votre modeſtie.

Si je ne puis vous payer avec une même monnaie, je ne veux pas cependant ne vous point témoigner ma reconnaiſſance. Je vous prie, conſervez la bague que je vous envoie comme un monument du plaiſir que votre incomparable tragédie m'a cauſé. Si vous n'aviez jamais fait que Mérope, cette pièce ſuffirait ſeule pour faire paſſer votre nom juſqu'aux ſiècles les plus reculés : vos ouvrages ſuffiraient pour immortaliſer vingt grands hommes, dont aucun ne manquerait de gloire.

Vous m'avez obligé ſenſiblement par les attentions que vous me témoignez en toutes les occaſions qui ſe préſentent. Je reſte toujours en arrière avec vous, et je m'impatiente de ne pouvoir pas vous témoigner toute l'étendue des ſentimens pleins d'eſtime avec leſquels je ſuis,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

N'oubliez pas de faire mille amitiés de ma part à l'incomparable *Emilie*. *Céſarion* n'eſt pas encore arrivé ; il faut avouer que l'amour eſt un grand maître.

## LETTRE XII. 1737.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Février.

Les lauriers d'Apollon se fanaient sur la terre,
Les Beaux Arts languissaient ainsi que les Vertus,
La Fraude aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus,
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre;
La Nature indignée élève alors sa voix :
Je veux former, dit-elle, un règne heureux et juste,
Je veux qu'un héros naisse, et qu'il joigne à la fois
Les talens de Virgile et les vertus d'Auguste,
Pour l'ornement du monde et l'exemple des rois.
Elle dit; et du ciel les Vertus descendirent,
Tout le Nord tressaillit, tout l'Olympe accourut,
L'olive, les lauriers, les myrtes reverdirent,
Et Frédéric parut.

Que votre modestie, Monseigneur, pardonne ce petit enthousiasme à cette vénération pleine de tendresse que mon cœur sent pour vous.

J'ai reçu les lettres charmantes de votre Altesse royale et des vers tels qu'en fesait *Catulle* du temps de *César*. Vous voulez donc exceller en tout? J'ai appris que c'est donc

1737. *Socrate* et non *Frédéric* que votre Alteſſe royale m'a donné. Encore une fois, Monſeigneur, je déteſte les perſécuteurs de *Socrate*, ſans me ſoucier infiniment de ce ſage au nez épaté.

Socrate ne m'eſt rien, c'eſt Frédéric que j'aime.

Quelle différence entre un bavard athénien, avec ſon démon familier, et un prince qui fait les délices des hommes et qui en fera la félicité !

J'ai vu à Amſterdam des Berlinois : *Fruere famâ tui, Germanice.* Ils parlent de votre Alteſſe royale avec des tranſports d'admiration. Je m'informe de votre perſonne à tout le monde. Je dis : *Ubi eſt Deus meus? Deus tuus*, me répond-on, a le plus beau régiment de l'Europe ; *Deus tuus* excelle dans les arts et dans les plaiſirs ; il eſt plus inſtruit qu'*Alcibiade*, joue de la flûte comme *Télémaque*, et eſt fort au-deſſus de ces deux grecs ; et alors je dis comme le vieillard *Siméon.*

Quand mes yeux verront-ils le ſauveur de ma vie?

J'aurais déjà dû adreſſer à votre Alteſſe royale cette Philoſophie promiſe et cette Pucelle non promiſe ; mais premièrement croyez, Monſeigneur, que je n'ai pas eu un inſtant dont j'aye pu diſpoſer. Secondement, cette Pucelle

et

et cette Philoſophie vont tout droit à la ciguë. Troiſièmement, ſoyez perſuadé que la curioſité que vous excitez dans l'Europe, comme prince et comme être penſant, a continuellement les yeux ſur vous. On épie nos démarches et nos paroles ; on mande tout, on ſait tout. 1737.

Il y a par le monde des vers charmans qu'on attribue à *Auguſte-Virgile-Frédéric*, quand *Tournemine* dit :

Il avoûra, voyant cette figure immenſe,
Que la matière penſe.

Ce n'eſt pas votre Alteſſe royale qui m'a envoyé cela, d'où le ſais-je? Croyez, Monſeigneur, que tout miniſtre étranger, quelque attaché qu'il vous ſoit, et quelque aimable qu'il puiſſe être, ſacrifiera tout au petit mérite de conter des nouvelles aux ſupérieurs qui l'emploient. Cela dit, j'enverrai à Veſel le paquet que j'oſe adreſſer à votre Alteſſe royale. Mais permettez encore que je vous répète, comme *Lucrèce* à *Memmius* :

*Tantùm Relligio potuit ſuadere malorum !*

Ce vers doit être la deviſe de l'ouvrage. Vous êtes le ſeul prince ſur la terre à qui

1737. j'oſaſſe l'envoyer. Regardez-moi, Monſeigneur, comme le ſujet le plus attaché que vous ayez, car je n'ai point et ne veux avoir d'autre maître. Après cela décidez.

Je pars inceſſamment de Hollande malgré moi ; l'amitié me rappelle à Cirey : on eſt venu me relancer ici. Le plus grand prince de la terre eſt devenu mon confident. Si donc votre Alteſſe royale a quelques ordres à me donner, je la ſupplie de les adreſſer ſous le couvert de M. *du Breuil*, à Amſterdam, il me les fera tenir. Ils arriveront tard ; auſſi dans mes complaintes de la Providence, il y aura un grand article ſur l'injuſtice extrême de n'avoir pas mis Cirey en Pruſſe. Je ſuis avec la vénération la plus tendre, permettez-moi ce mot, Monſeigneur, &c.

## LETTRE XIII. 1737.

## *DU PRINCE ROYAL.*

A Berlin, février.

MONSIEUR,

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir la Défense du Mondain, et le joli badinage au sujet de la Mule du pape. Chacune de ces pièces est charmante dans son genre. Le faux zèle de votre voisin le dévot représente très-bien celui de beaucoup de personnes qui, dans leur stupide sainteté, taxent tout de péché, tandis qu'ils s'aveuglent sur leurs propres vices. Il n'y a rien de plus heureux que la transition du vin dont notre béat humecte son gosier séché à force d'argumenter. Le pauvre qui vit des vanités des grands, le dieu qui du temps de *Tulle* était de bois, et d'or sous le consulat de *Luculle*, &c. sont des endroits dont les beautés marchent à grands pas vers l'immortalité. Mais, Monsieur, pourrais-je vous présenter mes doutes? C'est le moyen de m'instruire par les bonnes raisons dont vous vous servirez, sans doute.

Peut-on donner l'épithète de *chimérique* à l'histoire romaine; histoire avérée par le

témoignage de tant d'auteurs, de tant de
1737. monumens respectables de l'antiquité, et d'une infinité de médailles, dont il ne faudrait qu'une partie pour établir les vérités de la religion ? Les étendards de foin des Romains me sont inconnus ; mon ignorance ne peut servir d'excuse ; mais, autant que je peux m'en ressouvenir, leurs premiers étendards furent des mains ajustées au haut d'une perche.

Vous voyez, Monsieur, un disciple qui demande à s'instruire : vous voyez en même temps un ami sincère qui agit avec franchise ; et j'espère que votre esprit juste et pénétrant s'apercevra facilement que mon amitié seule vous parle : usez-en, je vous prie, de même à mon égard.

J'avoue que mes réflexions sont plutôt celles d'un géomètre que les remarques d'un poëte ; mais l'estime que j'ai pour vous, étant trop bien établie, sera toujours la même. Je suis à jamais, Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

## LETTRE XIV. 1737.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, le 8 de février.

MONSIEUR,

Ne vous embarraſſez nullement du bruit qui s'eſt répandu ſur la correſpondance que j'ai avec vous : ce bruit ne nous peut faire de la peine ni à l'un ni à l'autre. Il eſt vrai que des perſonnes ſuperſtitieuſes, dont il y a tant dans ce pays, et peut-être plus qu'ailleurs, ont été ſcandaliſées de ce que j'étais en commerce de lettres avec vous : ces perſonnes me ſoupçonnent d'ailleurs de ne point croire à la rigueur tout ce qu'elles nomment article de foi. Vos ennemis les ont ſi fort prévenues par les calomnies qu'ils répandent ſur votre ſujet avec la dernière malignité, que ces bons dévots damnent ſaintement ceux qui vous préfèrent à *Luther* et à *Calvin*, et qui pouſſent l'endurciſſement de cœur juſqu'à oſer vous écrire. Pour me débarraſſer de leurs importunités, j'ai cru que le parti le plus convenable était de faire avertir le gazetier de Hollande et d'Amſterdam

1737. qu'il me ferait plaisir de ne parler de moi en aucune façon.

Voilà, Monsieur, la vérité de tout ce qui s'est passé ; vous pouvez y ajouter foi. Je peux vous assurer que je me fais honneur de vous estimer, et que je tire gloire de rendre hommage à votre génie. Je consentirai même à faire imprimer tous les endroits de mes lettres où il est parlé de vous, pour manifester aux yeux du monde entier que je ne rougis point de me faire éclairer d'un homme qui mérite de m'instruire, et qui n'a d'autre défaut que d'être trop supérieur au reste des hommes. Mais vous, Monsieur, vous n'avez pas besoin d'un témoignage aussi faible que le mien pour affermir votre réputation si bien établie par vous-même. Ce fondement est plus noble et plus solide que celui de mes suffrages. Dans tout autre siècle que celui où nous vivons, je n'aurais pas interdit au sieur *Franchin* la liberté de parler de moi, et même de la façon qu'il lui aurait plu. Il ne risquerait jamais de faire le *Bajazet* au mont Saint-Michel. C'est une règle de la prudence, et vous savez, Monsieur, qu'il faut céder aux circonstances et s'accommoder au temps. Je me suis vu obligé de la pratiquer.

Vous avez reçu avec tant d'indulgence les vers que je vous ai adressés, que je

hasarde de vous envoyer une *ode sur l'oubli.* Ce sujet n'a pas été traité, que je sache. 1737.
Je vous demande, Monsieur, à son égard, toute l'inflexibilité d'un maître et la sévère rigidité d'un censeur. Vos corrections m'instruiront; elles me vaudront des préceptes dictés par *Apollon* même et l'inspiration des Muses.

Vous me ferez plaisir, Monsieur, de me marquer vos doutes sur la métaphysique de *Wolf.* Je vous enverrai dans peu le reste de l'ouvrage. Je crois que vous l'attaquerez par la définition qu'il fait de l'*être simple.* Il y a une morale du même auteur: tout y est traité dans le même ordre que dans la métaphysique: les propositions sont intimement liées les unes avec les autres, et se prêtent, pour ainsi dire, mutuellement la main pour se fortifier. Un certain *Jordan* que vous devez avoir vu à Paris, en a entrepris la traduction. Il a quitté S^t *Paul* en faveur d'*Aristote.*

*Wolf* établit à la fin de sa métaphysique l'existence d'une ame différente du corps; il s'explique sur l'immortalité en ces termes: *L'ame ayant été créée de* DIEU *tout d'un coup et non successivement*, DIEU *ne peut l'anéantir que par un acte formel de sa volonté.* Il semble croire l'éternité du monde, quoiqu'il n'en parle pas en termes aussi clairs qu'on le désirerait.

1737. Ce que l'on peut dire de plus palpable ſur ce ſujet eſt, ſelon mes faibles lumières, que le monde eſt éternel dans le temps, ou bien dans la ſucceſſion des actions; mais que DIEU qui eſt hors des temps doit avoir été avant tout. Ce qu'il y a de bien sûr, c'eſt que le monde eſt beaucoup plus vieux que nous ne le croyons. Si DIEU de toute éternité l'a voulu créer, la volonté et le parfaire n'étant qu'un en lui, il s'enſuit néceſſairement que le monde eſt éternel. Ne me demandez pas, je vous prie, Monſieur, ce que c'eſt qu'éternel, car je vous avoue par avance, qu'en prononçant ce terme, je dis un mot que je n'entends pas moi-même. Les queſtions métaphyſiques ſont au-deſſus de notre portée. Nous tâchons en vain de deviner les choſes qui excèdent notre compréhenſion; et dans ce monde ignorant la conjecture la plus vraiſemblable paſſe pour le meilleur ſyſtême.

Le mien eſt d'adorer l'Etre ſuprême, uniquement bon, uniquement miſéricordieux, et qui par cela ſeul mérite mes hommages; d'adoucir et de ſoulager, autant que je le peux, les humains dont la miſérable condition m'eſt connue, et de m'en rapporter ſur le reſte à la volonté du Créateur qui diſpoſera de moi comme bon lui ſemblera, et duquel, arrive ce qui peut, je n'ai rien à craindre. Je

compte

compte bien que c'eſt-là à peu-près votre confeſſion de foi. 1737.

Si la raiſon m'inſpire, ſi j'oſe me flatter qu'elle parle par ma bouche, c'eſt d'une manière qui vous eſt avantageuſe : elle vous rend juſtice comme au plus grand homme de France et comme à un mortel qui fait honneur à la parole.

Si jamais je vais en France, la première choſe que je demanderai ce ſera : Où eſt M. de *Voltaire* ? Le roi, ſa cour, Paris, Verſailles, ni le ſexe, ni les plaiſirs n'auront part à mon voyage ; ce ſera vous ſeul. Souffrez que je vous livre encore un aſſaut au ſujet du poëme de la Pucelle. Si vous avez aſſez de confiance en moi pour me croire incapable de trahir un homme que j'eſtime ; ſi vous me croyez honnête homme, vous ne me le refuſerez pas. Ce caractère m'eſt trop précieux pour le violer de ma vie ; et ceux qui me connaiſſent, ſavent que je ne ſuis ni indiſcret ni imprudent.

Continuez, Monſieur, à éclairer le monde. Le flambeau de la vérité ne pouvait être confié en de meilleures mains. Je vous admirerai de loin, ne renonçant cependant pas à la ſatisfaction de vous voir un jour. Vous me l'avez promis, et je me réſerve de vous en faire reſſouvenir à temps.

1737. Comptez, Monsieur, sur mon estime; je ne la donne pas légèrement; et je ne la retire pas de même. Ce sont les sentimens avec lesquels je suis à jamais, Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

## LETTRE XV.

### *DU PRINCE ROYAL.*

Février.

MONSIEUR,

J'AI été très-agréablement surpris par les vers que vous avez bien voulu m'adresser; ils sont dignes de l'auteur. Le sujet le plus stérile devient fécond entre vos mains. Vous parlez de moi, et je ne me reconnais plus: tout ce que vous touchez se convertit en or.

Mon nom sera connu par tes fameux écrits.
Des temps injurieux affrontant les mépris,
Je renaîtrai sans cesse, autant que tes ouvrages,
Triomphans de l'envie, iront d'âges en âges
De la postérité recueillir les suffrages,
Et seront en tout temps le charme des esprits.

De tes vers immortels, un pied, un hémiſtiche,
Où tu places mon nom comme un ſaint dans ſa niche, 1737.
Me fait participer à l'immortalité
Que le nom de Voltaire avait ſeul mérité.

Qui ſaurait qu'*Alexandre le grand* exiſta jadis, ſi *Quinte-Curce* et quelques fameux hiſtoriens n'euſſent pris ſoin de nous tranſmettre l'hiſtoire de ſa vie? Le vaillant *Achille* et le ſage *Neſtor* n'auraient pas échappé à l'oubli des temps ſans *Homère* qui les célébra. Je ne ſuis, je vous aſſure, ni une eſpèce ni un candidat de grand homme; je ne ſuis qu'un ſimple individu qui n'eſt connu que d'une petite partie du continent, et dont le nom, ſelon toutes les apparences, ne ſervira jamais qu'à décorer quelque arbre de généalogie, pour tomber enſuite dans l'obſcurité et dans l'oubli. Je ſuis ſurpris de mon imprudence, lorſque je fais réflexion que je vous adreſſe des vers. Je déſapprouve ma témérité dans le temps que je tombe dans la même faute. *Deſpréaux* dit:

Qu'un âne pour le moins, inſtruit par la nature,
A l'inſtinct qui le guide obéit ſans murmure,
Ne va point follement, de ſa bizarre voix,
Défier aux chanſons les oiſeaux dans les bois.

1737. Je vous prie, Monſieur, de vouloir bien être mon maître en poëſie, comme vous le pouvez être en tout. Vous ne trouverez jamais de diſciple plus docile et plus ſouple que je le ſerai. Bien loin de m'offenſer de vos corrections, je les prendrai comme les marques les plus certaines de l'amitié que vous avez pour moi.

Un entier loiſir m'a donné le temps de m'occuper à la ſcience qui me plaît. Je tâche de profiter de cette oiſiveté, et de la rendre utile en m'appliquant à l'étude de la philoſophie, de l'hiſtoire, et en m'amuſant avec la poëſie et la muſique. Je vis à préſent comme un homme; et je trouve cette vie infiniment préférable à la majeſtueuſe gravité et à la tyrannique contrainte des cours. Je n'aime pas un genre de vie meſuré à la toiſe. Il n'y a que la liberté qui ait des appas pour moi.

Des perſonnes peut-être prévenues vous ont fait un portrait trop avantageux de moi. Leur amitié m'a tenu lieu de mérite. Souvenez-vous, Monſieur, je vous prie, de la deſcription que vous faites de la Renommée,

Dont la bouche indiſcrète en ſa légèreté
Prodigue le menſonge avec la vérité.

Quand des perſonnes d'un certain rang rempliſſent la moitié d'une carrière, on leur

adjuge le prix que les autres ne reçoivent qu'après l'avoir achevée. D'où peut venir une si étrange différence? ou bien nous sommes moins capables que d'autres de faire bien ce que nous fesons, ou de vils adulateurs relèvent et font valoir nos moindres actions. 1737.

Le feu roi de Pologne, *Auguste*, calculait de grands nombres avec assez de facilité; tout le monde s'empressait à vanter sa haute science dans les mathématiques: il ignorait jusqu'aux élémens de l'algèbre.

Dispensez-moi, je vous prie, de vous citer plusieurs autres exemples que je pourrais vous alléguer.

Il n'y a eu de nos jours de grand prince véritablement instruit que le czar *Pierre I.* Il était non-seulement législateur de son pays, mais il possédait parfaitement l'art de la marine. Il était architecte, anatomiste, chirurgien quelquefois dangereux, soldat expert, économe consommé; enfin, pour en faire le modèle de tous les princes, il aurait fallu qu'il eût eu une éducation moins barbare et moins féroce que celle qu'il avait reçue dans un pays où l'autorité absolue n'était connue que par la cruauté.

On m'a assuré que vous étiez amateur de la peinture: c'est ce qui m'a déterminé à vous envoyer la tête de *Socrate* qui est assez

bien travaillée. Je vous prie de vous con-
1737. tenter de mon intention.

J'attends avec une véritable impatience cette Philoſophie et ce poëme (*) *qui mènent tout droit à la ciguë.* Je vous aſſure que je garderai un ſecret inviolable ſur ce ſujet. Jamais perſonne ne ſaura que vous m'avez envoyé ces deux pièces, et bien moins ſeront-elles vues. Je m'en fais une affaire d'honneur. Je ne peux vous en dire davantage, ſentant toute l'indignité qu'il y aurait de trahir, ſoit par imprudence, ſoit par indiſcrétion, un ami que j'eſtime et qui m'oblige.

Les miniſtres étrangers, je le ſais, ſont des eſpions privilégiés des cours. Ma confiance n'eſt pas aveugle ni deſtituée de prévoyance ſur ce ſujet. D'où pouvez-vous avoir l'épigramme que j'ai faite ſur M. *la Croze?* Je ne l'ai donnée qu'à lui. Ce bon gros ſavant occaſionna ce badinage; c'était une faillie d'imagination dont la pointe conſiſte dans une équivoque aſſez triviale, et qui était paſſable dans la circonſtance où je l'ai faite, mais qui d'ailleurs eſt aſſez inſipide. La pièce du père *Tournemine* ſe trouve dans la Bibliothéque françaiſe. M. *la Croze* l'a lue. Il hait les jéſuites comme les chrétiens haïſſent le

(*) La Pucelle.

diable, et n'eſtime d'autres religieux que ceux de la congrégation de Saint-Maur, dans l'ordre deſquels il a été. 1737.

Vous voilà donc parti de la Hollande. Je ſentirai le poids de ce double éloignement. Vos lettres ſeront plus rares ; et mille empêchemens fâcheux concourront à rendre notre correſpondance moins fréquente. Je me ſervirai de l'adreſſe que vous me donnez du ſieur *du Breuil*. Je lui recommanderai fort d'accélérer autant qu'il pourra l'envoi de mes lettres et le retour des vôtres.

Puiſſiez-vous jouir à Cirey de tous les agrémens de la vie ! Votre bonheur n'égalera jamais les vœux que je fais pour vous ni ce que vous méritez. Marquez, je vous prie, à madame la marquiſe *du Châtelet* qu'il n'y a qu'elle ſeule à qui je puiſſe me réſoudre de céder M. de *Voltaire*, comme il n'y a qu'elle ſeule auſſi qui ſoit digne de vous poſſéder.

Quand même Cirey ſerait à l'autre bout du monde, je ne renonce pas à la ſatisfaction de m'y rendre un jour. On a vu des rois voyager pour de moindres ſujets, et je vous aſſure que ma curioſité égale l'eſtime que j'ai pour vous. Eſt-il étonnant que je déſire voir l'homme le plus digne de l'immortalité, et qui la tient de lui-même ?

Je viens de recevoir des lettres de Berlin

d'où l'on m'écrit que le réfident de l'empereur
1737. avait reçu la Pucelle imprimée. Ne m'accuſez pas d'indiſcrétion. Je ſuis avec toute l'eſtime imaginable, Monſieur,

votre très-affectionné ami,
FÉDÉRIC.

## LETTRE XVI.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Mars.

MONSEIGNEUR,

Je ne ſais par où commencer : je ſuis enivré de plaiſir, de ſurpriſe, de reconnaiſſance,

*Pollio et ipſe facit nova carmina, paſcite taurum.*

Vous faites à Berlin des vers français tels qu'on en feſait à Verſailles du temps du bon goût et des plaiſirs. Vous m'envoyez la métaphyſique de M. *Wolf*, et j'oſe vous dire que votre Alteſſe royale a bien l'air de l'avoir traduite elle-même. Vous m'envoyez M. de *Borck* dans le ſein de ma ſolitude : vous ſavez combien un homme digne de votre bienveillance doit m'être cher. Je reçois à la fois quatre lettres de votre Alteſſe royale ; le buſte de

*Socrate* eſt à Cirey. Je ſuis ébloui de tant de biens; j'ai une peine extrême à me recueillir aſſez pour vous remercier. 1737.

Les grandes paſſions parleront les premières : ces paſſions, Monſeigneur, ſont vous et les vers.

Moderne Alcibiade, aimable et grand génie,
Sans avoir ſes défauts, vous avez ſes vertus :
Protecteur de Socrate, ennemi d'Anitus,
Vous ne redoutez point qu'on vous excommunie.
Je ne ſuis point Socrate : un oracle des Dieux
Ne s'aviſa jamais de me déclarer ſage,
Et mon Alcibiade eſt trop loin de mes yeux.
C'eſt vous que j'aimerais, vous qui feriez mon maître,
Vous contre la ciguë illuſtre et ſûr appui,
Vous ſans qui tôt ou tard un Anitus, un prêtre,
Pourrait dévotement m'immoler comme lui.

Monſeigneur, autrefois *Auguſte* fit des vers pour *Horace* et pour *Virgile;* mais *Auguſte* s'était ſouillé par des proſcriptions : *Charles IX* fit des vers, et même aſſez jolis, pour *Ronſard;* mais *Charles IX* fut coupable d'avoir au moins permis la Saint-Barthelemi pire que les proſcriptions. Je ne vous comparerai qu'à notre *Henri le grand*, à *François I.* Vous ſavez ſans doute, Monſeigneur, cette charmante chanſon de *Henri le grand* pour ſa maîtreſſe :

1737.

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur :
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

Voilà des modèles d'hommes et de rois ; et vous les surpasserez. M. de *Bork* a ému mon cœur par tout ce qu'il m'a dit de votre Altesse royale ; mais il ne m'a rien appris.

Vous sentez bien, Monseigneur, que j'ai dû recevoir vos lettres très-tard, attendu mon voyage. Enfin madame *du Châtelet* les a reçues avec le *Socrate*. Le sieur *Thiriot* aurait pu retirer le paquet à la poste plutôt ; mais *M. Chambrier* le retira, et croyant que c'était votre portrait, il voulait comme de raison le garder. *Emilie* est au désespoir que ce ne soit que *Socrate*. Monseigneur, le palais de Cirey s'est flatté d'être orné de l'image du seul prince que nous comptions sur la terre. *Emilie* l'attend ; elle le mérite ; et vous êtes juste.

Le sieur *Thiriot* a encore cru que j'allais en Prusse. L'éclat de vos bontés pour moi l'a persuadé à beaucoup de monde. On inséra cette nouvelle dans les gazettes il y a presque un mois. Mais, Monseigneur, la pénétration de votre esprit vous aura fait deviner mon caractère ; je suis sûr que vous m'aurez rendu la justice d'être persuadé que j'ai la plus

extrême envie de vous faire ma cour, mais que je n'ai eu nullement le dessein d'y aller. 1737.
Je suis incapable de faire une telle démarche sans des ordres précis.

La cour du roi votre père et votre personne, Monseigneur, doivent attirer des étrangers ; mais un homme de lettres qui vous est attaché ne doit pas aller sans ordre.

Je ne comptais pas assurément sortir de Cirey il y a un mois. Madame *du Châtelet*, dont l'ame est faite sur le modèle de la vôtre ; et qui a surement avec vous une harmonie préétablie, devait me retenir dans sa cour que je préfère, sans hésiter, à celle de tous les rois de la terre, et comme ami, et comme philosophe, et comme homme libre, car

*Fuge suspicari*
*Cujus octavum trepidavit ætas*
*Claudere lustrum.*

Un orage m'a arraché de cette retraite heureuse : la calomnie m'a été chercher jusque dans Cirey. Je ne suis persécuté que depuis que j'ai fait la Henriade. Croiriez-vous qu'on m'a reproché plus d'une fois d'avoir peint la Saint-Barthelemi avec des couleurs trop odieuses ? On m'a appelé athée, parce que je dis que les hommes ne sont point nés pour se détruire.

1737. Enfin la tempête a redoublé, et je suis parti par les conseils de mes meilleurs amis. J'avais esquissé les principes assez faciles de la Philosophie de *Newton*; madame *du Châtelet* avait sa part à l'ouvrage : *Minerve* dictait, et j'écrivais. Je suis venu à Leyde travailler à rendre l'ouvrage moins indigne d'elle et de vous; je suis venu à Amsterdam le faire imprimer et faire dessiner les planches. Cela durera tout l'hiver. Voilà mon histoire et mon occupation : les bontés de votre Altesse royale exigeaient cet aveu.

J'étais d'abord en Hollande sous un autre nom pour éviter les visites, les nouvelles connaissances et la perte du temps; mais les gazettes ayant débité des bruits injurieux semés par mes ennemis, j'ai pris sur le champ la résolution de les confondre en les démentant et en me faisant connaître.

Je n'ai pas encore eu le temps de lire toute la métaphysique dont vous avez daigné me faire présent; le peu que j'en ai lu m'a paru une chaîne d'or qui va du ciel en terre. Il y a, à la vérité, des chaînons si déliés, qu'on craint qu'ils ne se rompent; mais il y a tant d'art à les avoir faits, que je les admire, tout fragiles qu'ils peuvent être.

Je vois très-bien qu'on peut combattre l'espèce d'harmonie préétablie où M. *Wolf*

veut venir, et qu'il y a bien des choſes à dire contre ſon ſyſtême ; mais il n'y a rien à dire contre ſa vertu et contre ſon génie. Le taxer d'athéiſme, d'immoralité, enfin le perſécuter, me paraît abſurde. Tous les théologiens de tous les pays, gens enivrés de chimères ſacrées, reſſemblent aux cardinaux qui condamnèrent *Galilée*. Ne voudraient-ils point brûler vif M. *Wolf*, parce qu'il a plus d'eſprit qu'eux ? Ange tutélaire de *Wolf* et de la raiſon, grand prince, génie vaſte et facile, eſt-ce qu'un coup d'œil de vous n'impoſe pas ſilence aux ſots ? 1737.

Dans les lettres que je reçois de votre Alteſſe royale, parmi bien des traits de prince et de philoſophe, je remarque celui où vous dites : *Cæſar eſt ſuprà grammaticam*. Cela eſt très-vrai : il ſied très-bien à un prince de n'être pas puriſte ; mais il ne ſied pas d'écrire et d'orthographier comme une femme. Un prince doit en tout avoir reçu la meilleure éducation ; et de ce que *Louis XIV* ne ſavait rien, de ce qu'il ne ſavait pas même la langue de ſa patrie, je conclus qu'il fut mal élevé. Il était né avec un eſprit juſte et ſage ; mais on ne lui apprit qu'à danſer et à jouer de la guitare. Il ne lut jamais : et s'il avait lu, s'il avait ſu l'hiſtoire, vous auriez moins de français à Berlin. Votre royaume ne ſe ſerait pas

enrichi, en 1686, des dépouilles du sien. Il
1737. aurait moins écouté le jésuite *le Tellier*; il aurait, &c. &c. &c.

Ou votre éducation a été digne de votre génie, Monseigneur, ou vous avez tout suppléé. Il n'y a aucun prince à présent sur la terre qui pense comme vous. Je suis bien fâché que vous n'ayez point de rivaux. Je serai toute ma vie, &c.

## LETTRE XVII.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Mars.

*DELICIAE HUMANI GENERIS*,

Ce titre vous est plus cher que celui de *monseigneur*, d'*altesse royale* et de *majesté*, et ne vous est pas moins dû.

Je dois d'abord rendre compte à votre Altesse royale de mes marches; car enfin je me suis fait votre sujet. Nous avons, nous autres catholiques, une espèce de sacrement que nous appelons la confirmation; nous y choisissons un saint pour être notre patron dans le ciel, notre espèce de Dieu tutélaire: je voudrais bien savoir pourquoi il me serait

permis de me choisir un petit dieu plutôt qu'un roi ? Vous êtes fait pour être mon roi, bien plus assurément que S^t *François d'Assise* ou S^t *Dominique* ne sont faits pour être mes saints. C'est donc à mon roi que j'écris ; et je vous apprends, *rex amate*, que je suis revenu dans votre petite province de Cirey où habitent la philosophie, les grâces, la liberté, l'étude. Il n'y manque que le portrait de votre majesté. Vous ne nous le donnez point ; vous ne voulez point que nous ayons des images pour les adorer, comme dit la sainte Ecriture. 1737.

J'ai vu enfin le *Socrate* dont votre Altesse royale m'a daigné faire le présent : ce présent me fait relire tout ce que *Platon* dit de *Socrate*. Je suis toujours de mon premier avis :

La Gréce, je l'avoue, eut un brillant destin,
Mais Frédéric est né : tout change ; je me flatte
Qu'Athènes quelque jour doit céder à Berlin ;
Et déjà Frédéric est plus grand que Socrate,

aussi dégagé des superstitions populaires, aussi modeste qu'il était vain. Vous n'allez point dans une église de luthériens vous faire déclarer le plus sage de tous les hommes : vous vous bornez à faire tout ce qu'il faut pour l'être. Vous n'allez point de maison en maison, comme *Socrate*, dire au maître qu'il

1737. eſt un ſot, au précepteur qu'il eſt un âne, au petit garçon qu'il eſt un ignorant : vous vous contentez de penſer tout cela de la plupart des animaux qu'on appelle hommes, et vous ſongez encore, malgré cela, à les rendre heureux.

J'ai à répondre aux critiques que votre Alteſſe royale a daigné me faire dans une de ſes lettres, au ſujet des anciens Romains qui, dans les champs de Mars, *portaient jadis du foin pour étendard.*

Le colonel du plus beau régiment de l'Europe a peine à conſentir que les vainqueurs de la ſixième partie de nôtre continent n'aient pas toujours eu des aigles d'or à la tête de leurs armées. Mais tout a un commencement. Quand les Romains n'étaient que des payſans, ils avaient du foin pour enſeignes ; quand ils furent *populum latè regem*, ils eurent des aigles d'or.

*Ovide* dans ſes faſtes dit expreſſément des anciens Romains :

*Non illos cælo labentia ſigna movebant,*
*Sed ſua quæ magnum perdere crimen erat ;*

antithèſe aſſez ridicule de dire : Ils ne connaiſſaient point les ſignes céleſtes, ils ne connaiſſaient que les ſignes de leurs armées. Il

continue

continue et dit, en parlant de ces signes, de ces enseignes : 1737.

*Illaque de fœno ; sed erat reverentia fœno*
*Quantaque nunc aquilas cernis habere tuas.*
*Pertica suspensos portabat longa maniplos :*
*Undè maniplaris nomina miles habet.*

Voilà mes bottes de foin bien constatées. A l'égard des premiers temps de leur histoire, je m'en rapporte à votre Altesse royale comme sur tous les premiers temps. Que pensez-vous de *Remus* et de *Romulus*, fils du dieu *Mars* ? de la louve ? du pivert ? de la tête d'homme toute fraîche qui fit bâtir le capitole ? des dieux de Lavinium qui revenaient à pied d'Albe à Lavinium ? de *Castor* et de *Pollux* combattant au lac de Negillo ? d'*Attilius Nævius* qui coupait des pierres avec un rasoir ? de la vestale qui tirait un vaisseau avec sa ceinture ? du palladium ? des boucliers tombés du ciel ? enfin de *Mutius Scevola*, de *Lucrèce*, des *Horaces*, de *Curtius* ? histoires non moins chimériques que les miracles dont je viens de parler. Monseigneur, il faut mettre tout cela dans la salle d'*Odin* avec notre *sainte Ampoule*, la chemise de la Vierge, le sacré prépuce et les livres de nos moines.

J'apprends que votre Altesse royale vient

—— de faire rendre juſtice à M. *Wolf*. Vous immor-
1737. taliſez votre nom ; vous le rendez cher à tous les ſiècles en protégeant le philoſophe éclairé contre le théologien abſurde et intrigant. Continuez, grand prince, grand homme ; abattez le monſtre de la ſuperſtition et du fanatiſme, ce véritable ennemi de la divinité et de la raiſon. Soyez le roi des philoſophes : les autres princes ne ſont que les rois des hommes.

Je remercie tous les jours le ciel de ce que vous exiſtez. *Louis XIV*, dont j'aurai l'honneur d'envoyer un jour à votre Alteſſe royale l'hiſtoire manuſcrite, a paſſé les dernières années de ſa vie dans de miſérables diſputes au ſujet d'une bulle ridicule pour laquelle il s'intéreſſait ſans ſavoir pourquoi, et il eſt mort tiraillé par des prêtres qui s'anathématiſaient les uns les autres avec le zèle le plus inſenſé et le plus furieux. Voilà à quoi les princes ſont expoſés : l'ignorance, mère de la ſuperſtition, les rend victimes des faux dévots. La ſcience que vous poſſédez vous met hors de leurs atteintes.

J'ai lu avec une grande attention la métaphyſique de M. *Wolf*. Grand prince, me permettez-vous de dire ce que j'en penſe ? Je crois que c'eſt vous qui avez daigné la traduire :

j'y ai vu des petites corrections de votre main. *Emilie* vient de la lire avec moi. 1737.

C'eſt de votre Athènes nouvelle
Que ce tréſor nous eſt venu ;
Mais Verſailles n'en a rien ſu ;
Ce tréſor n'eſt pas fait pour elle.

Cette *Emilie*, digne de *Frédéric*, joint ici ſon admiration et ſes reſpects pour le ſeul prince qu'elle trouve digne de l'être ; mais elle en eſt d'autant plus fâchée de n'avoir point le portrait de votre Alteſſe royale. Il y a enfin quelque choſe de prêt, ſelon vos ordres. J'envoie celle-ci au maître de la poſte de Trèves en droiture ſans paſſer par Paris ; de là elle ira à Veſel. Daignez ordonner ſi vous voulez que je me ſerve de cette voie.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

1737.

## LETTRE XVIII.

### *DU PRINCE ROYAL.*

De Remusberg, le 7 d'avril.

MONSIEUR,

Il n'y a pas juſqu'à votre manière de cacheter qui ne me ſoit garant des attentions obligeantes que vous avez pour moi. Vous me parlez d'un ton extrêmement flatteur; vous me comblez de louanges; vous me donnez des titres qui n'appartiennent qu'à de grands hommes; et je ſuccombe ſous le faix de ces louanges.

Mon empire ſera bien petit, Monſieur, s'il n'eſt compoſé que de ſujets de votre mérite. Faut-il des rois pour gouverner des philoſophes? des ignorans pour conduire des gens inſtruits? en un mot, des hommes pleins de leurs paſſions pour contenir les vices de ceux qui les ſuppriment, non par la crainte des châtimens, non par la puérile appréhenſion de l'enfer et des démons, mais par amour de la vertu?

La raiſon eſt votre guide; elle eſt votre ſouveraine, et *Henri le grand*, le ſaint qui

vous protége. Une autre assistance vous ferait superflue. Cependant si je me voyais, relativement au poste que j'occupe, en état de vous faire ressentir les effets des sentimens que j'ai pour vous, vous trouveriez en moi un saint qui ne se ferait jamais invoquer en vain : je commence par vous en donner un petit échantillon. Il me paraît que vous souhaitez d'avoir mon portrait ; vous le voulez, je l'ai commandé sur l'heure. 1737.

Pour vous montrer à quel point les arts sont en honneur chez nous, apprenez, Monsieur, qu'il n'est aucune science que nous ne tâchions d'ennoblir. Un de mes gentilshommes nommé *Knobelsdorf*, qui ne borne pas ses talens à savoir manier le pinceau, a tiré ce portrait. Il sait qu'il travaille pour vous, et que vous êtes connaisseur : c'est un aiguillon qui suffit pour l'animer à se surpasser. Un de mes intimes amis, le baron de *Keiserling* ou *Césarion*, vous rendra mon effigie. Il sera à Cirey vers la fin du mois prochain. Vous jugerez, en le voyant, s'il ne mérite pas l'estime de tout honnête homme. Je vous prie, Monsieur, de vous confier à lui. Il est chargé de vous presser vivement au sujet de la Pucelle, de la Philosophie de *Newton*, de l'Histoire de *Louis XIV*, et de tout ce qu'il pourra vous extorquer.

Comment répondre à vos vers, à moins

1737. d'être né poëte? Je ne ſuis pas aſſez aveuglé ſur moi-même pour imaginer que j'aye le talent de la verſification. Ecrire dans une langue étrangère, y compoſer des vers, et qui pis eſt, ſe voir déſavoué d'*Apollon*, c'en eſt trop.

Je rime pour rimer; mais eſt-ce être poëte,
Que de ſavoir marquer le repos dans un vers;
Et ſe ſentant preſſé d'une ardeur indiſcrète,
Aller pſalmodier ſur des ſujets divers?
Mais, lorſque je te vois t'élever dans les airs,
Et d'un vol aſſuré prendre l'eſſor rapide,
Je crois dans ce moment que Voltaire me guide:
Mais non, Icare tombe, et périt dans les mers.

En vérité nous autres poëtes nous promettons beaucoup et tenons peu. Dans le moment même que je fais amende honorable de tous les mauvais vers que je vous ai adreſſés, je tombe dans la même faute. Que Berlin devienne Athènes, j'en accepte l'augure; pourvu qu'elle ſoit capable d'attirer M. de *Voltaire*, elle ne pourra manquer de devenir une des villes les plus célèbres de l'Europe.

Je me rends, Monſieur, à vos raiſons. Vous juſtifiez vos vers à merveille. Les Romains ont eu des bottes de foin en guiſe

d'étendards. Vous m'éclairez, vous m'inſtruiſez ; vous ſavez me faire tirer profit de mon ignorance même. 1737.

Par quoi mon régiment a-t-il pu exciter votre curioſité ? je voudrais qu'il fût connu par ſa bravoure, et non par ſa beauté. Ce n'eſt pas par un vain appareil de pompe et de magnificence, par un éclat extérieur qu'un régiment doit briller. Les troupes avec leſquelles *Alexandre* aſſujettit la Gréce et conquit la plus grande partie de l'Aſie, étaient conditionnées bien différemment. Le fer feſait leur unique parure. Ils étaient par une longue et pénible habitude endurcis aux travaux ; ils ſavaient endurer la faim, la ſoif et tous les maux qu'entraîne après ſoi l'âpreté d'une longue guerre. Une rigoureuſe et rigide diſcipline les uniſſait intimement enſemble, les feſait tous concourir à un même but, et les rendait propres à exécuter avec promptitude et vigueur les deſſeins les plus vaſtes de leurs généraux.

Quant aux premiers temps de l'hiſtoire romaine, je me ſuis vu engagé à ſoutenir ſa vérité ; et cela par un motif qui vous ſurprendra. Pour vous l'expliquer, je ſuis obligé d'entrer dans un détail que je tâcherai d'abréger autant qu'il me ſera poſſible.

Il y a quelques années qu'on trouva dans

1737. un manuscrit du Vatican l'histoire de *Romulus* et de *Remus*, rapportée d'une manière toute différente de celle dont elle nous est connue. Ce manuscrit fait foi que *Remus* s'échappa des poursuites de son frère, et que pour se dérober à sa jalouse fureur, il se réfugia dans les provinces septentrionales de la Germanie, vers les rives de l'Elbe; qu'il y bâtit une ville située auprès d'un grand lac, à laquelle il donna son nom; et qu'après sa mort, il fut inhumé dans une île qui s'élevant du sein des eaux, forme une espèce de montagne au milieu du lac.

Deux moines sont venus ici il y a quatre ans, de la part du pape, pour découvrir l'endroit que *Remus* a fondé, selon la description que je viens d'en faire. Ils ont jugé que ce devait être Remusberg, ou comme qui dirait *Mont-Remus*. Ces bons pères ont fait creuser dans l'île de toutes parts pour découvrir les cendres de *Remus*. Soit qu'elles n'aient pas été conservées assez soigneusement, ou que le temps qui détruit tout, les ait confondues avec la terre; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils n'ont rien trouvé.

Une chose qui n'est pas plus avérée que celle-là, c'est qu'il y a environ cent ans, en posant les fondemens de ce château, on trouva deux pierres sur lesquelles était gravée

l'histoire

l'hiſtoire du vol des vautours. Quoique les figures aient été fort effacées, on en a pu reconnaître quelque choſe. Nos gothiques aïeux, malheureuſement fort ignorans et peu curieux des antiquités, ont négligé de nous conſerver ces précieux monumens de l'hiſtoire, et nous ont par conſéquent laiſſés dans une incertitude obſcure ſur la vérité d'un fait auſſi important. 1737.

On a trouvé, il n'y a pas trois mois, en remuant la terre dans le jardin, une urne et des monnaies romaines; mais qui étaient ſi vieilles, que le coin en était quaſi tout effacé. Je les ai envoyées à M. de *la Croze*. Il a jugé que leur antiquité pouvait être de dix-ſept à dix-huit ſiècles.

J'eſpère, Monſieur, que vous me ſaurez gré de l'anecdote que je viens de vous apprendre, et qu'en ſa faveur vous excuſerez l'intérêt que je prends à tout ce qui peut regarder l'hiſtoire d'un des fondateurs de Rome, dont je crois conſerver la cendre. D'ailleurs on ne m'accuſe point de trop de crédulité. Si je péche ce n'eſt pas par ſuperſtition.

Ma foi ſe défiant même du vraiſemblable,
En évitant l'erreur, cherche la vérité.

——— Le grand, le merveilleux approchent de la fable;
1737. Le vrai ſe reconnaît à la ſimplicité.

L'amour de la vérité et l'horreur de l'injuſtice m'ont fait embraſſer le parti de M. *Wolf*. La vérité nue a peu de pouvoir ſur l'eſprit de la plupart des hommes; pour ſe montrer, il faut qu'elle ſoit revêtue du rang, de la dignité et de la protection des grands.

L'ignorance, le fanatiſme, la ſuperſtition, un zèle aveugle, mêlé de jalouſie, ont pourſuivi M. *Wolf*. Ce ſont eux qui lui ont imputé des crimes, juſqu'à ce qu'enfin le monde commence d'apercevoir l'aurore de ſon innocence.

Je ne veux point m'arroger une gloire qui ne m'eſt point due, ni tirer vanité d'un mérite étranger. Je peux vous aſſurer que je n'ai point traduit la métaphyſique de M. *Wolf*; c'eſt un de mes amis à qui l'honneur en eſt dû. Un enchaînement d'événemens l'a conduit en Ruſſie où il eſt depuis quelques mois, quoiqu'il mérite un ſort meilleur. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que de l'avoir occaſionné, et celui de la correction. Le copiſte tient le reſte de cette traduction: je l'attends tous les jours; vous l'aurez dans peu.

Le ſouvenir d'*Emilie* m'eſt bien flatteur. Je vous prie de l'aſſurer que j'ai des ſentimens

très-distingués pour elle, car l'Europe la compte au rang des plus grands hommes. 1737.

Que pourrais-je refuser à *Newton* venu à la plus haute science, revêtu des agrémens, de la beauté, des charmes et des grâces de la jeunesse?

J'envoie cette lettre par le canal du sieur *du Breuil*, à l'adresse que vous m'avez indiquée. Je crois qu'il serait bon de prendre des mesures avec le maître de poste de Trèves pour régler notre petite correspondance. J'attendrai que vous ayez pris des arrangemens avec lui avant de me servir de cette voie.

Quand est-ce que le plus grand homme de la France n'aura plus besoin de tant de précautions? Est-ce que vos compatriotes seront les seuls à vous dénier la gloire qui vous est due? Sortez de cette ingrate patrie, et venez dans un pays où vous serez adoré. Que vos talens trouvent un jour dans cette nouvelle Athènes leur rémunérateur.

Amène dans ces lieux la foule des beaux arts,
Fais-nous part du trésor de ta philosophie;
Des peuples de savans suivront tes étendards:
Eclaire-les du feu de ton puissant génie.
Les myrtes, les lauriers, soignés dans ce canton,
Attendent que, cueillis par les mains d'Emilie,



247274

——— Ils ſervent quelque jour à te ceindre le front.
1737. J'en vois crever Rouſſeau de fureur et d'envie.

Je viens de recevoir l'Enfant prodigue. Il eſt plein de beaux endroits ; il n'y manque que la dernière main.

Vos lettres me font un plaiſir infini ; mais je vous avoue que je leur préférerais de beaucoup la ſatisfaction de m'entretenir avec vous, et de vous aſſurer de vive voix de la plus parfaite eſtime avec laquelle je ſuis à jamais, Monſieur,

votre très-affectionné ami,
FÉDÉRIC.

## LETTRE XIX.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

. . . . . .

VOILA, Monſeigneur, les réflexions que vous m'avez ordonné de faire ſur cette ode (*) dont votre Alteſſe royale a daigné embellir la poëſie françaiſe. Souffrez que je vous diſe encore combien je ſuis étonné de l'honneur que vous faites à notre langue ; et ſans fatiguer davantage votre modeſtie de tout ce que

(*) Sur l'Oubli.

m'inſpire mon admiration, je ſuis venu au détail de chaque ſtrophe. Après avoir cueilli avec votre Alteſſe royale les fleurs de la poëſie, il faut paſſer aux épines de la métaphyſique. 1737.

J'admire avec votre Alteſſe royale l'eſprit vaſte et précis, la méthode, la fineſſe de M. *Wolf*. Il me paraît qu'il y a de la honte à le perſécuter, et de la gloire à le protéger. Je vois avec un plaiſir extrême que vous le protégez en prince, et que vous le jugez en philoſophe.

Votre Alteſſe royale a ſenti, en eſprit ſupérieur, le point critique de cette métaphyſique, d'ailleurs admirable. Cet *être ſimple* dont il parle, donne naiſſance à bien des difficultés. Il y a, dit-il, art. XVI, des êtres ſimples par-tout où il y a des êtres compoſés. Voici ſes propres paroles : „ S'il n'y avait pas des „ êtres ſimples, il faudrait que toutes les par- „ ties les plus petites conſiſtaſſent en d'autres „ parties ; et comme on ne pourrait indiquer „ aucune raiſon d'où viendraient les êtres „ compoſés, auſſi peu qu'on pourrait com- „ prendre d'où exiſtérait un nombre s'il ne „ devait point contenir d'unités, il faut à la „ fin concevoir des êtres ſimples par leſquels „ les êtres compoſés ont exiſté. „

Enſuite, art. LXXXI : „ Les êtres ſimples

1737. ,, n'ont ni figure ni grandeur, et ne peuvent ,, remplir d'eſpace. ,,

Ne pourrait-on pas répondre à ces aſſertions ? 1°. Un être compoſé eſt néceſſairement diviſible à l'infini ; et cela eſt prouvé géométriquement. 2°. S'il n'eſt pas phyſiquement diviſible à l'infini ; c'eſt que nos inſtrumens ſont trop groſſiers ; c'eſt que les formes et les générations des choſes ne pourraient ſubſiſter, ſi les premiers principes dont les choſes ſont formées, ſe diviſaient, ſe décompoſaient. Diviſez, décompoſez le premier germe des hommes, des plantes, il n'y aura plus ni hommes ni plantes. Il faut donc qu'il y ait des corps indiviſés.

Mais il ne s'enſuit pas de là que ces premiers germes, ces premiers principes ſoient indiviſibles en effet, ſimples, ſans étendue ; car alors ils ne ſeraient pas corps, et il ſe trouverait que la matière ne ſerait pas compoſée de matière ; que les corps ne ſeraient pas compoſés de corps : ce qui ſerait un peu étrange.

Que ſera-ce donc que les premiers principes de la matière ? Ce ſeront des corps diviſibles ſans doute ; mais qui ſeront indiviſés tant que la nature des choſes ſubſiſtera.

Mais quelle ſera la raiſon ſuffiſante de l'exiſtence des corps ? Il n'y a certainement que deux façons de concevoir la choſe : ou les

corps ſont tels par leur nature néceſſairement, ou ils ſont l'ouvrage de la volonté d'un libre, et très-libre Etre ſuprême. Il n'y a pas un troiſième parti à prendre. Mais dans les deux opinions, on a des difficultés bien grandes à réſoudre. 1737.

Quelle ſera donc l'opinion que j'embraſſerai? celle où j'aurai, de compte fait, moins d'abſurdités à dévorer. Or, je trouve beaucoup plus de contradictions, de difficultés, d'embarras dans le ſyſtême de l'exiſtence néceſſaire de la matière; je me range donc à l'opinion de l'exiſtence de l'Etre ſuprême, comme la plus vraiſemblable et la plus probable.

Je ne crois pas qu'il y ait de démonſtration, proprement dite, de l'exiſtence de cet Etre indépendant de la matière. Je me ſouviens que je ne laiſſais pas, en Angleterre, d'embarraſſer un peu le fameux docteur *Clarke*, quand je lui diſais: On ne peut appeler démonſtration, un enchaînement d'idées qui laiſſe toujours des difficultés. Dire que le carré conſtruit ſur le grand côté d'un triangle, eſt égal au carré des deux côtés; c'eſt une démonſtration qui, toute compliquée qu'elle eſt, ne laiſſe aucune difficulté. Mais l'exiſtence d'un Etre créateur, laiſſe encore des difficultés inſurmontables à l'eſprit humain. Donc cette vérité ne peut être miſe au rang des démonſtrations

proprement dites. Je la crois cette vérité;
1737. mais je la crois comme ce qui eſt le plus vraiſemblable; c'eſt une lumière qui me frappe à travers mille ténèbres.

Il y aurait ſur cela bien des choſes à dire; mais ce ſerait porter de l'or au Pérou que de fatiguer votre Alteſſe royale de réflexions philoſophiques.

Toute la métaphyſique, à mon gré, contient deux choſes; la première, tout ce que les hommes de bon ſens ſavent; la ſeconde, ce qu'ils ne ſauront jamais.

Nous ſavons, par exemple, ce que c'eſt qu'une idée ſimple, une idée compoſée: nous ne ſaurons jamais ce que c'eſt que cet être qui a des idées. Nous meſurons les corps; nous ne ſaurons jamais ce que c'eſt que la matière. Nous ne pouvons juger de tout cela que par la voie de l'analogie: c'eſt un bâton que la nature a donné à nous autres aveugles, avec lequel nous ne laiſſons pas d'aller et auſſi de tomber.

Cette analogie m'apprend que les bêtes, étant faites comme moi, ayant du ſentiment comme moi, des idées comme moi, pourraient bien être ce que je ſuis. Quand je veux aller au-delà, je trouve un abyme; et je m'arrête ſur le bord du précipice.

Tout ce que je ſais, c'eſt que, ſoit que la

matière soit éternelle (ce qui est bien incompréhensible), soit qu'elle ait été créée dans le temps (ce qui est sujet à de grands embarras), soit que notre ame périsse avec nous, soit qu'elle jouisse de l'immortalité, on ne peut dans ces incertitudes prendre un parti plus sage, plus digne de vous, que celui que vous prenez de donner à votre ame, périssable ou non, toutes les vertus, tous les plaisirs et toutes les instructions dont elle est capable, de vivre en prince, en homme et en sage, d'être heureux et de rendre les autres heureux. 1737.

Je vous regarde comme un présent que le ciel a fait à la terre. J'admire qu'à votre âge le goût des plaisirs ne vous ait point emporté, et je vous félicite infiniment que la philosophie vous laisse le goût des plaisirs. Nous ne sommes point nés uniquement pour lire *Platon* et *Leibnitz*, pour mesurer des courbes, et pour arranger des faits dans notre tête : nous sommes nés avec un cœur qu'il faut remplir, avec des passions qu'il faut satisfaire, sans en être maîtrisés.

Que je suis charmé de votre morale, Monseigneur ! Que mon cœur se sent né pour être le sujet du vôtre ! J'éprouve trop de satisfaction de penser en tout comme vous.

Votre Altesse royale me fait l'honneur de me dire dans sa dernière lettre, qu'elle regarde

—— le feu czar comme le plus grand homme du
1737. dernier ſiècle; et cette eſtime que vous avez pour lui ne vous aveugle pas ſur ſes cruautés. Il a été un grand prince, un légiſlateur, un fondateur; mais ſi la politique lui doit tant, quels reproches l'humanité n'a-t-elle pas à lui faire? On admire en lui le roi; mais on ne peut aimer l'homme. Continuez, Monſeigneur, et vous ſerez admiré et aimé du monde entier.

Un des plus grands biens que vous ferez aux hommes, ce ſera de fouler aux pieds la ſuperſtition et le fanatiſme; de ne pas permettre qu'un homme en robe perſécute d'autres hommes qui ne penſent pas comme lui. Il eſt très-certain que les philoſophes ne troubleront jamais les Etats. Pourquoi donc troubler les philoſophes? Qu'importait à la Hollande que *Bayle* eût raiſon? Pourquoi faut-il que *Jurieu*, ce miniſtre fanatique, ait eu le crédit de faire arracher à *Bayle* ſa petite fortune? Les philoſophes ne demandent que de la tranquillité; ils ne veulent que vivre en paix ſous le gouvernement établi; et il n'y a pas un théologien qui ne voulût être le maître de l'Etat. Eſt-il poſſible que des hommes qui n'ont d'autre ſcience que le don de parler ſans s'entendre et ſans être entendus, aient dominé et dominent encore preſque par-tout!

Les pays du Nord ont cet avantage ſur le

midi de l'Europe, que ces tyrans des ames y ont moins de puiſſance qu'ailleurs. Auſſi les princes du Nord ſont-ils, pour la plupart, moins ſuperſtitieux et moins méchans qu'ailleurs. Tel prince italien ſe ſervira du poiſon et ira à confeſſe. L'Allemagne proteſtante n'a ni de pareils ſots, ni de pareils monſtres; et en général je n'aurais pas de peine à prouver que les rois les moins ſuperſtitieux ont toujours été les meilleurs princes. 1737.

Vous voyez, digne héritier de l'eſprit de *Marc-Aurèle*, avec quelle liberté j'oſe vous parler. Vous êtes preſque le ſeul ſur la terre qui méritiez qu'on vous parle ainſi.

## LETTRE XX.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Amatte, le 14 de mai.

MONSIEUR,

Je vous demande excuſe de l'injuſtice que je vous ai faite et à votre ſincérité dans ma dernière lettre. Je ſuis charmé de m'être trompé et de voir que vous me connaiſſez aſſez pour vouloir relever les fautes que j'ai faites.

1737. Je paſſe condamnation au ſujet de mon ode. Je conviens de toutes les fautes que vous me reprochez : mais loin de me rebuter, je vous importunerai encore avec quelques-unes de mes pièces que je vous prierai de vouloir corriger avec la même ſincérité. Si je n'y profite autrement, je trouve toujours ce moyen heureux pour vous excroquer quelques bons vers.

Je paſſe à préſent à la philoſophie. Vous ſuivez en tout la route des grands génies, qui, loin de ſe ſentir animés d'une baſſe et vile jalouſie, eſtiment le mérite où ils le rencontrent et le priſent ſans prévention. Je vous fais des complimens à la place de M. *Wolf*, ſur la manière avantageuſe dont vous vous expliquez ſur ſon ſujet. Je vois, Monſieur, que vous avez très-bien compris les difficultés qu'il y a ſur l'*être ſimple*. Souffrez que j'y réponde.

Les géomètres prouvent qu'une ligne peut être diviſée à l'infini ; que tout ce qui a deux côtés ou deux faces, ce qui revient au même, peut l'être également : mais, dans la propoſition de M. *Wolf*, il ne s'agit, ſi je ne me trompe, ni de lignes ni de points, il s'agit des unités ou parties indiviſibles qui compoſent la matière.

Perſonne ne peut ni ne pourra jamais les

apercevoir : donc on n'en peut avoir d'idée ; car nous n'avons d'idées nettes que des choſes qui tombent ſous nos ſens. M. *Wolf* dit tout ce que l'*être ſimple* n'eſt pas ; il écarte l'eſpace, la longueur, la largeur, &c. avec beaucoup de précaution, pour prévenir le raiſonnement des géomètres qui n'eſt plus applicable à ſon *être ſimple*, parce qu'il n'a aucune propriété de la matière. Notre philoſophe ſe ſert de l'artifice de S^t *Paul* qui, après nous avoir promenés juſque dans le ſanctuaire des cieux, nous abandonne à notre propre imagination, ſuppléant par le terme d'*ineffable* à ce qu'il n'aurait pu expliquer ſans donner priſe ſur lui. 1737.

Il me ſemble cependant qu'il n'y a rien de plus vrai, que toute choſe compoſée doit avoir des parties. Ces parties en peuvent avoir à leur tour autant que vous en voudrez imaginer. Mais enfin il faut pourtant qu'on trouve des unités ; et faute de n'avoir pas l'organe des yeux et de l'attouchement aſſez ſubtil, faute d'inſtrumens aſſez délicats, nous ne décompoſerons jamais la matière juſqu'à pouvoir trouver ces unités.

Que vous repréſentez-vous quand vous penſez à un régiment compoſé de quinze cents hommes ? Vous vous repréſentez ces quinze cents hommes comme autant d'unités ou comme autant d'individus réunis ſous un

même chef. Prenons un de ces hommes seul :
1737. je trouve que c'est un être fini, qui a de l'étendue, largeur, épaisseur, &c. que cet être a des bornes, et par conséquent une figure : je trouve qu'il est divisible à l'infini. Pourrait-il être un être fini et infini en même temps ? Non, car cela implique contradiction. Or, comme une chose ne saurait être et ne pas être en même temps, il faut nécessairement que l'homme ne soit pas infini : donc il n'est pas divisible à l'infini ; donc il y a des unités qui, prises ensemble, font des nombres composés ; et ce sont ces nombres, dès qu'ils sont composés, qu'on nomme matière.

Je vous abandonne volontiers le divin *Aristote*, le divin *Platon*, et tous les héros de la philosophie scolastique. C'étaient des hommes qui avaient recours à des mots pour cacher leur ignorance. Leurs disciples les en croyaient sur leur réputation ; et des siècles entiers se sont contentés de parler sans s'entendre. Il n'est plus permis de nos jours de se servir de mots que dans leur sens propre. M. *Wolf* donne la définition de chaque mot, il règle son usage ; et ayant fixé les termes, il prévient beaucoup de disputes qui ne naissent souvent que d'un jeu de mots, ou de la différente signification que les personnes y attachent.

Il n'y a rien de plus vrai que ce que vous dites de la métaphyſique; mais je vous avoue qu'indépendamment de cela, je ne ſaurais défendre à mon eſprit, naturellement curieux, d'approfondir des myſtères qui l'intéreſſent beaucoup, et qui l'attirent par les difficultés qu'ils lui préſentent. 1737.

Vous me dites le plus poliment du monde que je ſuis une bête. Je m'en étais bien douté un peu juſqu'à préſent; mais je commence à en être convaincu. A parler ſérieuſement vous n'avez pas tort; et cette raiſon, prérogative dont les hommes tirent un ſi glorieux avantage, qui eſt-ce qui la poſsède? des hommes qui, pour vivre enſemble, ont été obligés de ſe choiſir des ſupérieurs, et de ſe faire des lois, pour s'apprendre que c'était une injuſtice de s'entre-tuer, de ſe voler, &c. Ces hommes raiſonnables ſe font la guerre pour de vains argumens qu'ils ne comprennent pas: ces êtres raiſonnables ont cent religions différentes, toutes plus abſurdes les unes que les autres; ils aiment à vivre long-temps, et ſe plaignent de la durée du temps et de l'ennui pendant toute leur vie. Sont-ce-là les effets de cette raiſon qui les diſtingue des brutes?

On peut m'objecter les ſavantes découvertes des géomètres, les calculs de M. *Bernoulli* et de *Newton:* mais en quoi ces gens-là étaient-ils

1737. plus raiſonnables que les autres ? Ils paſſaient toute leur vie à chercher des propoſitions algébriques, des rapports de nombres ; et ils ne tiraient aucun profit de la courte et brièvе durée de la vie.

Que j'approuve un philoſophe qui ſait ſe délaſſer auprès d'*Emilie !* Je ſais bien que je préférerais infiniment ſa connaiſſance à celle du centre de gravité, de la quadrature du cercle, de l'or potable, et du péché contre le Saint-Eſprit.

Vous parlez, Monſieur, en homme inſtruit ſur ce qui regarde les princes du Nord. Ils ont inconteſtablement de grandes obligations à *Luther* et à *Calvin* (pauvres gens d'ailleurs), qui les ont affranchis du joug des prêtres et de la cour romaine, et qui ont augmenté conſidérablement leurs revenus par la ſéculariſation des biens eccléſiaſtiques. Leur religion cependant n'eſt pas purifiée de ſuperſtitieux et de bigots. Nous avons une ſecte de béats qui ne reſſemblent pas mal aux presbytériens d'Angleterre, et qui ſont d'autant plus inſupportables qu'ils damnent avec beaucoup d'orthodoxie et ſans appel tous ceux qui ne ſont pas de leur avis. On eſt obligé de cacher ſes ſentimens pour ne ſe point faire d'ennemis mal à propos. C'eſt un proverbe commun, et qui eſt dans la bouche de tout le monde,

de

de dire : Cet homme n'a ni foi ni loi. Cela vaut ſeul la déciſion d'un concile. On vous damne, ſans vous entendre, et on vous perſécute, ſans vous connaître. D'ailleurs, attaquer la religion reçue dans un pays, c'eſt attaquer dans ſon dernier retranchement l'amour propre des hommes, qui leur fait préférer un ſentiment reçu et la foi de leurs pères à toute autre créance, quoique plus raiſonnable que la leur. 1737.

Je penſe comme vous, Monſieur, ſur M. *Bayle*. Cet indigne *Jurieu* qui le perſécutait, oubliait le premier devoir de toute religion, qui eſt la charité. M. *Bayle* m'a paru d'ailleurs d'autant plus eſtimable, qu'il était de la ſecte des académiciens qui ne feſaient que rapporter ſimplement le pour et le contre des queſtions, ſans décider témérairement ſur des ſujets dont nous ne pouvons découvrir que les abymes.

Il me ſemble que je vous vois à table, le verre à la main, vous reſſouvenir de votre ami. Il m'eſt plus flatteur que vous buviez à ma ſanté, que de voir ériger en mon honneur les temples qu'on érigeait à *Auguſte*. *Brutus* ſe contentait de l'approbation de *Caton* : les ſuffrages d'un ſage me ſuffiſent.

Que vous prêtez un ſecours puiſſant à mon amour propre ! je lui oppoſe ſans ceſſe

1737. l'amitié que vous avez pour moi ; mais qu'il eſt difficile de ſe rendre juſtice ! et combien ne doit-on pas être en garde contre la vanité à laquelle nous nous ſentons une pente ſi naturelle !

Mon petit ambaſſadeur partira dans peu pour Cirey, muni d'un crédit et du portrait que vous voulez abſolument avoir. Des occupations militaires ont retardé ſon départ. Il eſt comme le Meſſie annoncé : je vous en parle toujours et il n'arrive jamais. C'eſt à lui que je vous prie de remettre tout ce que vous voudrez confier à ma diſcrétion. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime,

Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

## LETTRE XXI.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Mai.

J'AI reçu la lettre du prince philoſophe (du 14 mai), et j'apprends qu'il y a un gros paquet pour moi entre les mains du ſieur *du Breuil Tronchin*, à Amſterdam. Ce paquet

eſt probablement la ſeconde partie de la métaphyſique ; tout eſt de votre reſſort, prince inimitable. Je ſuis avec votre Alteſſe royale comme un cercle infiniment petit, concentrique à un cercle infiniment grand ; toutes les lignes du cercle infiniment grand vont trouver le centre du pauvre infiniment petit ; mais quelle différence de leur circonférence ! J'aime tout ce que votre génie aime ; mais je touche à peine ce que vous embraſſez. Je vois non-ſeulement le protecteur de *Wolf*, mais une intelligence égale à lui. Je vais oſer parler à cette intelligence. 1737.

Vous me faites l'honneur de me dire qu'un être tel que l'homme ne ſaurait être fini et infini à la fois, et que cela impliquerait contradiction : il eſt vrai qu'il ne ſaurait être fini et infini dans le même ſens ; mais il peut être fini phyſiquement, et être diviſible à l'infini géométriquement. Cette diviſion à l'infini n'eſt autre choſe que l'impoſſibilité d'aſſigner un dernier point indiviſible ; et cette impuiſſance eſt ce que les hommes appellent infini en petit ; de même que l'impuiſſance d'aſſigner les bornes de l'étendue, eſt ce que nous appelons l'infini en grand.

Par exemple, ſoit une unité : 1 eſt fini ; mais prenez $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{16}$, &c. vous n'épuiſerez jamais cette ſérie. Il eſt pourtant vrai que cette ſérie,

1737. une moitié, un quart, un huitième, un seizième, prise toute entière, est égale à cette unité. Voilà, je crois, tout le secret de l'infini en petit.

De même, prenez tout d'un coup l'infini en grand; il est certain que les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, &c. n'en approcheront jamais; mais prenez tous ces nombres à la fois, sans compter; ils sont égaux à l'infini.

Cette méthode est celle des géomètres; elle est démontrée; on ne peut pas en appeler.

Il n'y a donc nulle contradiction entre ces deux propositions : cette unité est finie; et la série $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, égale à cette unité, est infinie.

Ces vérités, ces démonstrations géométriques n'empêchent point du tout qu'il n'y ait des êtres indivisés dans la nature, des êtres uns, des atomes; sans quoi le monde ne serait point organisé. Il est très-vrai que la matière est composée d'indivisés, parce qu'il faut des êtres inaltérables pour faire des germes qui sont toujours les mêmes, parce que les élémens des êtres mixtes ne seraient pas élémens s'ils étaient composés : il est donc très-vrai que les principes des choses sont des substances, dures, solides, indivisées; mais ces principes sont-ils pour cela indivisibles? je n'en vois nullement la conséquence.

S'ils étaient encore divisés, cet univers ne

ferait pas tel qu'il eſt ; mais il eſt toujours clair qu'ils ſont diviſibles, puiſqu'ils ſont matière, qu'ils ont des côtés. 1737.

Tant que les élémens du feu, de l'eau, de l'air, ſeront tels qu'ils ſont, indiviſés, ils ſeront les mêmes ; la nature ne changera pas : mais l'auteur de la nature peut les diviſer.

Reſte actuellement à comprendre comment, ſelon M. *Wolf*, la matière ſerait compoſée d'êtres ſimples ſans étendue ; c'eſt à quoi ma pauvre ame ne peut arriver. J'attends la ſeconde partie de cette métaphyſique dont votre Alteſſe royale daigne me faire préſent. J'eſpère que cette ſeconde partie me donnera des ailes pour m'élever vers l'*être ſimple* ; ma miſérable peſanteur me rabaiſſe toujours vers l'être étendu.

Quand eſt-ce que j'aurai des ailes, pour aller rendre mes reſpects à l'être le moins ſimple, le plus univerſel qui exiſte dans le monde, à votre Alteſſe royale ?

Madame la marquiſe *du Châtelet* attend avec impatience cet homme aimable que *Frédéric* appelle ſon ami, cet *Epheſtion* de cet *Alexandre*.

Monſeigneur, je vais enfin uſer de vos bontés : je vais prendre la liberté de mettre en uſage votre caractère bienfeſant. Je demande inſtamment une grâce au prince philoſophe.

Je m'aviſai, je ne ſais comment, il y a

1737. quelques années, d'écrire une espèce d'histoire de cet homme moitié *Alexandre*, moitié don *Quichotte*, de ce roi de Suède si fameux. M. *Fabrice*, qui avait été sept ans auprès de lui, l'envoyé de France et l'envoyé d'Angleterre, un colonel de ses troupes, m'avaient donné des mémoires. Ces messieurs ont très-bien pu se tromper; et j'ai senti combien il était difficile d'écrire une histoire contemporaine. Tous ceux qui ont vu les mêmes événemens les ont vus avec des yeux différens; les témoins se contredisent. Il faudrait pour écrire l'histoire d'un roi que tous les témoins fussent morts; comme à Rome on attend pour faire un saint, que ses maîtresses, ses créanciers, ses valets de chambre ou ses pages soient enterrés.

De plus, je me reproche fort d'avoir barbouillé deux tomes pour un seul homme, quand cet homme n'est pas vous.

J'ai honte, surtout, d'avoir parlé de tant de combats, de tant de maux faits aux hommes, je m'en repens d'autant plus, que quelques officiers ont dit, en parlant de ces combats, que je n'avais pas dit vrai, attendu que je n'avais pas parlé de leurs régimens; ils supposaient que je devais écrire leur histoire.

J'aurais bien mieux fait d'éviter tous ces détails de combats donnés chez les Sarmates,

et d'entrer plus profondément dans le détail de ce qu'a fait le czar pour le bien de l'humanité. Je fais plus de cas d'une lieue en carré défrichée, que d'une plaine jonchée de morts. 1737.

On a commencé une nouvelle édition de mes folies en proſe et en vers; il me ſemble que ces folies deviendraient plus utiles, ſi je donnais un abrégé des grandes choſes qu'a faites *Charles XII*, et des choſes utiles qu'a faites le czar *Pierre*.

Je n'ai pas de mémoires de Moſcovie dans ma retraite de Cirey. La philoſophie, les belles lettres, la paix, la félicité y habitent; mais on n'y a aucune nouvelle des Ruſſes.

Je me jette aux pieds de votre Alteſſe royale; je la ſupplie de vouloir bien engager un ſerviteur éclairé qu'elle a en Moſcovie, à répondre aux queſtions ci-jointes. J'aurai à votre Alteſſe royale l'obligation d'avoir mieux connu la vérité: c'eſt un commerce rare entre des princes et des particuliers. Mais vous ne reſſemblez en rien aux autres princes: on demandera aux autres des biens, des honneurs; on demandera à vous ſeul d'être éclairé.

*Salomon* du Nord, la reine de Saba, c'eſt-à-dire, de Cirey, joint ſes ſentimens d'admiration aux miens.

1737.

## LETTRE XXII.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

A Cirey, le 27 mai.

C'EST, sans doute, un héros, c'est un sage, un grand homme,
Qui fonda cet asile embelli par vos pas ;
Mais cet honneur n'est dû qu'aux vrais héros de Rome.
Remus ne le méritait pas.
Scipion l'africain bravant sa république,
Et quittant un sénat trop ingrat envers lui,
Porta dans vos climats ce courage héroïque
Qui fesait trembler Rome et qui fut son appui.
Cicéron dans l'exil y porta l'éloquence,
Ce grand art des Romains, cette auguste science
D'embellir la raison, de forcer les esprits.
Ovide y fit briller un art d'un plus grand prix ;
L'art d'aimer, de le dire, et surtout l'art de plaire.
Tous trois vous ont formé, leur esprit vous éclaire ;
Voilà les fondateurs de ces aimables lieux.
Vous suivez leur exemple, ils sont vos vrais aïeux.
La véritable Rome est cette heureuse enceinte,
Où les Plaisirs pour vous vont tous se signaler.
L'autre Rome est tombée, et n'est plus que la sainte ;
Remusberg est la seule où je voudrais aller.

Voilà,

Voilà, Monſeigneur, ce que je penſe du Mont-Remus; je ſuis deſtiné à avoir en tout des opinions fort différentes des moines. Vos deux antiquaires à capuchon, ſoi-diſant envoyés par le pape pour voir ſi le frère de *Romulus* a fondé votre palais, devaient bien faire un ſaint de ce *Remus*, n'en pouvant faire le fondateur de votre palais; mais apparemment que *Remus* aurait été auſſi étonné de ſe voir en paradis qu'en Pruſſe. 1737.

On attend avec impatience, dans le petit paradis de Cirey, deux choſes qui ſeront bien rares en France. Le portrait d'un prince tel que vous, et M. de *Keiſerling*, que votre Alteſſe royale honore du nom de ſon ami intime.

*Louis XIV* diſait un jour à un homme qui avait rendu de grands ſervices au roi d'Eſpagne *Charles II*, et qui avait eu ſa familiarité: Le roi d'Eſpagne vous aimait donc beaucoup! Ah, Sire, répondit le pauvre courtiſan, eſt-ce que vous autres rois vous aimez quelque choſe?

Vous voulez donc, Monſeigneur, avoir toutes les vertus qu'on leur ſouhaite ſi inutilement, et dont on les a toujours loués ſi mal à propos; ce n'eſt donc pas aſſez d'être ſupérieur aux hommes par l'eſprit comme par le rang, vous l'êtes encore par le cœur. Vous,

prince et ami ! Voilà deux grands titres réunis
1737. qu'on a crus juſqu'ici incompatibles.

Cependant, j'avais toujours oſé penſer que c'était aux princes à ſentir l'amitié pure, car d'ordinaire les particuliers qui prétendent être amis, ſont rivaux. On a toujours quelque choſe à ſe diſputer; de la gloire, des places, des femmes, et ſurtout des faveurs de vous autres maîtres de la terre, qu'on ſe diſpute encore plus que celles des femmes, qui vous valent pourtant bien.

Mais il me ſemble qu'un prince, et ſurtout un prince tel que vous, n'a rien à diſputer, n'a point de rival à craindre, et peut aimer ſans embarras et tout à ſon aiſe. Heureux, Monſeigneur, qui peut avoir part aux bontés d'un cœur comme le vôtre! M. de *Keiſerling* ne déſire rien, ſans doute. Tout ce qui m'étonne, c'eſt qu'il voyage.

Cirey eſt auſſi, Monſeigneur, un petit temple dédié à l'amitié. Madame *du Châtelet*, qui, je vous aſſure, a toutes les vertus d'un grand homme, avec les grâces de ſon ſexe, n'eſt pas indigne de ſa viſite, et elle le recevra comme l'ami du prince *Frédéric*.

Que votre Alteſſe royale ſoit bien perſuadée, Monſeigneur, qu'il n'y aura jamais à Cirey d'autre portrait que le vôtre. Il y a ici

une petite ſtatue de l'Amour, au bas de laquelle nous avons mis *noto Deo*; nous mettrons au bas de votre portrait *ſoli Principi.* 1737.

Je me ſais bien mauvais gré de ne dire jamais, dans mes lettres à votre Alteſſe royale, aucune nouvelle de la littérature françaiſe, à laquelle vous daignez vous intéreſſer; mais je vis dans une retraite profonde, auprès de la dame la plus eſtimable du ſiècle préſent, et avec les livres du ſiècle paſſé; il n'eſt guère parvenu dans ma retraite de nouveautés qui méritent d'aller au Mont-Remus.

Nos belles lettres commencent à bien dégénérer; ſoit qu'elles manquent d'encouragement; ſoit que les Français, après avoir trouvé le bien dans le ſiècle de *Louis XIV*, aient aujourd'hui le malheur de chercher le mieux; ſoit qu'en tout pays la nature ſe repoſe après de grands efforts; comme les terres après une moiſſon abondante.

La partie de la philoſophie la plus utile aux hommes, celle qui regarde l'ame, ne vaudra jamais rien parmi nous, tant qu'on ne pourra pas penſer librement. Un certain nombre de gens ſuperſtitieux fait grand tort ici à toute vérité. Si *Cicéron* vivait, et qu'il écrivît *De naturâ Deorum*, ou ſes Tuſculanes; ſi *Virgile* diſait:

1737. *Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas :*
*Atque metus omnes et inexorabile fatum*
*Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari !*

*Cicéron* et *Virgile* courraient grand riſque ; il n'y a que les jéſuites à qui il eſt permis de tout dire ; et ſi votre Alteſſe royale a lu ce qu'ils diſent, je doute qu'elle leur faſſe le même honneur qu'à M. *Rollin*. Pour bien écrire l'hiſtoire, il faut être dans un pays libre ; mais la plupart des français réfugiés en Hollande ou en Angleterre, ont altéré la pureté de leur langue.

A l'égard de nos univerſités, elles n'ont guère d'autre mérite que celui de leur antiquité. Les Français n'ont point de *Wolf*, point de *Mac-Laurin*, point de *Manfredy*, point de *s'Graveſende*, ni de *Muſchembroëk*. Nos profeſſeurs de phyſique, pour la plupart, ne ſont pas dignes d'étudier ſous ceux que je viens de citer. L'académie des ſciences ſoutient très-bien l'honneur de la nation, mais c'eſt une lumière qui ne ſe répand pas encore aſſez généralement ; chaque académicien ſe borne à des vues particulières : nous n'avons ni bonne phyſique, ni bons principes d'aſtronomie pour inſtruire la jeuneſſe ; et nous ſommes obligés en cela d'avoir recours aux étrangers.

L'opéra ſe ſoutient parce qu'on aime la muſique ; et malheureuſement cette muſique ne ſaurait être, comme l'italienne, du goût des autres nations. La comédie tombe abſolument. A propos de comédie; je ſuis très-mortifié, Monſeigneur, qu'on ait envoyé l'Enfant prodigue à votre Alteſſe royale. Premièrement, la copie que vous avez n'eſt point mon véritable ouvrage; en ſecond lieu, la véritable n'eſt qu'une ébauche, que je n'ai ni le temps, ni la volonté d'achever, et qui ne méritait point du tout vos regards. 1737

Je parle à votre Alteſſe royale avec la naïveté qui n'eſt peut-être que trop mon caractère; je vous dis, Monſeigneur, ce que je penſe de ma nation, ſans vouloir la mépriſer ni la louer : je crois que les Français vivent un peu dans l'Europe ſur leur crédit, comme un homme riche qui ſe ruine inſenſiblement. Notre nation a beſoin de l'œil du maître pour être encouragée ; et, pour moi, Monſeigneur, je ne demande rien, que la continuation des regards du prince *Frédéric*. Il n'y a que la ſanté qui me manque, ſans cela je travaillerais bien à mériter vos bontés ; mais peu de génie et peu de ſanté, cela fait un pauvre homme.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

1737.

## LETTRE XXIII.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Naven, le 25 de mai.

MONSIEUR,

Je viens de munir mon cher *Céſarion* de tout ce qu'il lui fallait pour faire le voyage de Cirey. Il vous rendra ce portrait que vous voulez avoir abſolument. Il n'y a que la malheureuſe matérialité de mon corps qui empêche mon eſprit de l'accompagner.

*Céſarion* a le malheur d'être né courlandais (le baron de *Keiſerling*, ſon père, eſt maréchal de la cour du duc de Courlande); mais il eſt le *Plutarque* de cette Béotie moderne. Je vous le recommande au poſſible. Confiez-vous entièrement à lui. Il a le rare avantage d'être homme d'eſprit et diſcret en même temps. Je dirai, en le voyant partir:

> Cher vaiſſeau qui portes Virgile
> Sur le rivage athénien, &c.

Si j'étais envieux, je le ferais du voyage que *Céſarion* va faire. La ſeule choſe qui me conſole, eſt l'idée de le voir revenir comme

ce chef des Argonautes qui emporta les tré- 1737.
fors de Colchos. Quelle joie pour moi, quand il me rendra la Pucelle, le Règne de *Louis XIV*, la Philoſophie de *Newton*, et les autres merveilles inconnues que vous n'avez pas voulu juſqu'ici communiquer au public! Ne me privez pas de cette conſolation. Vous qui déſirez ſi ardemment le bonheur des humains, voudriez-vous ne pas contribuer au mien? Une lecture agréable entre, ſelon moi, pour beaucoup dans l'idée du vrai bonheur.

Il eſt juſte que vous aſſuriez de mes attentions *Vénus-Newton*. La ſcience ne pouvait jamais ſe mieux loger que dans le corps d'une aimable perſonne. Quel philoſophe pourrait réſiſter à ſes argumens? En ſe laiſſant guider par cette aimable philoſophe, la raiſon nous guiderait-elle toujours? Pour moi, je craindrais fort les flèches dorées du petit dieu de Cythère.

*Céſarion* vous rendra compte de l'eſtime parfaite que j'ai pour vous: il vous dira juſqu'à quel point nous honorons la vertu, le mérite et les talens. Croyez, je vous prie, tout ce qu'il vous dira de ma part; et ſoyez sûr qu'on ne peut exagérer la conſidération avec laquelle je ſuis, Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1737.

## LETTRE XXIV.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Rupin, le 6 de juillet.

MONSIEUR,

Si j'étais né poëte, j'aurais répondu en vers aux flances charmantes, à votre lettre du 25 de mai; mais des revues, des voyages, des coliques et des fièvres m'ont tellement fatigué, que *Phébus* eſt demeuré inexorable aux prières que je lui ai faites de m'inſpirer ſon feu divin.

Remusberg eſt la ſeule où je voudrais aller....

Ce vers m'a cauſé le plus grand plaiſir du monde; je l'ai lu plus de mille fois. Ce ſerait une apparition bien rare dans ce pays qu'un génie de votre ordre, un homme libre de préjugés, et dont l'imagination eſt gouvernée par la raiſon. Quel bonheur pourrait égaler le mien ſi je pouvais nourrir mon eſprit du vôtre, et me voir guidé par vos ſoins dans le chemin du vrai bien?

Je ne vous ai donné l'hiſtoire de *Remus* que pour ce qu'elle vaut. Les origines des nations

ſont pour la plupart fabuleuſes ; elles ne prouvent que l'antiquité des établiſſemens. Mettez 1737.
l'anecdote de *Remus* à côté de l'hiſtoire de la ſainte-Ampoule, et des opérations magiques de *Merlin*.

Les antiquaires à capuchon ne ſeront jamais, ni mes hiſtoriographes, ni les directeurs de ma conſcience. Que votre façon de penſer eſt différente de ces ſuppôts de l'erreur ! vous aimez la vérité, ils aiment la ſuperſtition ; vous pratiquez les vertus ; ils ſe contentent de les enſeigner ; ils calomnient, et vous pardonnez. Si j'étais catholique, je ne choiſirais ni S^t *François* d'Aſſiſe, ni S^t *Bruno* pour mes patrons. J'irais droit à Cirey, où je trouverais des vertus et des talens ſupérieurs en tout genre à ceux de la haine et du froc.

Ces rois ſans amitié et ſans retour, dont vous me parlez, me paraiſſent reſſembler à la bûche que *Jupiter* donna pour roi aux grenouilles. Je ne connais l'ingratitude que par le mal qu'elle m'a fait. Je peux même dire, ſans affecter des ſentimens qui ne me ſont pas naturels, que je renoncerais à toute grandeur ſi je la croyais incompatible avec l'amitié. Vous avez bien votre part à la mienne. Votre naïveté, cette ſincérité et cette noble confiance que vous me témoignez dans toutes les occaſions, méritent bien que je vous donne le titre d'ami.

1737. Je voudrais que vous fuſſiez le précepteur des princes, que vous leur appriſſiez à être hommes, à avoir des cœurs tendres, que vous leur fiſſiez connaître le véritable prix des grandeurs, et le devoir qui les oblige à contribuer au bonheur des humains.

Mon pauvre *Céſarion* a été arrêté tout court par la goutte. Il s'en eſt défait du mieux qu'il a pu, et s'eſt mis en chemin pour Cirey. C'eſt à vous de juger s'il ne mérite pas toute l'amitié que j'ai pour lui.

En prenant congé de mon petit ami, je lui ai dit: Songez que vous allez au paradis terreſtre, à un endroit mille fois plus délicieux que l'île de *Calypſo*, que la déeſſe de ces lieux ne le cède en rien à la beauté de l'enchantereſſe de *Télémaque*, que vous trouverez en elle tous les agrémens de l'eſprit, ſi préférables à ceux du corps; que cette merveille occupe ſon loiſir par la recherche de la vérité. C'eſt là que vous verrez l'eſprit humain dans ſon dernier degré de perfection, la ſageſſe ſans auſtérité, entourée des tendres amours et des ris. Vous y verrez d'un côté le ſublime *Voltaire*, et de l'autre, l'aimable auteur du Mondain: celui qui ſait s'élever au-deſſus de *Newton*, et qui, ſans s'avilir, ſait chanter *Philis*. De quelle façon, mon cher *Céſarion*, pourra-t-on vous faire abandonner un ſéjour ſi plein de charmes?

Que les liens d'une vieille amitié ſont faibles contre tant d'appas ! 1737.

Je remets mes intérêts entre vos mains ; c'eſt à vous, Monſieur, de me rendre mon ami. Il eſt peut-être l'unique mortel digne de devenir citoyen de Cirey ; mais ſouvenez-vous que c'eſt tout mon bien, et que ce ſerait une injuſtice criante de me le ravir.

J'eſpère que mon petit ambaſſadeur reviendra chargé de la toiſon d'or, c'eſt-à-dire, de votre Pucelle et de tant d'autres pièces à moitié promiſes, mais encore plus impatiemment attendues. Vous ſavez que j'ai un goût déterminé pour vos ouvrages : il y aurait plus que de la cruauté à me les refuſer.

Il me ſemble que la dépravation du goût n'eſt pas ſi générale en France que vous le croyez. Les Français connaiſſent encore un *Apollon* à Cirey, des *Fontenelle*, des *Crébillon*, des *Rollin* pour la clarté et la beauté du ſtyle hiſtorique ; des d'*Olivet* pour les traductions ; des *Bernard* et des *Greſſet*, dont les muſes naturelles et polies peuvent très-bien remplacer les *Chaulieu* et les *la Fare*.

Si *Greſſet* péche quelquefois contre l'exactitude, il eſt excuſable par le feu qui l'emporte ; plein de ſes penſées, il néglige les mots. Que la nature fait peu d'ouvrages accomplis ! et qu'on voit peu de *Voltaires !* J'ai penſé

1737. oublier M. de *Réaumur*, qui, en qualité de phyſicien, eſt en grande réputation chez vous. Voilà ce qui me paraît la quinteſſence de vos grands hommes. Les autres auteurs ne me paraiſſent pas fort dignes d'attention. Les belles-lettres ne ſont plus récompenſées, comme elles l'étaient du temps de *Louis le grand*. Ce prince, quoique peu inſtruit, ſe feſait une affaire ſérieuſe de protéger ceux dont il attendait ſon immortalité. Il aimait la gloire, et c'eſt à cette noble paſſion que la France eſt redevable de ſon académie et des arts qui y fleuriſſent encore.

Quant à la métaphyſique, je ne crois pas qu'elle faſſe jamais fortune ailleurs qu'en Angleterre. Vous avez vos bigots, nous avons les nôtres. L'Allemagne ne manque ni de ſuperſtitieux, ni de fanatiques entêtés de leurs préjugés, et mal-feſans au dernier point, et qui ſont d'autant plus incorrigibles, que leur ſtupide ignorance leur interdit l'uſage du raiſonnement. Il eſt certain qu'on a lieu d'être prudent dans la compagnie de pareils ſujets. Un homme qui paſſe pour n'avoir point de religion, fût-il le plus honnête homme du monde, eſt généralement décrié. La religion eſt l'idole des peuples; ils adorent tout ce qu'ils ne comprennent point. Quiconque oſe y toucher d'une main profane, s'attire leur haine et leur

abomination. J'aime infiniment *Cicéron*. Je trouve dans ſes Tuſculanes, beaucoup de ſentimens conformes aux miens. Je ne lui conſeillerais pas de dire, s'il vivait de nos jours : 1737.

Mourir peut être un mal, mais être mort n'eſt rien.

En un mot, *Socrate* a préféré la ciguë à la gêne de contenir ſa langue ; mais je ne ſais s'il y a plaiſir à être le martyr de l'erreur d'autrui. Ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde, c'eſt la vie. Il me ſemble que tout homme raiſonnable devrait tâcher de la conſerver.

Je vous aſſure que je mépriſe trop les jéſuites pour lire leurs ouvrages. Les mauvaiſes diſpoſitions du cœur éclipſent en eux toutes les qualités de l'eſprit. Nous vivons d'ailleurs ſi peu, et nous avons, pour la plupart, ſi peu de mémoire, qu'il ne faut nous inſtruire que de ce qu'il y a de plus exquis.

Je vous envoie par cet ordinaire l'Hiſtoire de la Vierge de Kſenſtocem, par M. de *Beauſobre* ; j'eſpère que vous ſerez content du tour et du ſtyle de cette pièce. Autant que je m'y connais, je n'ai point remarqué de fautes contre la pureté de la langue. Il eſt vrai que la plupart des *réfugiés* la négligent beaucoup. Il s'en trouve pourtant quelques-uns qui, je crois,

1737. pourraient ne pas être réprouvés par votre académie. Nos universités et notre académie des sciences se trouvent dans un triste état : il paraît que les Muses veulent déserter ces climats.

*Fédéric I*, roi de Prusse, prince d'un génie fort borné, bon, mais facile, a fait assez fleurir les arts sous son règne. Ce prince aimait la grandeur et la magnificence ; il était libéral jusqu'à la profusion. Epris de toutes les louanges qu'on prodiguait à *Louis XIV*, il crut qu'en choisissant ce prince pour son modèle, il ne pouvait pas manquer d'être loué à son tour. Dans peu on vit la cour de Berlin devenir le singe de celle de Versailles : on imitait tout ; cérémonial, harangues, pas mesurés, mots comptés, grands mousquetaires, &c. &c. Souffrez que je vous épargne l'ennui d'un pareil détail.

La reine *Charlotte*, épouse de *Fédéric*, était une princesse qui, avec tous les dons de la nature, avait reçu une excellente éducation. Elle était fille du duc de Lunebourg, depuis électeur d'Hanovre. Cette princesse avait connu particulièrement *Leibnitz*, à la cour de son père. Ce savant lui avait enseigné les principes de la philosophie, et surtout de la métaphysique. La reine considérait beaucoup *Leibnitz ;* elle était en commerce de

lettres avec lui, ce qui lui fit faire de fréquens voyages à Berlin. Ce philosophe aimait naturellement toutes les sciences; aussi les possédait-il toutes. M. de *Fontenelle*, en parlant de lui, dit très-spirituellement qu'en le décomposant, on trouverait assez de matière pour former beaucoup d'autres savans. L'attachement de *Leibnitz* pour les sciences, ne lui fesait jamais perdre de vue le soin de les établir. Il conçut le dessein de former à Berlin une académie, sur le modèle de celle de Paris, en y apportant cependant quelques légers changemens. Il fit ouverture de son dessein à la reine, qui en fut charmée, et lui promit de l'assister de tout son crédit. 1737.

On parla un peu de *Louis XIV*; les astronomes assurèrent qu'ils découvriraient une infinité d'étoiles dont le roi serait indubitablement le parrain; les botanistes et les médecins lui consacreraient leurs talens, &c. Qui aurait pu résister à tant de genres de persuasion? Aussi en vit-on les effets. En moins de rien l'observatoire fut élevé, le théâtre de l'anatomie ouvert; et l'académie toute formée eut *Leibnitz* pour son directeur. Tant que la reine vécut, l'académie se soutint assez bien; mais, après sa mort, il n'en fut pas de même. Le roi son époux la suivit de près. D'autres temps, d'autres soins. A présent les arts

dépériſſent ; et je vois, les larmes aux yeux, le
1737. ſavoir fuir de chez nous ; et l'ignorance, d'un air arrogant, et la barbarie des mœurs s'en approprier la place.

*Du laurier d'Apollon, dans nos ſtériles champs,*
*La feuille négligée, eſt déſormais flétrie :*
*Dieux ! pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie*
*Et de la gloire et des talens ?*

Je crois avoir porté un jugement juſte ſur l'Enfant prodigue. Il s'y trouve des vers que j'ai d'abord reconnus pour les vôtres ; mais il y en a d'autres qui m'ont paru plutôt l'ouvrage d'un écolier que d'un maître.

Nous avons l'obligation aux Français d'avoir fait revivre les ſciences. Après que des guerres cruelles, l'établiſſement du chriſtianiſme, et les fréquentes invaſions des Barbares, eurent porté un coup mortel aux arts réfugiés de Gréce en Italie, quelques ſiècles d'ignorance s'écoulèrent, quand, enfin, ce flambeau ſe ralluma chez vous. Les Français ont écarté les ronces et les épines, qui avaient entièrement interdit aux hommes le chemin de la gloire qu'on peut acquérir dans les belles lettres. N'eſt-il pas juſte que les autres nations conſervent l'obligation qu'elles ont à la France du ſervice qu'elle leur a rendu généralement ?

Ne

Ne doit-on pas une reconnaiſſance égale à ceux qui nous donnent la vie, et à ceux qui nous fourniſſent les moyens de nous inſtruire? 1737.

Quant aux Allemands, leur défaut n'eſt pas de manquer d'eſprit. Le bon ſens leur eſt tombé en partage; leur caractère approche aſſez de celui des Anglais. Les Allemands ſont laborieux et profonds: quand une fois ils ſe ſont emparés d'une matière, ils pèſent deſſus. Leurs livres ſont d'un diffus aſſommant. Si on pouvait les corriger de leur peſanteur et les familiariſer un peu plus avec les grâces, je ne déſeſpérerais pas que ma nation ne produisît de grands hommes. Il y a cependant une difficulté qui empêchera toujours que nous ayons de bons livres en notre langue: elle conſiſte en ce qu'on n'a pas fixé l'uſage des mots; et, comme l'Allemagne eſt partagée entre une infinité de ſouverains, il n'y aura jamais moyen de les faire conſentir à ſe ſoumettre aux déciſions d'une académie.

Il ne reſte donc plus d'autre reſſource à nos ſavans que d'écrire dans des langues étrangères; et, comme il eſt très-difficile de les poſſéder à fond, il eſt fort à craindre que notre littérature ne faſſe jamais de fort grands progrès. Il ſe trouve encore une difficulté qui n'eſt pas moindre que la première: les princes mépriſent généralement les ſavans; le peu de

1737. ſoin que ces meſſieurs portent à leur habillement, la poudre du cabinet dont ils ſont couverts, et le peu de proportion qu'il y a entre une tête meublée de bons écrits, et la cervelle vide de ces ſeigneurs, font qu'ils ſe moquent de l'extérieur des ſavans, tandis que le grand homme leur échappe. Le jugement des princes eſt trop reſpecté des courtiſans, pour qu'ils s'aviſent de penſer d'une manière différente; et ils ſe mêlent également de mépriſer ceux qui les valent mille fois. *O tempora! ô mores!*

Pour moi, qui ne me ſens point fait pour le ſiècle où nous vivons, je me contente de ne point imiter l'exemple de mes égaux. Je leur prêche ſans ceſſe que le comble de l'ignorance, c'eſt l'orgueil; et, reconnaiſſant la ſupériorité de vous autres grands hommes, je vous crois dignes de mon encens; et vous, Monſieur, de toute mon eſtime: elle vous eſt entièrement acquiſe. Regardez-moi comme un ami déſintéreſſé, et dont vous ne devez la connaiſſance qu'à votre mérite. Je vous écris un pied à l'étrier, et prêt à partir. Je ſerai de retour dans quinze jours. Je ſuis à jamais,

Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

## LETTRE XXV.

1737.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Juillet.

MONSEIGNEUR,

Je ſuis entouré de vos bienfaits ; M. de *Keiſerling*, le portrait de votre Alteſſe royale, la ſeconde partie de la métaphyſique de M. *Wolf*, la Diſſertation de M. de *Beauſobre*, et ſurtout la lettre charmante que vous avez daigné m'écrire de Rupin, le 6 de juillet. Avec cela on peut braver la fièvre et la langueur qui me minent ; et je m'aperçois qu'on peut ſouffrir et être heureux.

Votre aimable ambaſſadeur n'a plus de goutte ; nous allons le perdre ; il n'eſt venu que pour ſe faire regretter ; il retourne vers le prince qu'il aime et dont il eſt aimé ; il laiſſe à Cirey un ſouvenir éternel de lui, et le règne de *Frédéric* bien établi. Il emporte mon tribut ; j'ai donné tout ce que j'avais. On dit qu'il y a eu des tyrans qui dépouillaient leurs ſujets ; mais les bons ſujets donnent volontiers tous leurs biens aux bons princes.

J'ai donc mis dans un petit paquet tout ce que j'ai fait de l'Hiſtoire de *Louis XIV*,

1737. quelques pièces de vers qui ont été imprimées à la suite de la Henriade, d'une manière très-fautive, quelques morceaux de philosophie. Je me suis dit, en fesant emballer toutes mes pensées :

Pauvre petit génie, oseras-tu paraître
Devant ce génie immortel?
Pour être digne de ton maître,
Il faudrait être universel,
Et tu n'as pas l'honneur de l'être.

Ton prince, continuai-je, aime, connaît, cultive tous les arts, depuis la musique jusqu'à la vraie philosophie; il connaît surtout le grand art de plaire; et s'il ne joignait pas à ses vertus celle de l'indulgence, M. de *Keiserling* n'emporterait pas un si énorme paquet.

Enfin, Monseigneur, vous m'avez inspiré ce que les princes inspirent si rarement, la confiance la plus grande.

J'aurais bien voulu joindre la Pucelle au reste du tribut : votre ambassadeur vous dira que la chose est impossible. Ce petit ouvrage est, depuis près d'un an, entre les mains de madame la marquise *du Châtelet*, qui ne veut pas s'en dessaisir. L'amitié dont elle m'honore, ne lui permet pas de hasarder une

chose qui pourrait me séparer d'elle pour jamais : elle a renoncé à tout pour vivre avec moi dans le sein de la retraite et de l'étude : elle sait que la moindre connaissance qu'on aurait de cet ouvrage, exciterait certainement un orage. Elle craint tous les accidens : elle sait que M. de *Keiserling* a été gardé à vue à Strasbourg, qu'il le sera encore à son passage, qu'il est épié, qu'il peut être fouillé : elle sait surtout que vous ne voudriez pas hasarder de faire le malheur de vos deux sujets de Cirey pour une plaisanterie en vers. Votre Altesse royale trouverait ce petit poëme d'un ton un peu différent de l'Histoire de *Louis XIV* et de la Philosophie de *Newton ; sed dulce est desipere in loco.* Malheur aux philosophes qui ne savent pas se dérider le front ! Je regarde l'austérité comme une maladie : j'aime encore mieux mille fois être languissant et sujet à la fièvre, comme je le suis, que de penser tristement. Il me semble que la vertu, l'étude et la gaieté, sont trois sœurs qu'il ne faut point séparer : ces trois divinités sont vos suivantes ; je les prends pour mes maîtresses. 1737.

La métaphysique entre pour beaucoup dans votre immensité ; je n'ai donc pas hésité de vous soumettre mes doutes sur cette matière, et de demander à vos royales mains un petit

... fil pour me conduire dans ce ... labyrinthe. Vous ne ſauriez croire, Monſeigneur, quelle conſolation c'eſt pour madame *du Châtelet* et pour moi, de voir combien vous penſez en philoſophe, et combien votre vertu déteſte la ſuperſtition. Si la plupart des rois ont encouragé le fanatiſme dans leurs Etats, c'eſt qu'ils étaient ignorans, c'eſt qu'ils ne ſavaient pas que les prêtres ſont leurs plus grands ennemis.

En effet, y a-t-il un ſeul exemple, dans l'hiſtoire du monde, de prêtres qui aient entretenu l'harmonie entre les ſouverains et leurs ſujets? Ne voit-on pas par-tout au contraire des prêtres qui ont levé l'étendard de la diſcorde et de la révolte? Ne ſont-ce pas les presbytériens d'Ecoſſe qui ont commencé cette malheureuſe guerre civile qui a coûté la vie à *Charles I*, à un roi qui était honnête homme? N'eſt-ce pas un moine qui a aſſaſſiné *Henri III*, roi de France? L'Europe n'eſt-elle pas encore remplie des traces de l'ambition eccléſiaſtique? Des évêques devenus princes, et enſuite vos confrères dans l'électorat, un évêque de Rome foulant aux pieds les empereurs, n'en ſont-ils pas d'aſſez forts témoignages?

Pour moi, quand je ſonge à quel point ...mmes ſont faibles et fous, je ſuis tou-

jours étonné que dans les temps d'ignorance les papes n'aient pas eu la monarchie universelle. 1737.

Je suis persuadé qu'il ne tient à présent qu'à un souverain d'étouffer chez lui toutes semences de fureur religieuse et de discorde ecclésiastique. Il n'y a qu'à être honnête homme et nullement dévot : les hommes, tout sots qu'ils sont, sentent bien dans leur cœur que la vertu vaut mieux que la dévotion. Sous un roi dévot, il n'y a que des hypocrites ; un roi honnête homme forme des hommes comme lui.

J'ose ainsi penser tout haut devant votre Altesse royale, car votre caractère divin m'encourage à tout. Je viens de finir une conversation avec M. de *Keiserling ;* il a encore enflammé mon zèle et mon admiration pour votre personne. Tout mon malheur est d'avoir une santé qui probablement m'empêchera d'être le témoin du bien que vous ferez aux hommes, et des grands exemples que vous donnerez. Heureux ceux qui verront ces beaux jours ! D'autres verront de près la gloire et le bonheur de votre gouvernement ; mais moi, j'aurai joui des bontés du prince philosophe, j'aurai eu les prémices de sa grande ame, j'aurai été trop heureux, &c....

1737.

## LETTRE XXVI.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, le 16 d'auguſte.

Quoi ! ſans ceſſe ajoutant merveilles ſur merveilles,
Voltaire, à l'univers tu conſacres tes veilles :
Non content de charmer par tes divins écrits,
Tu fais plus, tu prétends éclairer les eſprits.
Tantôt, du grand Newton débrouillant le ſyſtême,
Tu découvre à nos yeux ſa profondeur extrême ;
Tantôt, de Melpomène arborant les drapeaux,
Ta verve nous prépare à des charmes nouveaux.
Tu paſſes de Thalie aux pinceaux de l'hiſtoire :
Du grand Charle et du czar éterniſant la gloire,
Tu marqueras dans peu, de ta ſavante main,
Leurs vices, leurs vertus, et quel fut leur deſtin ;
De ce héros vainqueur la brillante folie,
De ce légiſlateur les travaux en Ruſſie ;
Et dans ce parallèle, effroi des conquérans,
Tu montreras aux rois le ſeul devoir des grands.

Pour moi, de ces climats habitant ſédentaire,
Qui ſans prévention rends juſtice à Voltaire,
J'admire en tes écrits de diverſe nature,
Tous les dons dont le Ciel te combla ſans meſure.

Que

Que ſi la Calomnie, avec ſes noirs ſerpens,
Veut flétrir ſur ton front tes lauriers verdoyans, 1737.
Si, du fond de Bruxelle, un Rufus en furie, (*)
Sait lancer ſon venin au ſein de ta patrie :
Que mon ſimple ſuffrage, enfant de l'équité,
Te tienne du moins lieu de la poſtérité !

Où prenez-vous, Monſieur, tout le temps pour travailler ? Ou vos momens valent le triple de ceux des autres, ou votre génie heureux et fécond ſurpaſſe celui de l'ordinaire des grands hommes. A peine avez-vous achevé d'éclaircir la Philoſophie de *Newton*, que vous travaillez à enrichir le théâtre français d'une tragédie nouvelle : et cette pièce, qui, ſelon les apparences, n'a pas encore quitté le chantier, eſt déjà ſuivie d'un nouvel ouvrage que vous projetez.

Vous voulez faire au czar l'honneur d'écrire ſon hiſtoire en philoſophe. Non content d'avoir ſurpaſſé tous les auteurs qui vous ont précédé, par l'élégance, la beauté et l'utilité de vos ouvrages, vous voulez encore les ſurpaſſer par le nombre. Empreſſé à ſervir le genre-humain, vous conſacrez votre vie entière au bien public. La Providence vous avait réſervé pour apprendre aux hommes à préférer la lyre d'*Amphion*, qui élevait les

(*) *Rouſſeau.*

murs de Thèbes, à ces instrumens belliqueux
1737. qui faisaient tomber ceux de Jéricho.

Le témoignage de quelques vérités découvertes et de quelques erreurs détruites est, à mon avis, le plus beau trophée que la postérité puisse ériger à la gloire d'un grand homme. Que n'avez-vous donc pas à prétendre, vous qui êtes aussi fidelle au culte de la vérité que zélé destructeur des préjugés et de la superstition?

Vous vous attendez, sans doute, à recevoir par cet ordinaire tous les matériaux nécessaires pour commencer l'ouvrage auquel vous vous êtes proposé de travailler. Quelle sera votre surprise quand vous ne recevrez qu'une métaphysique et des vers! C'est cependant tout ce que j'ai pu vous envoyer. Une métaphysique diffuse et un copiste paresseux ne font guère de chemin ensemble.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre raisonnement géométrique et pressant sur les infiniment petits. Je vous avoue tout ingénument que je n'ai aucune idée de l'infini. Je crois que nous ne différons que dans la façon de nous exprimer. Je vous avoue encore que je ne connais que deux sortes de nombres, des nombres pairs et des nombres impairs : or, l'infini étant un nombre ni pair ni impair, qu'est-il donc?

Si je vous ai bien compris, votre ſentiment, qui eſt auſſi le mien, eſt que la matière, relativement aux hommes, eſt diviſible infiniment; ils auront beau décompoſer la matière, ils n'arriveront jamais aux unités qui la compoſent. Mais, réellement et relativement à l'eſſence des choſes, la matière doit néceſſairement être compoſée d'un amas d'unités qui en ſont les ſeuls principes, et que l'auteur de la nature a jugé à propos de nous cacher. Or qui dit matière, ſans l'idée de ces unités jointes et arrangées enſemble, dit un mot qui n'a aucun ſens. La modification de ces unités détermine enſuite la différence des êtres. 1737.

M. *Wolf* eſt peut-être le ſeul philoſophe qui ait eu la hardieſſe de faire la définition de l'*être ſimple*. Nous n'avons de connaiſſance que des choſes qui tombent ſous nos ſens, ou qu'on peut exprimer par des ſignes; mais nous ne pouvons avoir de connaiſſance intuitive des unités, parce que jamais nous n'aurons d'inſtrumens aſſez fins pour pouvoir ſéparer la matière juſqu'à ce point. La difficulté eſt à préſent de ſavoir comment on peut expliquer une choſe qui n'a jamais frappé nos ſens. Il a fallu néceſſairement donner de nouvelles définitions et des définitions différentes de tout ce qui a rapport avec la matière.

1737. M. *Wolf*, pour arriver à cette définition, nous y prépare par celle qu'il fait de l'eſpace et de l'étendue. Si je ne me trompe, il s'en explique ainſi :

» L'eſpace eſt le vide qui eſt entre les » parties, de façon que tout être qui a des » pores, occupe toujours un eſpace entre » eux. Or tous les êtres compoſés doivent » avoir des pores, les uns plus ſenſibles que » les autres, ſelon leur différente compo- » ſition : donc tous les êtres compoſés » contiennent un eſpace. Mais, une unité » n'ayant point de parties, et par conſéquent » point d'interſtice ou de pores, ne peut » point, par conſéquent, tenir d'eſpace. »

*Wolf* nomme l'étendue, la continuité des êtres. Par exemple : une ligne n'eſt formée que par l'arrangement d'unités qui ſe touchent les unes les autres, et qui peuvent ſe ſuivre en ligne courbe ou droite. Ainſi une ligne a de l'étendue ; mais un être, un, qui n'eſt pas continu, ne peut occuper d'étendue. Je le répète encore ; l'étendue n'eſt, ſelon *Wolf*, que la continuité des êtres. Un petit moment d'attention vous fera trouver ces définitions ſi vraies, que vous ne pourrez leur refuſer votre approbation. Je ne vous demande qu'un coup d'œil : il vous ſuffit, Monſieur, pour vous élever non-

ſeulement à l'*être ſimple*, mais au plus haut degré de connaiſſance auquel l'eſprit humain peut parvenir. 1737.

Je viens de voir un homme, à Berlin, avec lequel je me ſuis bien entretenu de vous. C'eſt notre miniſtre *Bork* qui eſt de retour d'Angleterre. Il m'a fort alarmé ſur l'état de votre ſanté : il ne finit point quand il parle des plaiſirs que votre converſation lui a cauſés. L'eſprit, dit-il, triomphe des infirmités du corps.

Vous ſerez ſervi en philoſophe, et par des philoſophes, dans la commiſſion dont vous m'avez jugé capable. J'ai tout auſſitôt écrit à mon ami, en Ruſſie; il répondra avec exactitude et avec vérité aux points ſur leſquels vous ſouhaitez des éclairciſſemens. Non content de cette démarche, je viens de déterrer un ſecrétaire de la cour qui ne fait que revenir de Moſcovie, après un ſéjour de dix-huit ans conſécutifs. C'eſt un homme de très-bon ſens, un homme qui a de l'intelligence, et qui eſt au fait de leur gouvernement; il eſt de plus véridique. Je l'ai chargé de me répondre ſur les mêmes points. Je crains qu'en qualité d'allemand, il n'abuſe du privilége de diffus, et qu'au lieu d'un mémoire il ne compoſe un volume. Dès que je recevrai quelque choſe que ce ſoit ſur

—— cette matière, je le ferai partir avec dili-
1737. gence.

Je ne vous demande pour salaire de mes peines qu'un exemplaire de la nouvelle édition de vos œuvres. Je m'intéresse trop à votre gloire pour n'être pas instruit, des premiers, de vos nouveaux succès.

Selon la description que vous me faites de la vue de Cirey, je crois ne voir que la description et l'histoire de ma retraite. Remusberg est un petit Cirey, Monsieur, à cela près qu'il n'y a ni de *Voltaire* ni de madame *du Châtelet* chez nous.

Voici encore une petite ode assez mal tournée et assez insipide : c'est l'Apologie des bontés de DIEU. C'est le fruit de mon loisir que je n'ai pu m'empêcher de vous envoyer. Si ce n'est abuser de ces momens précieux dont vous savez faire un usage si merveilleux, pourrai-je vous prier de la corriger ? J'ai le malheur d'aimer les vers, et d'en faire souvent de très-mauvais. Ce qui devrait m'en dégoûter, et rebuterait toute personne raisonnable, est justement l'aiguillon qui m'anime le plus. Je me dis : Petit malheureux, tu n'as pu réussir jusqu'à présent ; courage, reprenons le rabot et la lime, et derechef mettons-nous à l'ouvrage. Par cette inflexibilité je crois me rendre *Apollon* plus favorable.

Une aimable perſonne m'inſpira dans la fleur de mes jeunes ans deux paſſions à la fois : vous jugez bien que l'une fut l'amour et l'autre la poëſie. Ce petit miracle de la nature, avec toutes les grâces poſſibles, avait du goût et de la délicateſſe. Elle voulut me les communiquer. Je réuſſis aſſez en amour, mais mal en poëſie. Depuis ce temps j'ai été amoureux aſſez ſouvent, et toujours poëte. 1737.

Si vous ſavez quelque ſecret pour guérir les hommes de cette manie, vous ferez vraiment œuvre chrétienne de me le communiquer; ſinon je vous condamne à m'enſeigner les règles de cet art enchanteur que vous avez embelli, et qui à ſon tour vous fait tant d'honneur.

Nous autres princes, nous avons tous l'ame intéreſſée, et nous ne feſons jamais de connaiſſances que nous n'ayons quelques vues particulières et qui regardent directement notre profit.

Que *Céſarion* eſt heureux ! il doit avoir paſſé des momens délicieux à Cirey. Quels plaiſirs ſurpaſſent en effet ceux de l'eſprit ! J'ai fait des efforts d'imagination ſurprenans pour l'accompagner ; mais ni mon imagination n'eſt aſſez vive, ni mon eſprit aſſez délié pour l'avoir pu ſuivre. Contentez-vous,

1737. Monſieur, de mes efforts, tandis qu'il me ſuffira d'avoir converſé avec vous par le miniſtère de mon ami. Je ſuis ravi des bontés que madame *du Châtelet* témoigne à *Céſarion*. Ce ſerait un titre pour eſtimer encore davantage cette dame, ſi c'était une choſe poſſible.

La ſageſſe de *Salomon* eût été bien récompenſée, ſi la reine de Saba eût reſſemblé à celle de Cirey. Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni ſage ni *Salomon*, je me trouve toujours fort honoré de l'amitié d'une perſonne auſſi accomplie que madame la Marquiſe. J'ai lieu de croire que ſa vue me ferait naître des idées un peu différentes de ce que le vulgaire nomme ſageſſe. Je me flatte que, comme vous avez la ſatisfaction de connaître de plus près cette divinité, vous vous ſentirez quelque indulgence pour mes faibleſſes, ſi faibleſſe y a de trop admirer les chefs-d'œuvre de la nature.

D'un raiſonnement de philoſophie, je me vois inſenſiblement engagé dans un avorton de déclaration d'amour; et, tandis que ma métaphyſique garde le ſtyle de *Wolf*, ma morale pourrait bien reſſembler un peu à celle que *Rameau* réchauffe des ſons de ſa muſique.

Quant à l'amitié, je vous prie de me croire conſtant, me déterminant difficilement à

donner mon cœur, mais feſant des choix à ne me repentir jamais. Je ſuis avec l'eſtime que vous méritez plus que qui que ce ſoit, 1737.

Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

## LETTRE XXVII.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, le 27 d'auguſte.

MONSIEUR,

*CESARION* m'a tranſporté en eſprit à Cirey. Il m'en fait une deſcription charmante : et ce qui me ravit au poſſible, c'eſt qu'il m'aſſure que vous ſurpaſſez de beaucoup la haute idée que je m'étais faite de vous.

Il ſemble que la maladie vous tienne tous les deux, pour que le pauvre *Céſarion* ne goûte pas des plaiſirs parfaits dans cette vie. Votre fièvre me fournit l'occaſion de vous parler ſur un ſujet qui m'intéreſſe beaucoup ; c'eſt votre ſanté. Je vous prie très-inſtamment de ne pas trop travailler : les études et les travaux de l'eſprit minent infiniment

la ſanté du corps. Vous devez vous conſerver,
1737. mon amitié vous y oblige.

Je compte pour un des plus grands bonheurs de ma vie, d'être né contemporain d'un homme d'un mérite auſſi diſtingué que le vôtre; mais mon bonheur ne peut être parfait ſi je ne vous poſsède, et ſi je n'ai la ſatisfaction de vous voir un jour. Vous m'envoyez vos ouvrages; ils n'ont point de prix, et ne mettent aucune borne à ma reconnaiſſance. Je vous prie, Monſieur, de marquer à la divine *Emilie* toute l'eſtime que j'ai pour elle: je ſuis pénétré de la façon dont elle a reçu mon petit plénipotentiaire. Vous avez été tous les deux dignes de mon admiration, mais à préſent vous m'enlevez le cœur.

Si j'étais envieux, je le ſerais de *Céſarion*. Je ſupporterais volontiers ſa goutte, pour avoir vu et entendu ce qu'il vient de voir et d'entendre.

L'antiquité, en nous vantant ces merveilles du monde, nous les repréſente éloignées les unes des autres. A Cirey, on en trouve deux d'un prix bien ſupérieur à ces maſſes de pierre qui, d'elles-mêmes, n'avaient aucune vertu. L'eſprit mâle et ſolide d'une femme, et le génie vif et univerſel, et toutefois réglé, d'un poëte, me paraiſſent plus merveilleux.

Vous ne me devez aucune reconnaiſſance de

ce que je vous rends justice. Je voudrais, Monsieur, pouvoir vous témoigner mon estime par des marques plus réelles que des portraits. Contentez-vous de ces types, et attendez-en l'accomplissement. Je suis à jamais, Monsieur, votre très-affectionné ami, FÉDÉRIC. 1737.

## LETTRE XXVIII.

### DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 27 de septembre.

MONSIEUR,

Si j'écrivais à un ingrat, je serais obligé de lui faire comprendre, par un long verbiage, ce que c'est que la reconnaissance : heureusement pour moi je ne suis pas dans ce cas. Ma lettre s'adresse à un exemple de vertu, à un homme qui m'entendra très-bien, en lui disant simplement que je suis pénétré des obligations que je lui dois.

*Césarion*, connaissant mon empressement pour tout ce qui vient de vous, m'a envoyé vos deux lettres, se réservant à lui-même de

1737. me remettre le reſte de vos ouvrages immortels entre les mains. S'il y a quelque choſe qui me puiſſe faire redoubler l'impatience de le revoir, c'eſt le tréſor précieux dont il eſt le dépoſitaire.

Vos ouvrages ſeront conſervés comme l'étaient ceux d'*Ariſtote* par *Alexandre*. Ils ne me quitteront jamais ; et je compte de poſſéder en eux une bibliothéque entière. C'eſt le miel que vous avez tiré des plus belles fleurs, et qui n'a rien perdu en paſſant par vos mains.

Non, Monſieur, tant que vous vivrez, je n'enverrai qu'à Cirey faire la quête des vérités. Je ne troublerai point les glaçons de la nouvelle Zemble, ni les déſerts arides de l'Ethiopie, pour apprendre des nouvelles de la figure du monde. Ces découvertes ſont certainement louables, et, loin de les blâmer, je les trouve dignes des ſoins de ceux qui les ont entrepri[illegible] ſemble que votre façon imp[illegible] l'enviſager les choſes [illegible]table. J'ap- [illegible] tout ce [illegible] et l'in- [illegible]

l'autre inſtruit. Le plaiſir le plus vif qu'un homme raiſonnable puiſſe avoir dans ce monde, eſt, à mon avis, de découvrir de nouvelles vérités. Je m'attendais d'en faire une abondante moiſſon dans votre métaphyſique : madame *du Châtelet* m'enlève ce bien déjà poſſédé, d'entre les mains de mon ami. (*) 1737.

Quel ſujet pour une élégie ! Cependant il en reſta là, *car il avait l'ame trop bonne.* Ne vous attendez donc à aucun reproche. Je vous prie de vouloir ſeulement dire à la divine *Emilie*, que mon eſprit ſe plaint au ſien des ténèbres qu'elle vous empêche de diſſiper.

Dans les ténèbres égaré
D'une métaphyſique obſcure,
J'attendais, pour être éclairé,
Quelques mots de votre écriture.
De l'aſtre brillant qui nous luit,
Charmante et divine Emilie,
Voulez-vous tirer tout le fruit ?
Ah ! permettez, je vous en prie,
Que, dans mon paiſible réduit,
Vienne cette philoſophie,
Dont certes je ferai profit.

(*) Ce traité de métaphyſique eſt imprimé pour la prochaine édition. Philoſophie, volume I.

1737. Je suis édifié de voir revivre à Cirey les temps d'*Oreste* et de *Pilade*. Vous donnez l'exemple d'une vertu qui, jusqu'à nos jours, n'a malheureusement existé que dans la fable.

Ne craignez point, Monsieur, que je trouble les douceurs de votre repos philosophique. Si mes mains pouvaient cimenter ou raffermir les liens de votre divine union, je vous offrirais volontiers leur ministère. J'ai essuyé une espèce de naufrage dans ma vie : le ciel me préserve d'en occasionner à d'autres !

Je crois cependant avoir trouvé un expédient, moyennant lequel vous pourrez sans risque, et sans troubler la tranquillité d'*Emilie*, satisfaire à ma curiosité. Ce serait, Monsieur, de me communiquer, toutes les fois que vous me faites le plaisir de m'écrire, quelques traits de votre métaphysique, répandus dans vos lettres. La confiance que j'ai en vous, jointe à l'ardeur de m'instruire, vous attire ces importunités. D'ailleurs, le ciel vous a doué de trop de talens pour les cacher : vous devez éclairer le genre-humain ; vous n'êtes point avare de vos connaissances ; et je suis votre ami.

Mon correspondant russien n'a pu encore me donner des nouvelles de ce que vous souhaitez savoir. J'espère cependant vous satisfaire dans peu.

Certes, les prêtres ne vous choisiront pas pour leur panégyriste. Vos réflexions sur le pouvoir des ecclésiastiques sont très-justes; et, de plus, appuyées par le témoignage irrévocable de l'histoire. Leur ambition ne viendrait-elle pas de ce qu'on leur interdit le chemin à tout autre vice? 1737.

Les hommes se sont forgé un fantôme bizarre d'austérité et de vertu : ils veulent que les prêtres, ce peuple moitié imposteur et moitié superstitieux, adoptent ce caractère. Il ne leur est pas permis d'aimer ouvertement les filles et le vin; mais l'ambition ne leur est pas interdite. Or l'ambition traîne seule après elle des crimes et des désordres affreux.

Il me souvient du singe de la reine *Cléopâtre*, auquel on avait très-bien appris à danser: quelqu'un s'avisa de lui jeter des noix; et le singe, oubliant ses habits, la danse, et le rôle qu'il jouait, se jeta sur les noix. Un prêtre fait le personnage vertueux, tant que son intérêt le comporte; mais à la moindre occasion la nature perce bientôt le nuage; et les crimes et les méchancetés qu'il couvrait des apparences de la vertu, paraissent alors à découvert. Il est étonnant que la monarchie ecclésiastique soit établie sur des fondemens si peu solides.

L'autorité des prêtres du paganisme venait

1737. de leurs oracles trompeurs, de leurs ſacrifices ridicules, et de leur impertinente mythologie. C'était un conte bien grave que celui de *Daphné* changée en laurier; des vierges enceintes par *Jupiter*, et qui accouchaient de dieux; un *Jupiter* dieu qui quitte le ciel, ſon tonnerre et ſa foudre, pour venir ſur la terre, ſous la figure d'un taureau, enlever *Europe;* la réſurrection d'*Orphée* qui triomphe des enfers; et enfin, une infinité d'autres abſurdités et de contes puérils, tout au plus capables d'amuſer les enfans. Mais les hommes, charmés du merveilleux, ont de tout temps donné dans ces chimères, et révéré ceux qui en étaient les défenſeurs. Ne ſerait-il pas permis de diſputer la raiſon aux hommes, après leur avoir prouvé qu'ils ſont ſi peu raiſonnables?

Votre philoſophie me charme. Sans doute, Monſieur, tout doit tendre au bonheur des hommes. A quoi ſert, en effet, de ſavoir combien de temps vit une puce, ſi les rayons du ſoleil entrent profondément dans la mer, de rechercher ſi les huîtres ont une ame ou non?

La gaieté nous rend des dieux; l'auſtérité, des diables. Cette auſtérité eſt une eſpèce d'avarice qui prive les hommes d'un bonheur dont ils pourraient jouir.

Tantale dans un fleuve a ſoif et ne peut boire.

Sans

Sans doute que la nature, se repentant d'avoir fait un être trop heureux dans ce monde, vous a assujetti à tant d'infirmités. Votre fièvre m'inquiète et m'alarme beaucoup. Je crains de perdre *solum hominem*, mon maître qui m'instruit et me guide : je crains, avec raison, de perdre un homme qui vaut seul plus que toute sa nation. 1737.

La nature à force de travailler devient plus habile : elle a formé votre cerveau sur tous les bons originaux qu'elle a faits en tous les siècles. Il est à craindre qu'elle se contente de n'avoir fait que ce chef-d'œuvre. Soyez sûr, Monsieur, que vos jours me sont aussi chers et aussi précieux que les miens propres.

Ah ! si le sort cruel veut attaquer ta vie,
Si pour jamais enfin il veut nous séparer,
Ta mort de mon trépas serait dans peu suivie.
Mais non : ce coup affreux peut encor se parer ;
Pour servir l'univers, pour servir Emilie,
Pour conserver tes jours, c'est à moi d'expirer.

Je suis avec une sincère amitié et avec toute l'estime que la vertu suprême et le mérite extorquent même aux envieux, et reçoivent en hommage des ames bien nées, Monsieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1737.

## LETTRE XXIX.

### DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

MONSEIGNEUR,

Il eſt bien douloureux que Cirey ſoit ſi loin du trône de Remusberg. Vos bienfaits et vos ordres ſont bien long-temps en chemin. Je reçois, le 10 d'octobre, une lettre du 16 auguſte, remplie de vers et d'excellente morale, et de bonne métaphyſique, et de grands ſentimens, et d'une bonté qui enchante mon cœur. Ah! Monſeigneur, pourquoi êtes-vous prince? Pourquoi n'êtes-vous pas, du moins un an ou deux, un homme comme les autres? On aurait le bonheur de vous voir; et c'eſt le ſeul qui me manque depuis que vous daignez m'écrire. Vous êtes comme le Dieu d'*Abraham*, d'*Iſaac* et de *Jacob*; vous communiquez avec les fidelles par le miniſtère des anges. Vous nous aviez envoyé l'ange *Céſarion*, et il eſt trop tôt retourné vers ſon ciel: nous vous avons vû dans votre ambaſſadeur. Vous voir face à face eſt un bonheur qui ne nous eſt pas donné; c'eſt pour les élus de Remusberg.

Notre petit paradis de Cirey préſente ſes très-humbles reſpects à votre empyrée ; et la déeſſe *Emilie* s'incline devant *Gott-Frédéric*. J'ai donc enfin reçu après mille détours, et cette belle lettre, l'ode et le troiſième cahier de la métaphyſique volfienne. Voilà, encore une fois, de ces bienfaits que les autres rois, ces pauvres hommes qui ne ſont que rois, ſont incapables de répandre. 1737.

Je vous dirai ſur cette métaphyſique, un peu longue, un peu trop pleine de choſes communes, mais d'ailleurs admirable, très-bien liée et ſouvent très-profonde : je vous dirai, Monſeigneur, que je n'entends goutte à l'*être ſimple* de *Wolf*. Je me vois tranſporté tout d'un coup dans un climat dont je ne puis reſpirer l'air, ſur un terrain où je ne puis mettre le pied, chez des gens dont je n'entends point la langue. Si je me flattais d'entendre cette langue, je ſerais peut-être aſſez hardi pour diſputer contre M. *Wolf*, en le reſpectant, s'entend. Je nierais, par exemple, tout net la définition de l'étendue, qui eſt, ſelon ce philoſophe, la continuité des êtres. L'eſpace pur eſt étendu, et n'a pas beſoin d'autres êtres pour cela. Si M. *Wolf* nie l'eſpace pur, en ce cas nous ſommes de deux religions différentes : qu'il reſte dans la ſienne, et moi dans la mienne. Je ſuis tolérant ; je trouve

très-bon qu'on penſe autrement que moi : car
1737. que tout ſoit plein ou non, ne m'importe ; et moi je ſuis tout plein d'eſtime pour lui.

Je ne peux finir ſur les remercîmens que je dois à votre Alteſſe royale. Vous daignez encore me promettre des mémoires ſur ce que le czar a fait pour le bien des hommes : c'eſt ce qui vous touche le plus ; c'eſt l'exemple que vous devez ſurpaſſer, et le thème que je dois écrire. Vous êtes né pour commander à des hommes plus dignes de vous que les ſujets du czar. Vous avez tout ce qui manquait à ce grand homme ; et, ſur toutes choſes, vous avez l'humanité qu'il avait le malheur de ne pas connaître.

Prince adorable, ma ſanté eſt toujours languiſſante ; mais ſi je ſouhaite de vivre, c'eſt pour être témoin de ce que vous ferez. Je déſire bien que *Lucrèce* ait tort, et que mon ame ſoit immortelle, afin d'entendre vos louanges ou là haut ou là bas, je ne ſais où ; mais ſurement, ſi j'ai alors des oreilles, elles entendront dire que vous avez rempli la deviſe de notre petit feu d'artifice à Cirey, *ſpes humani generis*.

Enfin, pour comble de bienfaits, Monſeigneur, vous m'envoyez une nouvelle ode de votre main. C'eſt ainſi que *Céſar* jeune et oiſif s'occupait. Lui et *Auguſte*, et preſque tous les

bons empereurs ont fait des vers : je citerais même les mauvais princes ; mais je ne veux pas déshonorer la poëfie. 1737.

Vous faites très-bien, grand prince, d'exercer auffi dans ce genre votre génie qui s'étend à tout : puifque vous avez fait à la langue françaife l'honneur de la favoir fi bien, c'eft un excellent moyen de la parler avec plus d'énergie que de mettre fes penfées en vers ; car c'eft l'effence des vers de dire plus et mieux que la profe. J'ai donc une feconde fois pris la liberté d'examiner très-fcrupuleufement votre ouvrage. J'ofe vous dire mon avis fur les moindres chofes. Quelque parfaite connaiffance que vous ayez de la langue françaife, on ne devine point par le génie certains tours, certaines façons de parler que l'ufage établit parmi nous. Il eft impoffible de diftinguer quelquefois le mot qui appartient à la profe, de celui que la poëfie fouffre ; et celui qui eft admis dans un genre, de celui qui n'eft pas reçu. Je fais tous les jours de ces fautes quand j'écris en latin. Il eft vrai que votre Alteffe royale pofsède infiniment mieux le français que je ne fais la langue latine ; mais enfin il y a toujours quelque petite virgule, quelques points fur les *i* à mettre ; et je me charge, fous votre bon plaifir, de ce petit détail.

Je joins même à mes remarques fur votre

ode quelques ſtances, dans leſquelles, en
1737. ſuivant abſolument toutes vos idées, je les préſente ſous d'autres expreſſions; et je n'ai cette témérité, qu'afin que vous daigniez refondre mes ſtances, ſi vous daignez appliquer vos momens de loiſir à rendre votre ode parfaite. Je ſais que vous avez la noble ambition de ſonger à exceller dans tout ce que vous entreprenez. Vous avez tellement réuſſi dans la muſique, que votre difficulté à préſent ſera d'avoir auprès de vous un muſicien qui vous ſurpaſſe. Nous venons d'exécuter ici de votre muſique. Votre portrait était au-deſſus du clavecin. Vous êtes donc fait, grand Prince, pour enchanter tous les ſens! Ah! qu'on doit être heureux auprès de votre perſonne, et que M. de *Keiſerling* a bien raiſon de l'aimer! Nous avons tous jugé, en le voyant, de l'ambaſſadeur par le prince, et du prince par l'ambaſſadeur. Enfin, Monſeigneur, les autres princes n'auront que des ſujets, et vous n'aurez que des amis. C'eſt en quoi ſurtout vous excellez.

Je vois que le bonheur eſt rarement pur. Votre Alteſſe royale m'écrit des lettres d'un grand homme, m'envoie les ouvrages d'un ſage; et vous voyez que le chemin eſt bien long pour me faire parvenir ces tréſors. M. *du Breuil* remet les paquets à un ami qui a des

correſpondances, et cela prend bien des détours. Vous m'avez rendu avide et impatient. Je ſuis comme les courtiſans, inſatiable de nouveaux bienfaits. Voulez-vous, Monſeigneur, eſſayer de la voie de M. *Thiriot*? Il me remettra les paquets par une voie sûre de Paris à Cirey. 1737.

Recevez, Monſeigneur, avec votre bonté ordinaire les ſincères proteſtations du reſpect profond, du tendre, de l'inviolable dévouement, de l'eſtime et de la paſſion, enfin, de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis, &c.

## LETTRE XXX.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Du 24 octobre.

MONSEIGNEUR,

L'ADMIRATION, le reſpect, la reconnaiſſance; ſouffrez que je diſe encore le tendre attachement pour votre Alteſſe royale, ont dicté toutes mes lettres, et ont occupé mon cœur. La douleur la plus vive vient aujourd'hui ſe mêler à ces ſentimens. Voici un extrait de la lettre que je reçois dans le moment d'un homme auſſi attaché que moi

[illegible] Cet extrait parlera [illegible] je pourrais dire. (1) [illegible] aucune connaiſſance de ce [illegible] que par la lettre de M. *Thiriot*, [illegible] montrer ici à votre Alteſſe [illegible] lement où je ſuis. Vous voyez [illegible] de plus près, Monſeigneur, et [illegible] pouvez ſavoir ce qu'il convient de [illegible] Je voudrais bien que l'auteur d'un pareil [illegible] fût exemplairement puni; mais probablement le mépris dû à cette infamie aura ſauvé le coupable, que d'ailleurs ſon obſcurité et ſa baſſeſſe mettent ſans doute en ſureté. Peut-être le roi votre père ignore-t-il cette ſottiſe; rarement les injures de la canaille parviennent-elles juſqu'aux oreilles des rois; et, ſi elles ſe font entendre, c'eſt un bourdonnement d'inſectes, qui eſt preſque toujours négligé, parce qu'il ne peut ni nuire ni choquer. Un coquin obſcur peut bien faire une ſatire puniſſable; mais il ne peut offenſer un ſouverain. Quand un miſérable eſt aſſez fou pour oſer faire un libelle contre un roi; ce n'eſt pas le roi qu'il outrage, c'eſt uniquement le nom de celui ſous lequel il ſe cache

(1) Comme la diviſion du prince royal et du roi avait éclaté, il était tout ſimple que les ennemis de M. de *Voltaire* l'accuſaſſent, en qualité d'ami du prince royal, de tout ce qu'on écrivait contre le roi, d'autant plus que cette calomnie pouvait nuire au prince comme à M. de *Voltaire*.

pour

pour donner cours à ſon libelle. La clémence du roi votre père peut pardonner au ſatirique : mais ſa juſtice ne laiſſerait pas en paix le calomniateur, s'il était connu. 1737.

Pour moi, Monſeigneur, j'avoue que je ſuis auſſi ſenſiblement affligé que ſi on m'accuſait d'avoir manqué perſonnellement à votre Alteſſe royale ; et n'eſt-ce pas en effet s'attaquer à votre propre perſonne, que de manquer de reſpect au roi ? Peut-être la choſe dont je vous parle eſt inconnue ; peut être, ſi elle a été connue, elle a déjà le ſort de tout mauvais libelle, d'être oublié bien vîte. Mais enfin j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous en avertir.

Je ne ſonge au reſte, Monſeigneur, dans les momens de relâche que me donne ma mauvaiſe ſanté, qu'à me rendre un peu moins indigne de vos bontés, en étudiant de plus en plus des arts que vous protégez, et que vous daignez cultiver vous-même. Je regarde la vie que mène votre Alteſſe royale comme le modèle de la vie privée ; mais, ſi jamais vous étiez ſur le trône, les rois devraient faire alors ce que nous feſons à préſent, nous autres petits particuliers, prendre exemple de vous.

Madame la marquiſe *du Châtelet* eſt auſſi ſenſible à l'honneur de votre ſouvenir qu'elle en

est digne. Son ame pense en tout comme la
1737. vôtre. Nous étions faits pour être vos sujets. Je suis persuadé que si vous regardiez bien dans vos titres, vous verriez que le marquisat de Cirey est une ancienne dépendance du Brandebourg : cela est plus sûr que la fondation de Remusberg par *Remus*.

Nous sommes toujours incertains si le paquet d'octobre, pour votre Altesse royale, et celui pour votre aimable ambassadeur, sont parvenus à votre adresse.

Je suis, avec le plus profond respect, et avec l'attachement le plus inviolable et le plus tendre, &c.

## LETTRE XXXI.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

A Cirey, octobre.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu la dernière lettre dont votre Altesse royale m'a honoré, en date du 27 septembre. Je suis fort en peine de savoir si mon dernier paquet, et celui qui était destiné pour M. de *Keiserling* sont parvenus à leur adresse : ces paquets étaient du commencement du mois d'auguste.

Vous m'ordonnez, Monſeigneur, de vous rendre compte de mes doutes métaphyſiques : 1737.
je prends la liberté de vous envoyer un extrait d'un chapitre ſur la liberté. Votre Alteſſe royale y verra au moins de la bonne foi, ſi elle y trouve de l'ignorance; et plût à Dieu que tous les ignorans fuſſent au moins ſincères !

Peut-être l'humanité, qui eſt le principe de toutes mes penſées, m'a ſéduit dans cet ouvrage : peut-être l'idée où je ſuis qu'il n'y aurait ni vice ni vertu ; qu'il ne faudrait ni peine ni récompenſe; que la ſociété ſerait, ſurtout chez les philoſophes, un commerce de méchanceté et d'hypocriſie, ſi l'homme n'avait pas une liberté pleine et abſolue : peut-être, dis-je, cette opinion m'a entraîné trop loin. Mais ſi vous trouvez des erreurs dans mes penſées, pardonnez-les au principe qui les a produites.

Je ramène toujours, autant que je peux, ma métaphyſique à la morale. J'ai examiné ſincèrement, et avec toute l'attention dont je ſuis capable, ſi je peux avoir quelques notions de l'ame humaine; et j'ai vu que le fruit de toutes mes recherches eſt l'ignorance. Je trouve qu'il en eſt de ce principe penſant, libre, agiſſant, à peu-près comme de DIEU même : ma raiſon me dit que DIEU exiſte;

1737. mais cette même raiſon me dit que je ne puis ſavoir ce qu'il eſt. En effet, comment connaîtrions-nous ce que c'eſt que notre ame? nous qui ne pouvons nous former aucune idée de la lumière, quand nous avons le malheur d'être nés aveugles. Je vois donc, avec douleur, que tout ce que l'on a jamais écrit ſur l'ame, ne peut nous apprendre la moindre vérité.

Mon principal but, après avoir tâtonné autour de cette ame pour deviner ſon eſpèce, eſt de tâcher au moins de la régler; c'eſt le reſſort de notre horloge. Toutes les belles idées de *Deſcartes*, ſur l'élaſticité, ne m'apprennent point la nature de ce reſſort; j'ignore encore la cauſe de l'élaſticité: cependant je monte ma pendule, et elle va tant bien que mal.

C'eſt l'homme que j'examine. De quelques matériaux qu'il ſoit compoſé, il faut voir s'il y a en effet du vice et de la vertu. Voilà le point important à l'égard de l'homme, je ne dis pas à l'égard de telle ſociété vivant ſous telles lois, mais pour tout le genre-humain; pour vous, Monſeigneur, qui devez régner, pour le bûcheron de vos forêts, pour le docteur chinois, et pour le ſauvage de l'Amérique. *Locke*, le plus ſage métaphyſicien que je connaiſſe, ſemble, en combattant avec raiſon les idées innées, penſer qu'il n'y a aucun

principe univerſel de morale. J'oſe combattre ou plutôt éclaircir, en ce point, l'idée de ce grand homme. Je conviens avec lui qu'il n'y a réellement aucune idée innée; il ſuit évidemment qu'il n'y a aucune propoſition de morale innée dans notre ame : mais de ce que nous ne ſommes pas nés avec de la barbe, s'enſuit-il que nous ne ſoyons pas nés? Nous autres habitans de ce continent, pour être barbus à un certain âge, nous ne naiſſons point avec la force de marcher; mais quiconque naît avec deux pieds marchera un jour. C'eſt ainſi que perſonne n'apporte en naiſſant l'idée qu'il faut être juſte; mais DIEU a tellement conformé les organes des hommes, que tous, à un certain âge, conviennent de cette vérité. 1737.

Il me paraît évident que DIEU a voulu que nous vivions en ſociété, comme il a donné aux abeilles un inſtinct et des inſtrumens propres à faire le miel. Notre ſociété ne pouvant ſubſiſter ſans les idées du juſte et de l'injuſte, il nous a donc donné de quoi les acquérir. Nos différentes coutumes, il eſt vrai, ne nous permettront jamais d'attacher la même idée de juſte aux mêmes notions : ce qui eſt crime en Europe ſera vertu en Aſie; de même que certains ragoûts allemands ne plairont point aux gourmands de France : mais

DIEU a tellement façonné les Allemands et
1737. les Français, qu'ils aimeront tous à faire bonne chère. Toutes les sociétés n'auront donc pas les mêmes lois, mais aucune société ne sera sans lois. Voilà donc certainement le bien de la société établi par tous les hommes, depuis Pékin jusqu'en Irlande, comme la règle immuable de la vertu : ce qui sera utile à la société, sera donc bon par tout pays. Cette seule idée concilie tout d'un coup toutes les contradictions qui paraissent dans la morale des hommes. Le vol était permis à Lacédémone ; mais pourquoi? parce que les biens y étaient communs ; et que voler un avare qui gardait pour lui seul ce que la loi donnait au public, était servir la société.

Il y a, dit-on, des sauvages qui mangent des hommes, et qui croient bien faire : je réponds que ces sauvages ont la même idée que nous du juste et de l'injuste. Ils font la guerre comme nous par fureur et par passion; on voit par-tout commettre les mêmes crimes : manger ses ennemis n'est qu'une cérémonie de plus. Le mal n'est pas de les mettre à la broche ; le mal est de les tuer : et j'ose assurer qu'il n'y a point de sauvage qui croye bien faire en égorgeant son ami. J'ai vu quatre sauvages de la Louisiane qu'on amena en France, en 1723. Il y avait parmi eux une femme

d'une humeur fort douce. Je lui demandai, par interprète, si elle avait mangé quelquefois de la chair de ses ennemis, et si elle y avait pris goût : elle me répondit que oui : je lui demandai si elle aurait volontiers tué ou fait tuer un de ses compatriotes pour le manger ; elle me répondit en frémissant, et avec une horreur visible pour ce crime. Parmi les voyageurs, je défie le plus déterminé menteur d'oser dire qu'il y ait une peuplade, une famille où il soit permis de manquer à sa parole. Je suis bien fondé à croire que DIEU ayant créé certains animaux pour paître en commun, d'autres pour ne se voir que deux à deux très-rarement, les araignées pour faire des toiles, chaque espèce a les instrumens nécessaires pour les ouvrages qu'il doit faire. L'homme a reçu tout ce qu'il faut pour vivre en société ; de même qu'il a reçu un estomac pour digérer, des yeux pour voir, une ame pour juger. 1737.

Mettez deux hommes sur la terre, ils n'appelleront bon, vertueux et juste, que ce qui sera bon pour eux deux. Mettez-en quatre ; il n'y aura de vertueux que ce qui conviendra à tous les quatre ; et si l'un des quatre mange le souper de son compagnon, ou le bat, ou le tue, il soulève surement les autres. Ce que je dis de ces quatre hommes, il le faut dire

—— de tout l'univers. Voilà, Monſeigneur, à peu-
1737. près le plan ſur lequel j'ai écrit cette métaphyſique morale ; mais, quand il s'agit de vertu, eſt-ce à moi à en parler devant vous ?

Les vertus ſont l'apanage
Que vous reçûtes des cieux ;
Le trône de vos aïeux,
Près de ces dons précieux,
Eſt un bien faible avantage.
C'eſt l'homme en vous, c'eſt le ſage
Qui m'aſſervit ſous ſa loi.
Ah ! ſi vous n'étiez que roi,
Vous n'auriez point mon hommage.

Jugez mes idées, grand Prince ; car votre ame eſt le tribunal où mes jugemens reſſortiſſent. Que votre Alteſſe royale me donne d'envie de vivre, pour voir un jour de mes yeux le *Salomon* du Nord ! mais j'ai bien peur de n'être pas ſi heureux que le bon vieillard *Siméon*. Nous ne paſſons point devant votre portrait ſans dire notre hymne qui commence :

Eſpérons le bonheur du monde.

J'attends votre déciſion ſur l'Hiſtoire de *Louis XIV*, et ſur les Elémens de la philoſophie de *Newton* ; ſi mes tributs ont été reçus

avec bonté, j'eſpère que j'aurai des inſtructions pour récompenſe. 1737.

J'oſe ſupplier votre Alteſſe royale de daigner m'envoyer, par une voie sûre (et je crois que celle de M. *Thiriot* l'eſt), les mémoires que vous avez eu la bonté de me promettre ſur le czar. Cependant je ne renonce point aux vers; je les aime plus que jamais, Monſeigneur, puiſque vous en faites. J'eſpère envoyer bientôt quelque choſe qu'on pourra repréſenter ſur le théâtre de Remusberg. Je ſuis indigné qu'on ait pu préſenter à votre Alteſſe royale le miſérable manuſcrit de l'Enfant prodigue qui eſt entre vos mains; cela reſſemble à ma pièce comme un ſinge reſſemble à un homme. Je ne ſais d'autre parti à prendre que de l'imprimer pour me juſtifier.

Je n'ai point de termes pour remercier votre Alteſſe royale de ſes bontés. Avec quelle généroſité, j'ai penſé dire avec quelle tendreſſe, elle daigne s'intéreſſer à moi. Vous m'écrivez ce qu'*Horace* diſait à *Mecenas*, et vous êtes le *Mecenas* et l'*Horace*. Madame la marquiſe *du Châtelet* qui partage mon admiration pour votre perſonne, et à qui vous donnez la permiſſion de joindre ſes reſpects aux miens, uſe de cette liberté. Je ſuis avec le reſpect le plus profond, et la plus tendre reconnaiſſance, &c.

1737.

## SUR LA LIBERTÉ.

La queſtion de la liberté eſt la plus intéreſſante que nous puiſſions examiner, puiſque l'on peut dire que de cette ſeule queſtion dépend toute la morale. Un auſſi grand intérêt mérite bien que je m'éloigne un peu de mon ſujet pour entrer dans cette diſcuſſion, et pour mettre ici ſous les yeux du lecteur, les principales objections que l'on fait contre la liberté, afin qu'il puiſſe juger lui-même de leur ſolidité.

Je ſais que la liberté a d'illuſtres adverſaires. Je ſais que l'on fait contre elle des raiſonnemens qui peuvent d'abord ſéduire ; mais ce ſont ces raiſons mêmes qui m'engagent à les rapporter et à les réfuter.

On a tant obſcurci cette matière, qu'il eſt abſolument indiſpenſable de commencer par définir ce qu'on entend par liberté, quand on veut en parler et ſe faire entendre.

J'appelle liberté le pouvoir de penſer à une choſe ou de n'y pas penſer, de ſe mouvoir ou de ne ſe mouvoir pas, conformément au choix de ſon propre eſprit. Toutes les objections de ceux qui nient la liberté ſe réduiſent à quatre principales, que je vais examiner l'une après l'autre.

Leur première objection tend à infirmer

le témoignage de notre conscience, et du sentiment intérieur que nous avons de notre liberté. Ils prétendent que ce n'est que faute d'attention sur ce qui se passe en nous-mêmes, que nous croyons avoir ce sentiment intime de liberté; et que lorsque nous fesons une attention réfléchie sur les causes de nos actions, nous trouvons, au contraire, qu'elles sont toujours déterminées nécessairement. 1737.

De plus, nous ne pouvons douter qu'il n'y ait des mouvemens dans notre corps qui ne dépendent point de notre volonté, comme la circulation du sang, le battement de cœur, &c. souvent aussi la colère, ou quelque autre passion violente nous emporte loin de nous, et nous fait faire des actions que notre raison désapprouve. Tant de chaînes visibles dont nous sommes accablés prouvent, selon eux, que nous sommes liés de même dans tout le reste.

L'homme, disent-ils, est tantôt emporté avec une rapidité et des secousses dont il sent l'agitation et la violence. Tantôt il est mené par un mouvement paisible dont il ne s'aperçoit pas, mais dont il n'est plus maître. C'est un esclave qui ne sent pas toujours le poids et la flétrissure de ses fers, mais qui n'en est pas moins esclave.

Ce raisonnement est tout semblable à celui-ci: les hommes sont quelquefois malades,

donc ils n'ont jamais de ſanté. Or qui ne voit
1737. pas, au contraire, que ſentir ſa maladie et ſon eſclavage, c'eſt une preuve qu'on a été ſain et libre?

Dans l'ivreſſe, dans l'emportement d'une paſſion violente, dans un dérangement d'organes, &c. notre liberté n'eſt plus obéie par nos ſens; et nous ne ſommes pas plus libres alors d'uſer de notre liberté, que nous ne le ſerions de mouvoir un bras ſur lequel nous aurions une paralyſie.

La liberté, dans l'homme, eſt la ſanté de l'ame. Peu de gens ont cette ſanté entière et inaltérable. Notre liberté eſt faible et bornée comme toutes nos autres facultés: nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, et à maîtriſer nos paſſions; et cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuſe. Mais quelques efforts que nous faſſions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre cette raiſon ſouveraine de tous nos déſirs; et il y aura toujours dans notre ame, comme dans notre corps, des mouvemens involontaires: car nous ne ſommes ni ſages, ni libres, ni ſains, que dans un très-petit degré.

Je ſais que l'on peut, à toute force, abuſer de ſa raiſon pour conteſter la liberté aux animaux, et les concevoir comme des machines, qui n'ont ni ſenſations, ni déſirs, ni volontés,

quoiqu'ils en aient toutes les apparences. Je
fais qu'on peut forger des syſtêmes, c'eſt-à- 1737.
dire des erreurs, pour expliquer leur nature. Mais enfin, quand il faut s'interroger ſoi-même, il faut bien avouer, ſi l'on eſt de bonne foi, que nous avons une volonté; que nous avons le pouvoir d'agir, de remuer notre corps, d'appliquer notre eſprit à certaines penſées, de ſuſpendre nos déſirs, &c.

Il faut donc que les ennemis de la liberté avouent que notre ſentiment intérieur nous aſſure que nous ſommes libres; et je ne crains point d'aſſurer qu'il n'y en a aucun qui doute de bonne foi de ſa propre liberté, et dont la conſcience ne s'élève contre le ſentiment artificiel par lequel ils veulent ſe perſuader qu'ils ſont néceſſités dans toutes leurs actions. Auſſi ne ſe contentent-ils pas de nier ce ſentiment intime de la liberté; mais ils vont encore plus loin: Quand on vous accorderait, diſent-ils, que vous avez le ſentiment intérieur, que vous êtes libre, cela ne prouverait rien encore. Car notre ſentiment nous trompe ſur notre liberté, de même que nos yeux nous trompent ſur la grandeur du ſoleil, lorſqu'ils nous font juger que le diſque de cet aſtre eſt environ large de deux pieds, quoique ſon diamètre ſoit réellement à celui de la terre comme cent eſt à un.

1737. Voici, je crois, ce qu'on peut répondre à cette objection. Les deux cas que vous comparez ſont fort différens. Je ne puis et ne dois voir les objets qu'en raiſon directe de leur groſſeur, et en raiſon renverſée du carré de l'éloignement. Telles ſont les lois mathématiques de l'optique, et telle eſt la nature de nos organes, que ſi ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle du ſoleil, je ne pourrais voir aucun objet ſur la terre; et cette vue, loin de m'être utile, me ferait nuiſible. Il en eſt de même des ſens de l'ouïe et de l'odorat. Je n'ai et ne puis avoir ces ſenſations plus ou moins fortes (toutes choſes d'ailleurs égales) que ſuivant que les corps ſonores ou odoriférans ſont plus ou moins près de moi. Ainſi DIEU ne m'a point trompé, en me feſant voir ce qui eſt éloigné de moi d'une grandeur proportionnée à ſa diſtance. Mais ſi je croyais être libre, et que je ne le fuſſe point, il faudrait que DIEU m'eût créé exprès pour me tromper; car nos actions nous paraiſſent libres, préciſément de la même manière qu'elles nous le paraîtraient ſi nous l'étions véritablement.

Il ne reſte donc à ceux qui ſoutiennent la négative, qu'une ſimple poſſibilité que nous ſoyons faits de manière que nous ſoyons toujours invinciblement trompés ſur notre liberté; encore cette poſſibilité n'eſt-elle fondée

que ſur une abſurdité, puiſqu'il ne réſulte- ——
rait de cette illuſion perpétuelle que DIEU 1737.
nous ferait, qu'une façon d'agir dans l'Etre ſuprême indigne de ſa ſageſſe infinie.

Qu'on ne diſe pas qu'il eſt indigne d'un philoſophe de recourir ici à ce DIEU : car ce DIEU étant une fois prouvé, comme il l'eſt invinciblement, il eſt certain qu'il eſt l'auteur de ma liberté ſi je ſuis libre ; et qu'il eſt l'auteur de mon erreur ſi, ayant fait de moi un être purement paſſif, il m'a donné le ſentiment irréſiſtible d'une liberté qu'il m'a refuſée.

Ce ſentiment intérieur que nous avons de notre liberté eſt ſi fort, qu'il ne faudrait pas moins, pour nous en faire douter, qu'une démonſtration qui nous prouvât qu'il implique contradiction que nous ſoyons libres. Or certainement il n'y a point de telles démonſtrations.

Joignez à toutes ces raiſons qui détruiſent les objections des fataliſtes, qu'ils ſont obligés eux-mêmes de démentir à tout moment leur opinion par leur conduite : car on aura beau faire les raiſonnemens les plus ſpécieux contre notre liberté, nous nous conduirons toujours comme ſi nous étions libres, tant le ſentiment intérieur de notre liberté eſt profondément gravé dans notre ame ; et tant il a, malgré nos préjugés, d'influence ſur nos actions.

1737. Forcées dans ce retranchement, les personnes qui nient la liberté continuent et disent : Tout ce dont ce sentiment intérieur, dont vous faites tant de bruit, nous assure, c'est que les mouvemens de notre corps et les pensées de notre esprit obéissent à notre volonté ; mais cette volonté elle-même, est toujours déterminée nécessairement par les choses que notre entendement juge être les meilleures, de même qu'une balance est toujours emportée par le plus grand poids. Voici la façon dont les chaînons de notre chaîne tiennent les uns aux autres.

Les idées, tant de sensation que de réflexion, se présentent à vous, soit que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas ; car vous ne formez pas vos idées vous-même. Or, quand deux idées se présentent à votre entendement, comme, par exemple, l'idée de vous coucher et l'idée de vous promener ; il faut absolument que vous vouliez l'une de ces deux choses, ou que vous ne vouliez ni l'une ni l'autre. Vous n'êtes donc pas libre quant à l'acte même de vouloir.

De plus, il est certain que si vous choisissez, vous vous déciderez surement pour votre lit ou pour la promenade, selon que votre entendement jugera que l'une ou l'autre de ces deux choses vous est utile et convenable : or votre

entendement

entendement ne peut juger bon et convenable que ce qui lui paraît tel. Il y a toujours des différences dans les choſes, et ces différences déterminent néceſſairement votre jugement; car il vous ſerait impoſſible de choiſir entre deux choſes indiſcernables, s'il y en avait. Donc toutes vos actions ſont néceſſaires, puiſque par votre aveu même, vous agiſſez toujours conformément à votre volonté; et que je viens de vous prouver, 1°. que votre volonté eſt néceſſairement déterminée par le jugement de votre entendement; 2°. que ce jugement dépend de la nature de vos idées; et enfin 3°. que vos idées ne dépendent point de vous. 1737.

Comme cet argument, dans lequel les ennemis de la liberté mettent leur principale force, a pluſieurs branches, il y a auſſi pluſieurs réponſes.

1°. Quand on dit que nous ne ſommes pas libres quant à l'acte même de vouloir, cela ne fait rien à notre liberté; car la liberté conſiſte à agir ou ne pas agir, et non pas à vouloir et à ne vouloir pas.

2°. Notre entendement, dit-on, ne peut s'empêcher de juger bon ce qui lui paraît tel; l'entendement détermine la volonté, &c. Ce raiſonnement n'eſt fondé que ſur ce qu'on

1737. fait, sans s'en apercevoir, autant de petits êtres de la volonté et de l'entendement, lesquels on suppose agir l'un sur l'autre, et déterminer ensuite nos actions. Mais c'est une mépriſe qui n'a besoin que d'être aperçue pour être rectifiée; car on sent aisément que vouloir, juger, &c. ne sont que différentes fonctions de notre entendement. De plus, avoir des perceptions, et juger qu'une chose est vraie et raisonnable, lorsqu'on voit qu'elle l'est effectivement; ce n'est point une action, mais une simple passion: car ce n'est en effet que sentir ce que nous sentons, et voir ce que nous voyons; et il n'y a aucune liaison entre l'approbation et l'action, entre ce qui est passif et ce qui est actif.

3°. Les différences des choses déterminent, dit-on, notre entendement. Mais on ne considère pas que la liberté d'indifférence, avant le dictamen de l'entendement, est une véritable contradiction dans les choses qui ont des différences réelles entre elles: car, selon cette belle définition de la liberté, les idiots, les imbécilles, les animaux mêmes, seraient plus libres que nous; et nous le serions d'autant plus, que nous aurions moins d'idées, que nous apercevrions moins les différences des choses; c'est-à-dire, à proportion que nous serions plus imbécilles, ce qui est absurde.

Si c'eſt cette liberté qui nous manque, je ne vois pas que nous ayons beaucoup à nous plaindre. La liberté d'indifférence, dans les choſes diſcernables, n'eſt donc pas réellement une liberté. 1737.

A l'égard du pouvoir de choiſir entre des choſes parfaitement ſemblables, comme nous n'en connaiſſons point, il eſt difficile de pouvoir dire ce qui nous arriverait alors. Je ne ſais même ſi ce pouvoir ferait une perfection; mais ce qui eſt bien certain, c'eſt que le pouvoir ſoi-mouvant, ſeule et véritable ſource de la liberté, ne pourrait être détruit par l'indiſcernabilité de deux objets: or, tant que l'homme aura ce pouvoir ſoi-mouvant, l'homme ſera libre.

4°. Quant à ce que notre volonté eſt toujours déterminée par ce que notre entendement juge le meilleur, je réponds; la volonté, c'eſt-à-dire, la dernière perception ou approbation de l'entendement, car c'eſt-là le ſens de ce mot dans l'objection dont il s'agit; la volonté, dis-je, ne peut avoir aucune influence ſur le pouvoir ſoi-mouvant en quoi conſiſte la liberté. Ainſi la volonté n'eſt jamais la cauſe de nos actions, quoiqu'elle en ſoit l'occaſion; car une notion abſtraite ne peut avoir aucune influence phyſique ſur le pouvoir ſoi-mouvant qui réſide dans l'homme; et ce pouvoir eſt

exactement le même, avant et après le der-
1737. nier jugement de l'entendement.

Il eſt vrai qu'il y aurait une contradiction dans les termes, moralement parlant, qu'un être qu'on ſuppoſe ſage faſſe une folie, et que par conſéquent il préfèrera ſurement ce que ſon entendement jugera être le meilleur; mais il n'y aurait à cela aucune contradiction phyſique; car la néceſſité phyſique et la néceſſité morale ſont deux choſes qu'il faut diſtinguer avec ſoin. La première eſt toujours abſolue; mais la ſeconde n'eſt jamais que contingente; et cette néceſſité morale eſt très-compatible avec la liberté naturelle et phyſique la plus parfaite.

Le pouvoir phyſique d'agir eſt donc ce qui fait de l'homme un être libre, quel que ſoit l'uſage qu'il en fait, et la privation de ce pouvoir ſuffirait ſeule pour le rendre un être purement paſſif, malgré ſon intelligence; car une pierre que je jette n'en ſerait pas moins un être paſſif, quoiqu'elle eût le ſentiment intérieur du mouvement que je lui donne et lui imprime. Enfin, être déterminé par ce qui nous paraît le meilleur, c'eſt une auſſi grande perfection que le pouvoir de faire ce que nous avons jugé tel.

Nous avons la faculté de ſuſpendre nos déſirs et d'examiner ce qui nous ſemble le

meilleur, afin de pouvoir le choisir : voilà une partie de notre liberté. Le pouvoir d'agir ensuite conformément à ce choix, voilà ce qui rend cette liberté pleine et entière ; et c'est en fesant un mauvais usage de ce pouvoir que nous avons de suspendre nos désirs, et en se déterminant trop promptement, que l'on fait tant de fautes. 1737.

Plus nos déterminations sont fondées sur de bonnes raisons, plus nous approchons de la perfection ; et c'est cette perfection, dans un degré plus éminent, qui caractérise la liberté des êtres plus parfaits que nous, et celle de DIEU même.

Car, que l'on y prenne bien garde, DIEU ne peut être libre que de cette façon. La nécessité morale de faire toujours le meilleur, est même d'autant plus grande dans DIEU, que son être infiniment parfait est au-dessus du nôtre. La véritable et la seule liberté est donc le pouvoir de faire ce que l'on choisit de faire ; et toutes les objections que l'on fait contre cette espèce de liberté, détruisent également celle de DIEU et celle de l'homme ; et par conséquent, s'il s'ensuivait que l'homme ne fût pas libre, parce que sa volonté est toujours déterminée par les choses que son entendement juge être les meilleures, il s'ensuivrait aussi que DIEU ne serait point libre, et que

——— l'exiſtence des choſes. Cette préſcience ne
1737. donne pas aux choſes plus de certitude qu'elles n'en auraient, s'il n'y avait pas de préſcience; et ſi l'on ne trouve pas d'autres raiſons, la ſeule conſidération de la certitude de la préſcience divine, ne ſerait pas capable de détruire cette liberté; car la préſcience de DIEU n'eſt pas la cauſe de l'exiſtence des choſes, mais elle eſt elle-même fondée ſur leur exiſtence. Tout ce qui exiſte aujourd'hui ne peut pas ne point exiſter pendant qu'il exiſte; et il était hier et de toute éternité auſſi certainement vrai que les choſes qui exiſtent aujourd'hui devaient exiſter, qu'il eſt maintenant certain que ces choſes exiſtent.

2°. La ſimple préſcience d'une action, avant qu'elle ſoit faite, ne diffère en rien de la connaiſſance qu'on en a après qu'elle eſt faite. Ainſi la préſcience ne change rien à la certitude d'événement. Car, ſuppoſé pour un moment que l'homme ſoit libre, et que ſes actions ne puiſſent être prévues, n'y aura-t-il pas, malgré cela, la même certitude d'événement dans la nature des choſes; et malgré la liberté, n'y a-t-il pas eu hier et de toute éternité une auſſi grande certitude que je ferais une telle action aujourd'hui qu'il y en a actuellement que je fais cette action? Ainſi, quelque difficulté qu'il y ait à concevoir la manière

dont

dont la préſcience de DIEU s'accorde avec notre liberté, comme cette préſcience ne renferme qu'une certitude d'événement qui ſe trouverait toujours dans les choſes, quand même elles ne ſeraient pas prévues; il eſt évident qu'elle ne renferme aucune néceſſité, et qu'elle ne détruit point la poſſibilité de la liberté. 1737.

La préſcience de DIEU eſt préciſément la même choſe que ſa connaiſſance. Ainſi, de même que ſa connaiſſance n'influe en rien ſur les choſes qui ſont actuellement, de même ſa préſcience n'a aucune influence ſur celles qui ſont à venir; et ſi la liberté eſt poſſible d'ailleurs, le pouvoir qu'a DIEU de juger infailliblement des événemens libres, ne peut les faire devenir néceſſaires, puiſqu'il faudrait, pour cela, qu'une action pût être libre et néceſſaire en même temps.

3°. Il ne nous eſt pas poſſible, à la vérité, de concevoir comment DIEU peut prévoir les choſes futures, à moins de ſuppoſer une chaîne de cauſes néceſſaires: car de dire avec les ſcolaſtiques que tout eſt préſent à DIEU, non pas, à la vérité, dans ſa propre meſure, mais dans une autre meſure, *non in menſurâ propriâ, ſed in menſurâ alienâ*, ce ſerait mêler du comique à la queſtion la plus importante que les hommes puiſſent agiter. Il vaut beau-

coup mieux avouer que les difficultés que
1737. nous trouvons à concilier la préſcience de DIEU avec notre liberté, viennent de notre ignorance ſur les attributs de DIEU, et non pas de l'impoſſibilité abſolue qu'il y a entre la préſcience de DIEU et nôtre liberté; car l'accord de la préſcience avec notre liberté n'eſt pas plus incompréhenſible pour nous que ſon ubiquité, ſa durée infinie déjà écoulée, ſa durée infinie à venir, et tant de choſes qu'il nous ſera toujours impoſſible de nier et de connaître. Les attributs infinis de l'Etre ſuprême ſont des abymes où nos faibles lumières s'anéantiſſent. Nous ne ſavons et nous ne pouvons ſavoir quel rapport il y a entre la préſcience du Créateur et la liberté de la créature; et comme dit le grand *Newton*: „ *Ut cæcus ideam non habet colorum, ſic nos* „ *ideam non habemus modorum quibus Deus* „ *ſapientiſſimus ſentit et intelligit omnia*; „ ce qui veut dire en français: „ De même que „ les aveugles n'ont aucune idée des couleurs, „ ainſi nous ne pouvons comprendre la façon „ dont l'Etre infiniment ſage voit et connaît „ toutes choſes „.

4°. Je demanderais de plus à ceux qui, ſur la conſidération de la préſcience divine, nient la liberté de l'homme, ſi DIEU a pu créer des créatures libres. Il faut bien qu'ils répondent

qu'il l'a pu ; car DIEU peut tout, hors les contradictions ; et il n'y a que les attributs auxquels l'idée de l'exiſtence néceſſaire de l'indépendance abſolue eſt attachée, dont la communication implique contradiction. Or, la liberté n'eſt certainement pas dans ce cas : car, ſi cela était, il ſerait impoſſible que nous nous cruſſions libres, comme il l'eſt que nous nous croyons infinis, tout-puiſſans, &c. Il faut donc avouer que DIEU a pu créer des choſes libres, ou dire qu'il n'eſt pas tout-puiſſant, ce que, je crois, perſonne ne dira. Si donc DIEU a pu créer des êtres libres, on peut ſuppoſer qu'il l'a fait ; et ſi créer des êtres libres et prévoir leurs déterminations était une contradiction, pourquoi DIEU, en créant des êtres libres, n'aurait-il pas pu ignorer l'uſage qu'ils feraient de la liberté qu'il leur a donnée ? Ce n'eſt pas limiter la puiſſance divine, que de la borner aux ſeules contradictions. Or, créer des créatures libres, et gêner de quelque façon que ce puiſſe être leurs déterminations, c'eſt une contradiction dans les termes ; car c'eſt créer des créatures libres et non libres en même temps. Ainſi il s'enſuit néceſſairement du pouvoir que DIEU a de créer des êtres libres, que, s'il a créé de tels êtres, ſa préſcience ne détruit point leur liberté, ou bien qu'il ne prévoit 1737.

1737. pas leurs actions; et celui qui, sur cette supposition, nierait la préscience de DIEU ne nierait pas plus sa toute-science, que celui qui dirait que DIEU ne peut pas faire ce qui implique contradiction, ne nierait sa toute-puissance.

Mais nous ne sommes pas réduits à faire cette supposition; car il n'est pas nécessaire que je comprenne la façon dont la préscience divine et la liberté de l'homme s'accordent, pour admettre l'une et l'autre. Il me suffit d'être assuré que je suis libre, et que DIEU prévoit tout ce qui doit arriver; car alors je suis obligé de conclure que son omni-science et sa préscience ne gênent point ma liberté, quoique je ne puisse point concevoir comme cela se fait; de même que lorsque je me suis prouvé un Dieu, je suis obligé d'admettre la création *ex nihilo*, quoiqu'il me soit impossible de la concevoir.

5°. Cet argument de la préscience de DIEU, s'il avait quelque force contre la liberté de l'homme, détruirait encore également celle de DIEU; car si DIEU prévoit tout ce qui arrivera, il n'est donc pas en son pouvoir de ne pas faire ce qu'il a prévu qu'il ferait. Or il a été démontré ci-dessus que DIEU est libre; la liberté est donc possible; DIEU a donc pu donner à ses créatures une petite portion de

liberté, de même qu'il leur a donné une petite portion d'intelligence. La liberté dans DIEU 1737.
eſt le pouvoir de penſer toujours tout ce qui lui plaît, et de faire toujours tout ce qu'il veut. La liberté donnée de DIEU à l'homme, eſt le pouvoir faible et limité d'opérer certains mouvemens, et de s'appliquer à quelques penſées. La liberté des enfans qui ne réfléchiſſent jamais, conſiſte ſeulement à vouloir et à opérer certains mouvemens. Si nous étions toujours libres, nous ferions ſemblables à DIEU. Contentons-nous donc d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature : mais parce que nous n'avons pas les attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

## LETTRE XXXII.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, ce 13 de novembre.

MONSIEUR,

JE vous avoue qu'il n'eſt rien de plus trompeur que de juger des hommes ſur leur réputation : l'hiſtoire du czar, que je vous envoie, m'oblige de me rétracter de ce que la haute opinion que j'avais de ce prince,

m'avait fait avancer. Il vous paraîtra, dans
1737. cette hiſtoire, bien différent de ce qu'il eſt dans votre imagination ; et c'eſt, ſi je peux m'exprimer ainſi, un homme de moins dans le monde réel.

Un concours de circonſtances heureuſes, des événemens favorables, et l'ignorance des étrangers, ont fait du czar un fantôme héroïque, de la grandeur duquel perſonne ne s'eſt aviſé de douter. Un ſage hiſtorien, en partie témoin de ſa vie, lève un voile indiſcret, et nous fait voir ce prince avec tous les défauts des hommes, et avec peu de vertus. Ce n'eſt plus cet eſprit univerſel qui conçoit tout, et qui veut tout approfondir ; mais c'eſt un homme gouverné par des fantaiſies aſſez nouvelles pour donner un certain éclat et pour éblouir ; ce n'eſt plus ce guerrier intrépide qui ne craint et ne connaît aucun péril, mais un prince lâche, timide, et que ſa brutalité abandonne dans les dangers. Cruel dans la paix, faible à la guerre, admiré des étrangers, haï de ſes ſujets ; un homme, enfin, qui a pouſſé le deſpotiſme auſſi loin qu'un ſouverain puiſſe le pouſſer, et dont la fortune a tenu lieu de ſageſſe : d'ailleurs, grand mécanicien, laborieux, induſtrieux, et prêt à tout ſacrifier à ſa curioſité.

Tel vous paraîtra, dans ces mémoires, le

czar *Pierre I.* Et, quoiqu'on ſoit obligé de détruire une infinité de préjugés avant que d'avoir le cœur de ſe le repréſenter ainſi dépouillé de ſes grandes qualités, il eſt cependant sûr que l'auteur n'avance rien qu'il ne ſoit pleinement en état de prouver. 1737.

On peut conclure de là, qu'on ne ſaurait être aſſez ſur ſes gardes en jugeant les grands hommes. Tel qui a vu *Pompée* avec des yeux d'admiration dans l'Hiſtoire romaine, le trouve bien différent quand il apprend à le connaître par les lettres de *Cicéron*. C'eſt proprement de la faveur des hiſtoriens que dépend la réputation des princes. Quelques apparences de grandes actions ont déterminé les écrivains de ce ſiècle en faveur du czar, et leur imagination a eu la généroſité d'ajouter à ſon portrait ce qu'ils ont cru qui pouvait y manquer.

Il ſe peut qu'*Alexandre* n'ait été qu'un brigand fameux. *Quinte-Curce* a cependant trouvé le moyen, ſoit pour abuſer de la crédulité des peuples, ſoit pour étaler l'élégance de ſon ſtyle, de le faire paſſer, dans l'eſprit de tous les ſiècles, pour un des plus grands hommes que jamais la terre ait portés. Combien d'exemples ne fourniſſent pas les hiſtoriens d'une prédilection marquée pour la gloire de certains princes? Mais s'ils ont

donné des exemples de leur bienveillance,
1737. l'hiſtoire nous en fournit auſſi de leur haine et de leur noirceur. Rappelez-vous les différens caractères attribués à *Julien*, ſurnommé *l'apoſtat*. La haine, la fureur, la rage de vos ſaints évêques, l'ont défiguré de façon qu'à peine ſes traits ſont reconnaiſſables dans les portraits que leur malignité en a faits. Des ſiècles entiers ont eu ce prince en horreur; tant le témoignage de ces impoſteurs a fait impreſſion ſur ces eſprits. Enfin, un ſage eſt venu qui, s'apercevant de l'artifice des moines hiſtoriens, rend ſes vertus à l'empereur *Julien*, et confond la calomnie des pères de votre Egliſe.

Toutes les actions des hommes ſont ſujettes à des interprétations différentes. On peut répandre du venin ſur les bonnes, et donner aux mauvaiſes un tour qui les rende excuſables et même louables : et c'eſt la partialité ou l'impartialité de l'hiſtorien, qui décide le jugement du public et de la poſtérité.

Je vous remets entre les mains tout ce que j'ai pu amaſſer de plus curieux ſur l'hiſtoire que vous m'avez demandée : ces mémoires contiennent des faits auſſi rares qu'inconnus : ce qui fait que je puis me flatter de vous avoir fourni une pièce que vous n'auriez pu avoir ſans moi ; et j'aurai le même mérite,

relativement à votre ouvrage, que celui qui fournit de bons matériaux à un architecte fameux. 1737.

Ayez la bonté de remettre cette épître à l'incomparable *Emilie*. J'ai consacré ma muse en travaillant pour elle. Je lui demande une critique sévère pour récompense de mes peines : et si j'ai eu la témérité de m'élever trop haut, ma chute ne peut être que glorieuse ; semblable à ces illustres malheureux que leurs sottises ont rendus célèbres. J'ajoute à tout ceci quelques autres enfans de mon loisir, que je vous prierai de corriger avec une exactitude didactique.

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et répondez-moi par le porteur de cette lettre. Il y a plus d'un mois que je n'ai reçu de lettres de Cirey. N'alarmez pas mon amitié en vain par les craintes où je suis pour votre santé. Dites-moi, du moins, je vis, je respire. Vous me devez ces petits soins plus qu'à personne, puisque peu de personnes peuvent avoir pour vous autant d'estime que j'en ai ; et que quand même on aurait toute cette estime, on n'aurait pourtant pas toute la reconnaissance avec laquelle je suis, Monsieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1737.

## LETTRE XXXIII.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, le 19 de novembre.

MONSIEUR,

Je n'ai pas été le dernier à m'apercevoir des longueurs de notre correſpondance. Il y avait environ deux mois que je n'avais reçu de vos nouvelles, quand je fis partir, il y a huit jours, un gros paquet pour Cirey. L'amitié que j'ai pour vous m'alarmait furieuſement. Je m'imaginais, ou que des indiſpoſitions vous empêchaient de me répondre, ou quelquefois même j'appréhendais que la délicateſſe de votre tempérament n'eût cédé à la violence et à l'acharnement de la maladie. Enfin, j'étais dans la ſituation d'un avare qui croit ſes tréſors en un danger évident. Votre lettre vient ſur ces entrefaites : elle diſſipe non-ſeulement mes craintes, mais encore elle me fait ſentir tout le plaiſir qu'un commerce comme le vôtre peut produire.

Etre en correſpondance, c'eſt être en trafic de penſées ; mais j'ai cet avantage de notre trafic, que vous me donnez en retour de

l'esprit et des vérités. Qui pourrait être assez brute, ou assez peu intéressé, pour ne pas chérir un pareil commerce ? En vérité, Monsieur, quand on vous connaît une fois, on ne saurait plus se passer de vous ; et votre correspondance m'est devenue comme une des nécessités indispensables de la vie. Vos idées servent de nourriture à mon esprit. 1737.

Vous trouverez, dans le paquet que je viens de dépêcher, l'histoire du czar *Pierre I.* Celui qui l'a écrite, a ignoré absolument à quel usage je la destinais. Il s'est imaginé qu'il n'écrivait que pour ma curiosité ; et de là il s'est cru permis de parler avec toute la liberté possible, du gouvernement et de l'état de la Russie. Vous trouverez dans cette histoire des vérités qui, dans le siècle où nous sommes, ne se comportent guère avec l'impression. Si je ne me reposais entièrement sur votre prudence, je me verrais obligé de vous avertir que certains faits contenus dans ce manuscrit doivent être retranchés tout-à-fait, ou du moins traités avec tout le ménagement imaginable ; autrement vous pourriez vous exposer au ressentiment de la cour russienne. On ne manquerait pas de me soupçonner de vous avoir fourni les anecdotes de cette histoire ; et ce soupçon retomberait infailliblement sur l'auteur qui les a compilées. Cet

ouvrage ne ſera pas lu ; mais tout le monde
1737. ne ſe laſſera point de vous admirer.

Qu'une vie contemplative eſt différente de ces vies qui ne ſont qu'un tiſſu continuel d'actions ! Un homme qui ne s'occupe qu'à penſer, peut penſer bien et s'exprimer mal ; mais un homme d'action, quand il s'exprimerait avec toutes les grâces imaginables, ne doit point agir faiblement. C'eſt une pareille faibleſſe qu'on reprochait au roi d'Angleterre, *Charles II.* On diſait de ce prince, qu'il ne lui était jamais échappé de parole qui ne fût bien placée, et qu'il n'avait jamais fait d'action qu'on pût nommer louable.

Il arrive ſouvent que ceux qui déclament le plus contre les actions des autres, ſont pire qu'eux lorſqu'ils ſe trouvent dans les mêmes circonſtances. J'ai lieu de craindre que cela ne m'arrive un jour, puiſqu'il eſt plus facile de critiquer que de faire, et de donner des préceptes que de les exécuter. Et après tout, les hommes ſont ſi ſujets à ſe laiſſer ſéduire, ſoit par la préſomption, ſoit par l'éclat de leur grandeur, ou ſoit par l'artifice des méchans, que leur religion peut être ſurpriſe, quand même ils auraient les intentions les plus intègres et les plus droites.

L'idée avantageuſe que vous vous faites de moi, ne ſerait-elle pas fondée ſur celles

que mon cher *Céſarion* vous en a données ? En vérité, on eſt bien heureux d'avoir un pareil ami. Mais ſouffrez que je vous détrompe, et que je vous faſſe en deux mots mon caractère, afin que vous ne vous y mépreniez plus ; à condition toutefois que vous ne m'accuſerez pas du défaut qu'avait votre défunt ami *Chaulieu*, qui parlait toujours de lui-même. Fiez-vous ſur ce que je vais vous dire. 1737.

J'ai peu de mérite et peu de ſavoir ; mais j'ai beaucoup de bonne volonté, et un fonds inépuiſable d'eſtime et d'amitié pour les perſonnes d'une vertu diſtinguée, et avec cela je ſuis capable de toute la conſtance que la vraie amitié exige. J'ai aſſez de jugement pour vous rendre toute la juſtice que vous méritez ; mais je n'en ai pas aſſez pour m'empêcher de faire de mauvais vers. La Henriade et vos magnifiques pièces de poëſie m'ont engagé à faire quelque choſe de ſemblable, mais mon deſſein eſt avorté ; et il eſt juſte que je reçoive le correctif de celui d'où m'était venu la ſéduction.

Rien ne peut égaler la reconnaiſſance que j'ai de ce que vous vous êtes donné la peine de corriger mon ode. Vous m'obligez ſenſiblement. Mais comment pourrais-je remettre la main à cette ode, après que vous l'avez rendue parfaite ? et comment pourrais-je

1737. ſupporter mon bégaiement, après vous avoir entendu articuler avec tant de charmes ?

Si ce n'était abuſer de votre amitié, et vous dérober de ces momens que vous employez ſi utilement pour le bien du public, pourrais-je vous prier de me donner quelques règles pour diſtinguer les mots qui conviennent aux vers de ceux qui appartiennent à la proſe ? *Deſpréaux* ne touche point cette matière dans ſon Art poëtique, et je ne ſache pas qu'un autre auteur en ait traité. Vous pourriez, Monſieur, mieux que perſonne, m'inſtruire d'un art dont vous faites l'honneur, et dont vous pourriez être nommé le père.

L'exemple de l'incomparable *Emilie* m'anime et m'encourage à l'étude. J'implore le ſecours des deux divinités de Cirey pour m'aider à ſurmonter les difficultés qui s'offrent dans mon chemin. Vous êtes mes lares et mes dieux tutélaires, qui préſidez dans mon lycée et dans mon académie.

La ſublime Emilie et le divin Voltaire
Sont de ces préſens précieux
Qu'en mille ans, une fois ou deux,
Daignent faire les Cieux pour honoſer la terre.

Il n'y a que *Céſarion* qui puiſſe vous avoir communiqué les pièces de ma muſique. Je crains fort que des oreilles françaiſes n'aient

guère été flattées par des ſons italiques ; et qu'un art qui ne touche que le ſens, puiſſe plaire à des perſonnes qui trouvent tant de charmes dans des plaiſirs intellectuels. Si cependant il ſe pouvait que ma muſique eût eu votre approbation, je m'engagerais volontiers à chatouiller vos oreilles, pourvu que vous ne vous laſſiez pas de m'inſtruire. 1737.

Je vous prie de ſaluer de ma part la divine *Emilie*, et de l'aſſurer de mon admiration. Si les hommes ſont eſtimables de fouler aux pieds les préjugés et les erreurs, les femmes le ſont encore davantage, parce qu'elles ont plus de chemin à faire avant que d'en venir là, et qu'il faut qu'elles détruiſent plus que nous avant de pouvoir édifier. Que la marquiſe *du Châtelet* eſt louable d'avoir préféré l'amour de la vérité aux illuſions des ſens, et d'abandonner les plaiſirs faux et paſſagers de ce monde, pour s'adonner entièrement à la recherche de la philoſophie la plus ſublime !

On ne ſaurait réfuter M. *Wolf* plus poliment que vous le faites. Vous rendez juſtice à ce grand homme, et vous marquez en même temps les endroits faibles de ſon ſyſtême ; mais c'eſt un défaut commun à tout ſyſtême, d'avoir un côté moins fortifié que le reſte. Les ouvrages des hommes ſe reſſentiront toujours de l'humanité ; et ce n'eſt pas

de leur esprit qu'il faut attendre des productions parfaites. En vain les philosophes combattront-ils l'erreur, cette hydre ne se laisse point abattre : il y paraît toujours de nouvelles têtes à mesure qu'on les a terrassées. En un mot, le système qui contient le moins de contradictions, le moins d'impertinences, et les absurdités les moins grossières, doit être regardé comme le meilleur.

1737.

Nous ne saurions exiger, avec justice, que messieurs les métaphysiciens nous donnent une carte exacte de leur empire. On serait bien embarrassé de faire la description d'un pays que l'on n'a jamais vu, dont on n'a aucune nouvelle, et qui est inaccessible. Aussi ces messieurs ne font-ils que ce qu'ils peuvent. Ils nous débitent leurs romans dans l'ordre le plus géométrique qu'ils ont pu imaginer ; et leurs raisonnemens, semblables à des toiles d'araignées, sont d'une subtilité presque imperceptible. Si les *Descartes*, les *Locke*, les *Newton*, les *Wolf* n'ont pu deviner le mot de l'énigme, il est à croire, et l'on peut même affirmer, que la postérité ne sera pas plus heureuse que nous en ses découvertes.

Vous avez considéré ces systêmes en sage; vous en avez vu l'insuffisance, et vous y avez ajouté des réflexions très-judicieuses. Mais ce trésor que je possédais par procuration,

est

eſt entre les mains d'*Emilie* : je n'oſerais le réclamer, malgré l'envie que j'en ai ; je me contenterai de vous en faire ſouvenir modeſtement pour ne pas perdre la valeur de mes droits. 1737.

En vérité, Monſieur, ſi la nature a le pouvoir de faire une exception à la règle générale, elle en doit faire une en votre faveur ; et votre âme devrait être immortelle, afin que DIEU pût être le rémunérateur de vos vertus. Le Ciel vous a donné des gages d'une prédilection ſi marquée, qu'en cas d'un avenir, j'oſe vous répondre de votre félicité éternelle. Cette lettre-ci vous ſera remiſe par le miniſtère de M. *Thiriot*. Je voudrais, non-ſeulement, que mon eſprit eût des ailes pour qu'il pût ſe rendre à Cirey ; mais je voudrais encore que ce moi matériel, enfin ce véritable moi-même en eût pour vous aſſurer de vive voix de l'eſtime infinie avec laquelle je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1737.

## LETTRE XXXIV.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

A Cirey, le 20 décembre.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu, le 12 du préſent mois, la lettre de votre Alteſſe royale du 19 novembre; vous daignez m'avertir, par cette lettre, que vous avez eu la bonté de m'adreſſer un paquet contenant des mémoires ſur le gouvernement du czar *Pierre I*, et en même temps vous m'avertiſſez, avec votre prudence ordinaire, de l'uſage retenu que j'en dois faire. L'unique uſage que j'en ferai, Monſeigneur, ſera d'envoyer à votre Alteſſe royale l'ouvrage rédigé ſelon vos intentions, et il ne paraîtra qu'après que vous y aurez mis le ſceau de votre approbation. C'eſt ainſi que je veux en uſer pour tout ce qui pourra partir de moi; et c'eſt dans cette vue que je prends la liberté de vous envoyer aujourd'hui, par la route de Paris, ſous le couvert de M. *Borck*, une tragédie que je viens d'achever, et que je ſoumets à vos lumières. Je ſouhaite que mon paquet parvienne en vos mains plus promptement que le vôtre ne me parviendra.

Votre Alteſſe royale mande que le paquet contenant le mémoire du czar, et d'autres choſes beaucoup plus précieuſes pour moi, eſt parti le 10 novembre. Voilà plus de ſix ſemaines écoulées, et je n'en ai pas encore de nouvelles. Daignez, Monſeigneur, ajouter à vos bontés celle de m'inſtruire de la voie que vous avez choiſie, et le recommander à ceux à qui vous l'avez confié. Quand votre Alteſſe royale daignera m'honorer de ſes lettres, de ſes ordres, et me parler avec cette bonté pleine de confiance qui me charme, je crois qu'elle ne peut mieux faire que d'envoyer les lettres à M. *Pidol*, maître des poſtes à Trèves; la ſeule précaution eſt de les affranchir juſqu'à Trèves; et ſous le couvert de ce *Pidol*, ſerait l'adreſſe à d'*Artigny*, à Bar-le-Duc. A l'égard des paquets que votre Alteſſe royale pourrait me faire tenir, peut-être la voie de Paris, l'adreſſe et l'entremiſe de M. *Thiriot* ſeraient plus commodes. 1737.

Ne vous laſſez point, Monſeigneur, d'enrichir Cirey de vos préſens. Les oreilles de madame *du Châtelet* ſont de tous pays, auſſi-bien que vôtre ame et la ſienne. Elle ſe connaît très-bien en muſique italienne; ce n'eſt pas qu'en général elle aime la muſique de prince. Feu M. le duc d'*Orléans* fit un opéra déteſtable nommé Panthée. Mais,

1737. Monseigneur, vous n'êtes pour nous ni prince ni roi ; vous êtes un grand homme.

On dit que votre Altesse royale a envoyé des vers charmans à madame de *la Popelinière*. Savez-vous bien, Monseigneur, que vous êtes adoré en France ; on vous y regarde comme le jeune *Salomon* du Nord. Encore une fois, c'est bien dommage pour nous que vous soyez né pour régner ailleurs. Un million ou moins de rente, un joli palais dans un climat tempéré, des amis au lieu de sujets, vivre entouré des arts et des plaisirs, ne devoir le respect et l'admiration des hommes qu'à soi-même, cela vaudrait peut-être un royaume ; mais votre devoir est de rendre un jour les Prussiens heureux. Ah qu'on leur porte envie !

Vous m'ordonnez, Monseigneur, de vous présenter quelques règles, pour discerner les mots de la langue française qui appartiennent à la prose, de ceux qui sont consacrés à la poësie. Il serait à souhaiter qu'il y eût sur cela des règles ; mais à peine en avons-nous pour notre langue. Il me semble que les langues s'établissent comme les lois : de nouveaux besoins, dont on ne s'est aperçu que petit à petit, ont donné naissance à bien des lois qui paraissent se contredire. Il semble que les hommes aient voulu se conduire et

parler au hasard. Cependant, pour mettre quelque ordre dans cette matière, je distinguerai les idées, les tours et les mots poëtiques. 1737.

Une idée poëtique, c'est, comme le fait votre Altesse royale, une image brillante substituée à l'idée naturelle de la chose dont on veut parler; par exemple, je dirai en prose : *Il y a dans le monde un jeune prince vertueux et plein de talens, qui déteste l'envie et le fanatisme.* Je dirai en vers :

O Minerve! ô divine Astrée!
Par vous sa jeunesse inspirée
Suivit les Arts et les Vertus.
L'Envie au cœur faux, à l'œil louche,
Et le Fanatisme farouche
Sous ses pieds tombent abattus.

Un tour poëtique; c'est une inversion que la prose n'admet point. Je ne dirai point en prose : *D'un maître efféminé corrupteurs politiques*, mais *corrupteurs politiques d'un prince efféminé.* Je ne dirai point :

Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'Univers il disputait l'empire,
Confiant sur les eaux, aux aquilons mutins,
Le destin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
Césat à la tempête opposait sa fortune.

1737. Ce *Céſar* à la ſixième ligne eſt un tour purement poëtique, et en proſe je commencerais par *Céſar*.

Les mots uniquement réſervés pour la poëſie, j'entends la poëſie noble, ſont en petit nombre ; par exemple, on ne dira pas en proſe *courſiers* pour chevaux, *diadême* pour couronne, *empire de France* pour royaume de France, *char* pour carroſſe, *forfaits* pour crimes, *exploits* pour actions, l'*empyrée* pour le ciel, *les airs* pour l'air, *faſtes* pour regiſtre, *naguère* pour depuis peu, &c.

A l'égard du ſtyle familier; ce ſont à peu-près les mêmes termes qu'on emploie en proſe et en vers. Mais j'oſerai dire que je n'aime point cette liberté qu'on ſe donne ſouvent, de mêler dans un ouvrage qui doit être uniforme, dans une épître, dans une ſatire, non-ſeulement les ſtyles différens, mais encore les langues différentes ; par exemple, celle de *Marot* et celle de nos jours. Cette bigarrure me déplaît autant que ferait un tableau où l'on mêlerait des figures de *Calot* et les charges de *Téniers* avec des figures de *Raphaël*. Il me ſemble que ce mélange gâte la langue, et n'eſt propre qu'à jeter tous les étrangers dans l'erreur.

D'ailleurs, Monſeigneur, l'uſage et la lecture des bons auteurs en a beaucoup plus

appris à votre Alteſſe royale que mes réflexions ne pourraient lui en dire. 1737.

Quant à la métaphyſique de M. *Wolf*, il me paraît preſque en tout dans les principes de *Leibnitz*. Je les regarde tous deux comme de très-grands philoſophes ; mais ils étaient des hommes, donc ils étaient ſujets à ſe tromper. Tel qui remarque leurs fautes eſt bien loin de les valoir : car un ſoldat peut très-bien critiquer ſon général, ſans pour cela être capable de commander un bataillon.

Vous me charmez, Monſeigneur, par la défiance où vous êtes de vous-même, autant que par vos grands talens. Madame la marquiſe *du Châtelet*, pénétrée d'admiration pour votre perſonne, mêle ſes reſpects aux miens. C'eſt avec ces ſentimens, et ceux de la plus reſpectueuſe et tendre reconnaiſſance, que je ſuis pour toute ma vie, &c.

1737.

## LETTRE XXXV.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Décembre.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Alteſſe royale a dû recevoir une réponſe de madame la marquiſe *du Châtelet* par la voie de M. *Plet ;* mais comme M. *Plet* ne nous accuſe ni la réception de cette lettre, ni celle d'un aſſez gros paquet que je lui avais adreſſé, huit jours auparavant, pour votre Alteſſe royale, je prends la liberté d'écrire cette fois par la voie de M. *Thiriot.*

Je vous avais mandé, Monſeigneur, que j'avais du premier coup d'œil donné la préférence à l'épître ſur la retraite, à cette deſcription aimable du loiſir occupé dont vous jouiſſez ; mais j'ai bien peur aujourd'hui de me rétracter. Je ne trouve aucune faute contre la langue dans l'épître à *Peſne*, et tout y reſpire le bon goût. C'eſt le peintre de la raiſon qui écrit au peintre ordinaire. Je peux vous aſſurer, Monſeigneur, que les ſix derniers vers, par exemple, ſont un chef-d'œuvre.

Abandonne

Abandonne tes saints entourés de rayons ;
Sur des sujets brillans exerce tes crayons ; 1737.
Peins-nous d'Amaryllis les grâces ingénues,
Les Nymphes des forêts, les Grâces demi-nues ;
Et souviens-toi toujours, que c'est au seul Amour
Que ton art si charmant doit son être et le jour.

C'est ainsi que *Despréaux* les eût faits. Vous allez prendre cela pour une flatterie. Vous êtes tout propre, Monseigneur, à ignorer ce que vous valez.

L'épître à M. *Duhan* est bien digne de vous : elle est d'un esprit sublime et d'un cœur reconnaissant. M. *Duhan* a élevé apparemment votre Altesse royale. Il est bien heureux, et jamais prince n'a donné une telle récompense. Je m'aperçois, en lisant tout ce que vous avez daigné m'envoyer, qu'il n'y a pas une seule pensée fausse. Je vois, de temps en temps, des petits défauts de la langue, impossibles à éviter : car, par exemple, comment auriez-vous deviné que *nourricier* est de trois syllabes et non pas de quatre? que *ayent* est d'une syllabe et non pas de deux? Ce n'est pas vous qui avez fait notre langue ; mais c'est vous qui pensez. *Sapere est principium et fons.* Un esprit vrai fait toujours bien ce qu'il fait. Vous daignez vous amuser à faire des vers français et de la musique italienne : vous

1737. saisisse le goût de l'un et de l'autre. Vous vous connaissez très-bien en peinture ; enfin le goût du vrai vous conduit en tout. Il est impossible que cette grande qualité, qui fait le fond de votre caractère, ne fasse le bonheur de tout un peuple après avoir fait le vôtre. Vous serez sur le trône ce que vous êtes dans votre retraite ; et vous régnerez comme vous pensez et comme vous écrivez. Si votre Altesse royale s'écarte un peu de la vérité, ce n'est que dans les éloges dont elle me comble ; et cette erreur ne vient que de sa bonté.

L'épître que vous daignez m'adresser, Monseigneur, est une bien belle justification de la poésie, et un grand encouragement pour moi. Les cantiques de *Moïse*, les oracles des païens, tout y est employé à relever l'excellence de cet art ; mais vos vers sont le plus grand éloge qu'on ait fait de la poésie. Il n'est pas bien sûr que *Moïse* soit l'auteur des deux beaux Cantiques ; ni que le meurtrier d'*Urie*, l'amant de *Bethsabée*, le roi traître aux Philistins et aux Israélites, &c. ait fait ses psaumes : mais il est sûr que l'héritier de la monarchie de Prusse fait de très-beaux vers français.

Si j'osais éplucher cette épître (et il le faut bien, car je vous dois la vérité), je vous dirais, Monseigneur, que *trompette* ne rime

point à *tête*, parce que *tête* est long et que *fête* est bref, et que la rime est pour l'oreille et non pour les yeux. *Défaites*, par la même raison, ne rime point avec *conquête*; *quête* est long, *faites* est bref. Si quelqu'un voyait mes lettres il dirait : Voilà un franc pédant qui s'en va parler de brèves et de longues à un prince plein de génie. Mais le prince daigne descendre à tout. Quand ce prince fait la revue de son régiment, il examine le fourniment du soldat. Le grand homme ne néglige rien; il gagnera des batailles dans l'occasion; il signera le bonheur de ses sujets, de la même main dont il rime des vérités. 1737.

Venons à l'ode : elle est infiniment supérieure à ce qu'elle était; et je ne saurais revenir de ma surprise, qu'on sasse si bien des odes françaises au fond de l'Allemagne. Nous n'avons qu'un exemple d'un français qui fesait très-bien des vers italiens, c'était l'abbé *Regnier;* mais il avait été long-temps en Italie; et vous, mon Prince, vous n'avez point vu la France.

Voici encore quelques petites fautes de langage. *Je n'eus point reçu l'existence*, il faut dire *je n'eusse;* et *la sagesse avait pourvue*, il faut dire *pourvu*. Jamais un verbe ne prend cette terminaison, que quand son participe est considéré comme adjectif. Voici qui est encore bien pédant; mais j'en ai déjà demandé

1737. pardon, et vous voulez savoir parfaitement une langue à qui vous faites tant d'honneur. Par exemple, on dira *la personne que vous avez aimée*, parce que *aimée* est comme un adjectif de la personne. On dira *la sagesse dont votre ame est pourvue*, par la même raison; mais on doit dire : DIEU *a pourvu à former un prince qui*, &c.

Ta clémence infinie,
Dans aucun sens ne se dénie.

*dénie* ne peut pas être employé pour dire *se dément*; le mot de *dénier* ne peut être mis que pour *nier* ou *refuser*.

Si tu me condamne à périr,

il faut absolument dire : *Si tu me condamnes.*

Tel qui n'est plus ne peut souffrir.

*Tel* signifie toujours, en ce sens, un nombre d'hommes qui fait une chose, tandis qu'un autre ne la fait pas. Mais ici c'est une affaire commune à tous les hommes; il faut mettre : *Qui n'est plus ne saurait souffrir*, &c.

## LETTRE XXXVI. 1737.

### *DU PRINCE ROYAL.*

### *Réponſe ſur le chapitre de la liberté.*

A Berlin, 26 décembre.

J'AI été richement dédommagé aujourd'hui du long intervalle pendant lequel je n'avais point reçu de vos lettres ; cette poſte m'en ayant apporté deux à la fois, auxquelles je vous répondrai ſelon l'ordre des dates.

Rien ne m'a plus ſurpris que celle du 24 octobre, où vous me marquez l'alarme que M. *Thiriot* vous a donnée mal à propos. Vous pouvez être tranquille ſur tout ce qu'on vous écrit, puiſque vous n'êtes point du tout ſoupçonné d'avoir eu part au libelle qu'on a fait contre le roi, ni même d'en avoir eu connaiſſance. Je vous expoſerai, en peu de mots, l'affaire dont il s'agit, qui, dans le fond, n'eſt qu'une bagatelle mépriſable, et aucunement digne de conſidération. Il y a un an qu'on vend ici, ſous le manteau, un libelle diffamatoire, attaquant la perſonne du roi, ſous le titre de *Don Quichotte au chevalier des Cignes*. Les vers en ſont paſſables, mais ce ne ſont

1737. que des injures rimées. Le ſens contient la bile la plus venimeuſe qui fût jamais. C'eſt un tiſſu d'anecdotes couſues avec toute la malignité poſſible, et brodées d'une manière abominable. Le roi a vu cette pièce ; mais ſenſible uniquement à la vraie gloire et à l'approbation des gens de bien, il a ſouverainement mépriſé l'auteur et la production. On s'eſt contenté d'en défendre la vente ſous de grièves peines. De plus, on n'ignore pas où cette pièce a été fabriquée. On ſait que l'auteur infame eſt de ces écrivains mercenaires que l'animoſité d'une cour étrangère a incités au crime ; mais il eſt trop au-deſſous d'un roi de s'amuſer à punir un miſérable. Si le Créateur voulait lancer ſon tonnerre ſur chaque reptile qui, en ſa frénéſie, pouſſe l'audace juſqu'à le blaſphémer, des nuages épais couvriraient continuellement la ſurface de la terre, et les foudres ne ceſſeraient de gronder dans les cieux. Croyez-vous, Monſieur, que j'aurais été le dernier à vous avertir des ſoupçons injurieux qu'on aurait conçus contre vous, ſi le fait avait exiſté ? Vous me connaiſſez bien mal, et vous n'avez qu'une faible idée de mon amitié. Sachez que j'ai pris ſur moi le ſoin de votre réputation. Je fais ici l'office de votre renommée. Vous m'entendez, et vous comprenez bien que je

ne prétends dire autre chose, sinon, que je me suis chargé de défendre votre réputation contre les préjugés des ignorans, et contre la calomnie de vos envieux. Je réponds de vous corps pour corps ; et j'emploie argumens, exemples, et vos ouvrages mêmes pour vous faire des prosélytes. Je peux me flatter d'avoir assez bien réussi, quoique je ne m'attribue aucun autre mérite que celui de vous avoir véritablement fait connaître de mes compatriotes. Je vous prie, Monsieur, de vous tranquilliser désormais, et d'attendre que je vous donne le signal pour prendre l'alarme. 1737.

J'ai oublié de vous dire que l'officier dont *Thiriot* fait mention n'est point de mon régiment ; et passe dans l'armée pour un homme peu véridique ; ce qui peut d'autant plus vous ôter tout sujet d'inquiétude.

J'ai reçu votre chapitre de la métaphysique sur la liberté, et je suis mortifié de vous dire que je ne suis pas entièrement de votre sentiment. Je fonde mon système sur ce qu'on ne doit pas renoncer volontairement aux connaissances qu'on peut acquérir par le raisonnement. Cela posé, je fais mes efforts pour connaître de DIEU tout ce qui m'est possible, à quoi la voie de l'analogie ne m'est pas d'un faible secours. Je vois premièrement qu'un Etre créateur doit être sage et puissant. Comme

1737. sage, il a voulu, dans son intelligence éternelle, le plan du monde; et comme tout-puissant, il l'a exécuté.

De là, il s'ensuit nécessairement que l'auteur de cet univers doit avoir eu un but en le créant. S'il a eu un but, il faut que tous les événemens y concourent. Si tous les événemens y concourent, il faut que tous les hommes agissent conformément au dessein du Créateur, et qu'ils ne se déterminent à toutes leurs actions, que suivant les lois immuables de ses desseins, auxquelles ils obéissent en les ignorant; sans quoi DIEU serait spectateur oisif de la nature. Le monde se gouvernerait suivant le caprice des hommes; et celui dont la puissance a formé l'univers serait inutile depuis que de faibles mortels l'ont peuplé. Je vous avoue que, puisqu'il faut opter entre faire un être passif ou du Créateur ou de la créature, je me détermine en faveur de DIEU. Il est plus naturel que ce DIEU fasse tout, et que l'homme soit l'instrument de sa volonté, que de se figurer un DIEU qui crée un monde, qui le peuple d'hommes, pour ensuite rester les bras croisés, et asservir sa volonté et sa puissance à la bizarrerie de l'esprit humain. Il me semble voir un américain ou quelque sauvage qui voit pour la première fois une montre; il croira que l'aiguille

qui montre les heures a la liberté de ſe tourner d'elle-même, et il ne ſoupçonnera pas ſeulement qu'il y a des reſſorts cachés qui la font mouvoir; bien moins encore, que l'horloger l'a faite à deſſein qu'elle faſſe préciſément le mouvement auquel elle eſt aſſujettie. DIEU eſt cet horloger. Les reſſorts dont il nous a compoſés ſont infiniment plus ſubtils, plus déliés et plus variés que ceux de la montre. L'homme eſt capable de beaucoup de choſes; et comme l'art eſt plus caché en nous, et que le principe qui nous meut eſt inviſible, nous nous attachons à ce qui frappe le plus nos ſens, et celui qui fait jouer tous ces reſſorts échappe à nos faibles yeux; mais il n'a pas moins eu intention de nous deſtiner préciſément à ce que nous ſommes. Il n'a pas moins voulu que toutes nos actions ſe rapportaſſent à un tout, qui eſt le ſoutien de la ſociété, et le bien de la totalité du genre-humain. 1737.

Lorſqu'on regarde les objets ſéparément, il peut arriver qu'on en conçoive des idées bien différentes, que ſi on les enviſageait avec tout ce qui a relation avec eux. On ne peut juger d'un édifice par un aſtragale; mais lorſqu'on conſidère tout le reſte du bâtiment, alors on peut avoir une idée préciſe et nette des proportions et des beautés de

1737. l'édifice. Il en eſt de même des ſyſtêmes philoſophiques. Dès qu'on prend des morceaux détachés, on élève une tour qui n'a point de fondement; et qui, par conſéquent, s'écroule de ſoi-même. Ainſi, dès qu'on avoue qu'il y a un DIEU, il faut néceſſairement que ce DIEU ſoit de la partie du ſyſtême, ſans quoi il vaudrait mieux, pour plus de commodité, le nier tout-à-fait. Le nom de DIEU, ſans l'idée de ſes attributs, et principalement ſans l'idée de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe et de ſa préſcience, eſt un ſon qui n'a aucune ſignification, et qui ne ſe rapporte à rien abſolument.

J'avoue qu'il faut, ſi je puis m'exprimer ainſi, entaſſer ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé et de plus majeſtueux pour concevoir, quoique très-imparfaitement, ce que c'eſt que cet Etre créateur, cet Etre éternel, cet Etre tout-puiſſant, &c. Cependant j'aime mieux m'abymer dans ſon immenſité, que de renoncer à ſa connaiſſance, et à toute l'idée intellectuelle que je puis me former de lui.

En un mot, s'il n'y avait pas de DIEU, votre ſyſtême ſerait l'unique que j'adopterais; mais comme il eſt certain que ce DIEU eſt, on ne ſaurait aſſez mettre de choſes ſur ſon compte. Après quoi il reſte encore à vous

dire que, comme tout eſt fondé, ou bien comme tout a ſa raiſon dans ce qui l'a précédé, je trouve la raiſon du tempérament et de l'humeur de chaque homme dans la mécaniïque de ſon corps. Un homme emporté a la bile facile à émouvoir; un miſanthrope a l'hypocondre enflé; le buveur, le poulmon ſec; l'amoureux, le tempérament robuſte, &c. Enfin, comme je trouve toutes ces choſes diſpoſées de cette façon dans notre corps, je conjecture de là qu'il faut néceſſairement que chaque individu ſoit déterminé d'une façon préciſe, et qu'il ne dépend point de nous de ne point être du caractère dont nous ſommes. Que dirai-je des événemens qui ſervent à nous donner des idées, et à nous inſpirer des réſolutions? comme, par exemple, le beau temps m'invite à prendre l'air; la réputation d'un homme de bon goût, qui me recommande un livre, m'engage à le lire; ainſi du reſte. Si donc on ne m'avait jamais dit qu'il y eût un *Voltaire* au monde; ſi je n'avais pas lu ſes excellens ouvrages; comment eſt-ce que ma volonté, cet agent libre, aurait pu me déterminer à lui donner toute mon eſtime? En un mot, comment eſt-ce que je puis vouloir une choſe ſi je ne la connais pas? 1737.

Enfin, pour attaquer la liberté dans ſes

1737. derniers retranchemens, comment eſt-ce qu'un homme peut ſe déterminer à un choix ou à une action, ſi les événemens ne lui en fourniſſent l'occaſion? et ces événemens, qui eſt-ce qui les dirige? ce ne peut être le haſard, puiſque le haſard eſt un mot vide de ſens. Ce ne peut donc être que DIEU. Si donc DIEU dirige les événemens ſelon ſa volonté, il dirige auſſi et gouverne néceſſairement les hommes; et c'eſt ce principe qui eſt la baſe et comme le fondement de la Providence divine, qui me fait concevoir la plus haute, la plus noble et la plus magnifique idée qu'une créature auſſi bornée que l'homme peut ſe former d'un Etre auſſi immenſe que l'eſt le Créateur. Ce principe me fait connaître en DIEU un Etre infiniment grand et ſage, n'étant point abſorbé dans les plus grandes choſes, et ne s'aviliſſant point dans les plus petits détails. Quelle immenſité n'eſt pas celle d'un DIEU qui embraſſe généralement toutes choſes, et dont la ſageſſe a préparé dès le commencement du monde ce qu'il a exécuté à la fin des temps! Je ne prétends pas cependant meſurer les myſtères de DIEU ſelon la faibleſſe des conceptions humaines. Je porte ma vue auſſi loin que je puis; mais ſi quelques objets m'échappent, je ne prétends pas renoncer à ceux que mes yeux me font apercevoir clairement.

Peut-être qu'un préjugé, qu'une prévention, que la flatteuſe penſée de ſuivre une opinion particulière m'aveugle. Peut-être que j'avilis trop les hommes; cela ſe peut, je n'en diſconviens pas. Mais ſi le roi de France était en compromis avec le roi d'Yvetot; je ſuis sûr que tout homme ſenſé reconnaîtrait la puiſſance du roi *Louis XV* ſupérieure à l'autre. A plus forte raiſon devons-nous nous déclarer pour la puiſſance de DIEU, qui ne peut, en aucune façon, entrer en ligne de comparaiſon avec ces êtres fugitifs que le temps produit, dont le ſort ſe joue, et que le temps détruit après une durée courte et paſſagère. 1737.

Lorſque vous parlez de la vertu, on voit que vous êtes en pays de connaiſſance; vous parlez en maître de cette matière, dont vous connaiſſez la théorie et la pratique: en un mot, il vous eſt facile de diſcourir ſavamment de vous-même. Il eſt certain que les vertus n'ont lieu que relativement à la ſociété. Le principe primitif de la vertu eſt l'intérêt (que cela ne vous effraye point), puiſqu'il eſt évident que les hommes ſe détruiraient les uns les autres, ſans l'intervention des vertus. La nature produit naturellement des voleurs, des envieux, des fauſſaires, des meurtriers: ils couvrent toute la face de la

terre ; et sans les lois qui répriment le vice,
1737. chaque individu s'abandonnerait à l'instinct de la nature, et ne penserait qu'à soi. Pour réunir tous ces intérêts particuliers, il fallait trouver un tempérament pour les contenter tous ; et l'on convint que l'on ne se déroberait point réciproquement son bien, qu'on n'attenterait point à la vie de ses semblables, et qu'on se prêterait mutuellement à tout ce qui pourrait contribuer au bien commun.

Il y a des mortels heureux, de ces ames bien nées qui aiment la vertu pour l'amour d'elle-même ; leur cœur est sensible au plaisir qu'il y a de bien faire. Il vous importe peu de savoir que l'intérêt ou le bien de la société demande que vous soyez vertueux. Le Créateur vous a heureusement formé de façon que votre cœur n'est point accessible aux vices ; et ce Créateur se sert de vous comme d'un organe, comme d'un instrument, comme d'un ministre, pour rendre la vertu plus respectable et plus aimable au genre-humain. Vous avez voué votre plume à la vertu, et il faut avouer que c'est le plus grand présent qui lui ait jamais été fait. Les temples que les Romains lui consacrèrent sous divers titres servaient à l'honorer, mais vous lui faites des disciples. Vous travaillez à lui former des sujets, et donnez un exemple, par votre vie, de ce que l'humanité a de plus louable.

J'attends la Philosophie de *Newton* et l'Histoire de *Louis XIV*, qui, avec *Césarion*, me viendront le 16 de janvier. La goutte, la fièvre et l'amour ont empêché mon petit ambassadeur de me joindre plutôt. Il ne faut qu'un de ces maux pour déranger furieusement la liberté de notre volonté. Je ne manquerai pas de vous dire mon sentiment, avec toute la franchise possible, sur les ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer : c'est la marque la plus manifeste que je puisse vous donner de l'estime que j'ai pour vous. Si je vous expose mes doutes, ce n'est point par arrogance, ce n'est point non plus que j'aye une haute opinion de mon habileté ; mais c'est pour découvrir la vérité. Mes doutes sont des interrogations, afin d'être plus foncièrement instruit, et pour éviter tous les obstacles qui pourraient se rencontrer dans une matière aussi épineuse qu'est celle de la métaphysique. 1737.

Ce sont-là les raisons qui m'obligent à ne vous jamais déguiser mes sentimens. Il serait à souhaiter que tout commerce pût être un trafic de vérité ; mais combien y a-t-il d'hommes capables de l'écouter ! Une malheureuse présomption, une pernicieuse idée d'infaillibilité, une funeste habitude de voir tout ployer devant eux, les en éloignent. Ils ne sauraient

souffrir que l'écho de leurs penſées ; et ils
1737. pouſſent la tyrannie, juſqu'à vouloir gouverner auſſi deſpotiquement ſur les penſées et ſur les opinions, que les Ruſſes peuvent gouverner une troupe de ſerviles eſclaves. Il n'y a que la ſeule vertu qui ſoit digne d'entendre la vérité. Puiſque le monde aime l'erreur, et qu'il veut ſe tromper, il faut l'abandonner à ſon mauvais deſtin ; et c'eſt, ſelon moi, l'hommage le plus flatteur qu'on puiſſe rendre à quelqu'un, que de lui découvrir ſans crainte le fond de ſes penſées. En un mot, oſer contredire un auteur, c'eſt rendre un hommage tacite à ſa modération, à ſa juſtice et à ſa raiſon.

Vous me faites naître des eſpérances charmantes. Il ne vous ſuffit pas de m'inſtruire des matières les plus profondes ; vous penſez encore à ma récréation. Que ne vous devrai-je pas ? Il eſt sûr que le ciel me devait, pour mon bonheur, un homme de votre mérite. Vous ſeul m'en valez des milliers.

Vous avez reçu à préſent une bonne quantité de mes vers, que j'ai fait partir à la fin de novembre pour Cirey. J'aime la poëſie à la paſſion ; mais j'ai trop d'obſtacles à vaincre pour faire quelque choſe de paſſable. Je ſuis étranger ; je n'ai point l'imagination aſſez vive, et toutes les bonnes choſes ont été

dites

dites avant moi. Pour à préſent, il en eſt de moi comme des vignes, qui ſe reſſentent toujours du terroir où elles ſont plantées. Il ſemble que celui de Remusberg eſt aſſez propre pour les vers, mais que celui-ci ne produit tout au plus que de la proſe. 1737.

Vous voudrez bien aſſurer l'incomparable *Emilie* de toute mon eſtime: elle a déſarmé mon courroux par le morceau de votre métaphyſique que je viens de recevoir. J'avais regret, je l'avoue, de trouver en elle la moindre bagatelle qui pût approcher de l'imperfection. La voilà à préſent comme je déſirais qu'elle fût.

Il ſerait ſuperflu de vous répéter les aſſurances de mon eſtime et de mon amitié. Je me flatte que vous en êtes convaincu, ainſi que de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis,

Monſieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1738.

## LETTRE XXXVII.

### DE M. DE VOLTAIRE.

23 janvier.

Je reçois de Berlin une lettre du 26 décembre. Elle contient deux grands articles. Un plein de bonté, de tendresse, et d'attention à m'accabler des bienfaits les plus flatteurs. Le second article est un ouvrage bien fort de métaphysique. On croirait que cette lettre est de M. *Leibnitz*, ou de M. *Wolf* à quelqu'un de ses amis, mais elle est signée *Frédéric*. C'est un des prodiges de votre ame, Monseigneur; votre Altesse royale remplit avec moi tout son caractère. Elle me lave d'une calomnie; elle daigne protéger mon honneur contre l'envie, et elle donne des lumières à mon ame.

Je vais donc me jeter dans la nuit de la métaphysique, pour oser combattre contre les *Leibnitz*, les *Wolf*, les *Frédéric*. Me voilà comme *Ajax*, ferraillant dans l'obscurité; et je vous crie : Grand Dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous!

Mais avant d'oser entrer en lice, je vais faire transcrire, pour mettre dans un paquet,

deux épîtres qui sont le commencement d'une espèce de système de morale que j'avais commencé, il y a un an. Il y a quatre épîtres de faites. Voici les deux premières. L'une roule sur l'égalité des conditions, l'autre sur la liberté. Cela est peut-être fort impertinent à moi, atome de Cirey, de dire à une tête presque couronnée que les hommes sont égaux, et d'envoyer des injures rimées, contre les partisans du *fatum*, à un philosophe qui prête un appui si puissant à ce système de la nécessité absolue. 1738.

Mais ces deux témérités de ma part prouvent combien votre Altesse royale est bonne. Elle ne gêne point les consciences. Elle permet qu'on dispute contre elle; c'est l'ange qui daigne lutter contre *Israël*. J'en resterai boiteux, mais n'importe; je veux avoir l'honneur de me battre.

Pour l'égalité des conditions, je la crois aussi fermement, que je crois qu'une ame comme la vôtre serait également bien partout. Votre devise est:

*Nave ferar magnâ; et parvâ ferar unus et idem.*

Pour la liberté, il y a un peu de chaos dans cette affaire. Voyons si les *Clarke*, les *Locke*, les *Newton* me doivent éclairer; ou si les *Leibnitz*,

princes ou non, doivent être ma lumière. On
1738. ne peut certainement rien de plus fort que tout ce que dit votre Alteſſe royale pour prouver lá néceſſité abſolue. Je vois d'abord que votre Alteſſe royale eſt dans l'opinion de la raiſon ſuffiſante de MM. *Leibnitz* et *Wolf*. C'eſt une idée très-belle, c'eſt-à-dire, très-vraie; car enfin, il n'y a rien qui n'ait ſa cauſe, rien qui n'ait une raiſon de ſon exiſtence. Cette idée exclut-elle la liberté de l'homme?

1°. Qu'entends-je par liberté? le pouvoir de penſer, et d'opérer des mouvemens en conſéquence. Pouvoir très-borné, comme toutes mes facultés.

2°. Eſt-ce moi qui penſe et qui opère des mouvemens? Eſt-ce un autre qui fait tout cela pour moi? Si c'eſt moi, je ſuis libre; car être libre, c'eſt agir. Ce qui eſt paſſif n'eſt point libre. Eſt-ce un autre qui agit pour moi? je ſuis trompé par cet autre, quand je crois être agent.

3°. Quel eſt cet autre qui me tromperait? Ou il y a un DIEU ou non. S'il eſt un DIEU, c'eſt lui qui me trompe continuellement. C'eſt l'Etre infiniment ſage, infiniment conſéquent, qui, ſans raiſon ſuffiſante, s'occupe éternellement d'erreurs oppoſées directement à ſon eſſence qui eſt la vérité.

S'il n'y a point de DIEU, qui eſt-ce qui me trompe? eſt-ce la matière, qui d'elle-même n'a pas d'intelligence? 1738.

4°. Pour nous prouver, malgré ce ſentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'exiſte pas, il faut néceſſairement prouver qu'elle eſt impoſſible. Cela me paraît inconteſtable. Voyons comme elle ſerait impoſſible.

5°. Cette liberté ne peut être impoſſible que de deux façons; ou parce qu'il n'y a aucun être qui puiſſe la donner, ou parce qu'elle eſt en elle-même une contradiction dans les termes, comme un carré long eſt une contradiction. Or, l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en ſoi de contradictoire, reſte à voir ſi l'Etre infini et créateur eſt libre; et ſi étant libre, il peut donner une petite partie de ſon attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

6°. Si DIEU n'eſt pas libre, il n'eſt pas un agent: donc il n'eſt pas DIEU. Or, s'il eſt libre et tout-puiſſant, il ſuit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reſte donc à ſavoir quelle raiſon on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce préſent.

1738. 7°. On prétend que DIEU ne nous a pas donné la liberté, parce que si nous étions des agens, nous serions en cela indépendans de lui; et que ferait DIEU, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes? Je réponds à cela deux choses. 1°. Ce que DIEU fait lorsque les hommes agissent; ce qu'il fesait avant qu'ils fussent; et ce qu'il fera quand ils ne feront plus. 2°. Que son pouvoir n'en est pas moins nécessaire à la conservation de ses ouvrages; et que cette communication qu'il nous a faite d'un peu de liberté, ne nuit en rien à sa puissance infinie, puisqu'elle-même est un effet de sa puissance infinie.

8°. On objecte que nous sommes emportés quelquefois malgré nous; et je réponds: Donc nous sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé, et la liberté est la santé de l'ame.

9°. On ajoute que l'assentiment de notre esprit est nécessaire, que la volonté suit cet assentiment; donc, dit-on, on veut et on agit nécessairement. Je réponds qu'en effet on désire nécessairement; mais désir et volonté sont deux choses très-différentes, et si différentes, qu'un homme sage veut et fait souvent ce qu'il ne désire pas. Combattre ses désirs est le plus bel effet de la liberté; et je crois qu'une des grandes sources du mal-entendu qui est entre

les hommes sur cet article, vient de ce que l'on confond souvent la volonté et le désir. 1738.

10°. On objecte que, si nous étions libres, il n'y aurait point de DIEU; je crois, au contraire, que c'est parce qu'il y a un DIEU que nous sommes libres. Car si tout était nécessaire; si ce monde existait par lui-même, d'une nécessité absolue (ce qui fourmille de contradictions), il est certain qu'en ce cas tout s'opérerait par des mouvemens liés nécessairement ensemble; donc il n'y aurait alors aucune liberté; donc sans DIEU point de liberté. Je suis bien surpris des raisonnemens échappés, sur cette matière, à l'illustre M. *Leibnitz*.

11°. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre notre liberté, est l'impossibilité d'accorder avec elle la préscience de DIEU. Et quand on me dit : DIEU sait ce que vous ferez dans vingt ans; donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absolue; j'avoue que je suis à bout, que je n'ai rien à répondre, et que tous les philosophes qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la préscience de DIEU, ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'assez déterminés pour dire que DIEU peut fort bien ignorer des futurs contingens, à peu-près, s'il m'est permis de parler ainsi, comme un

roi peut ignorer ce que fera un général à qui
1738. il aura donné carte blanche.

Ces gens-là vont encore plus loin. Ils soutiennent que non-seulement ce ne serait point une imperfection dans un Etre suprême d'ignorer ce que doivent faire librement des créatures qu'il a faites libres ; et qu'au contraire, il semble plus digne de l'Etre suprême de créer des êtres semblables à lui ; semblables, dis-je, en ce qu'ils pensent, qu'ils veulent et qu'ils agissent, que de créer simplement des machines.

Ils ajouteront que DIEU ne peut faire des contradictions ; et que peut-être il y aurait de la contradiction à prévoir ce que doivent faire ses créatures, et à leur communiquer cependant le pouvoir de faire le pour et le contre. Car, diront-ils, la liberté consiste à pouvoir agir ou ne pas agir : donc, si DIEU sait précisément que l'un des deux arrivera, l'autre dès-lors devient impossible ; donc plus de liberté. Or ces gens-là admettent une liberté : donc, selon eux, en admettant la prescience, ce serait une contradiction dans les termes.

Enfin ils soutiendront que DIEU doit ignorer ce qu'il est de sa nature d'ignorer ; et ils oseront dire qu'il est de sa nature d'ignorer tout futur contingent, et qu'il ne doit point savoir ce qui n'est pas.

Ne

Ne se peut-il pas très-bien faire, disent-ils, que du même fonds de sagesse dont DIEU prévoit à jamais les choses nécessaires, il ignore aussi les choses libres? en sera-t-il moins le créateur de toutes choses, et des agens libres, et des êtres purement passifs? 1738.

Qui nous a dit, continueront-ils, que ce ne serait pas une assez grande satisfaction pour DIEU de voir comment tant d'êtres libres, qu'il a créés dans tant de globes, agissent librement? Ce plaisir, toujours nouveau, de voir comment ses créatures se servent à tous momens des instrumens qu'il leur a donnés, ne vaut-il pas bien cette éternelle et oisive contemplation de soi-même, assez incompatible avec les occupations extérieures qu'on lui donne.

On objecte à ces raisonneurs-là, que DIEU voit en un instant l'avenir, le passé et le présent; que l'éternité est instantanée pour lui; mais ils répondront qu'ils n'entendent pas ce langage, et qu'une éternité qui est un instant leur paraît aussi absurde qu'une immensité qui n'est qu'un point.

Ne pourrait-on pas, sans être aussi hardi qu'eux, dire que DIEU prévoit nos actions libres, à peu-près comme un homme d'esprit prévoit le parti que prendra, dans une telle

1738. occaſion, un homme dont il connaît le caractère. La différence ſera qu'un homme prévoit à tort et à travers, et que DIEU prévoit avec une ſagacité infinie. C'eſt le ſentiment de *Clarke*.

J'avoue que tout cela me paraît très-haſardé, et que c'eſt un aveu, plutôt qu'une ſolution, de la difficulté. J'avoue enfin, Monſeigneur, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections, mais on en fait d'auſſi bonnes contre l'exiſtence de DIEU; et comme, malgré les difficultés extrêmes contre la création et la providence, je crois néanmoins la création et la providence, auſſi je me crois libre (juſqu'à un certain point s'entend) malgré les puiſſantes objections que vous me faites.

Je crois donc écrire à votre Alteſſe royale, non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionnettes humaines, mais comme à un être des plus libres et des plus ſages que DIEU ait jamais daigné créer.

Permettez-moi ici une réflexion, Monſeigneur. Sur vingt hommes, il y en a dix-neuf qui ne ſe gouvernent point par leurs principes; mais votre ame paraît être de ce petit nombre, plein de fermeté et de grandeur, qui agit comme il penſe.

Daignez, au nom de l'humanité, penſer

que nous avons quelque liberté; car si vous croyez que nous sommes de pures machines, 1738.
que deviendra l'amitié dont vous faites vos délices ? de quel prix seront les grandes actions que vous ferez ? quelle reconnaissance vous devra-t-on des soins que votre Altesse royale prendra de rendre les hommes plus heureux et meilleurs ? comment enfin regarderez-vous l'attachement qu'on a pour vous, les services qu'on vous rendra, le sang qu'on versera pour vous ? Quoi ! le plus généreux, le plus tendre, le plus sage des hommes, verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire du même œil dont on voit des roues de moulin tourner sur le courant de l'eau, et se briser à force de servir ! Non, Monseigneur, votre ame est trop noble pour se priver ainsi de son plus beau partage.

Pardonnez à mes argumens, à ma morale, à ma bavarderie. Je ne dirai point que je n'ai pas été libre en disant tout cela. Non, je crois l'avoir écrit très-librement, et c'est pour cette liberté que je demande pardon. Madame la marquise *du Châtelet* joint toujours ses respects pleins d'admiration aux miens.

Ma dernière lettre était d'un pédant grammairien, celle-ci est d'un mauvais métaphysicien; mais toutes feront d'un homme éternellement attaché à votre personne. Je suis, &c.

1738. ## LETTRE XXXVIII.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Potsdam, le 19 janvier.

MONSIEUR,

J'ESPERE que vous aurez reçu à présent les mémoires sur le gouvernement du czar *Pierre*, et les vers que je vous ai adressés. Je me suis servi de la voie d'un capitaine de mon régiment, nommé *Pleiz*, qui est à Lunéville, et qui, apparemment, n'aura pas pu vous les remettre plutôt à cause de quelques absences, ou bien faute d'avoir trouvé une bonne occasion.

Je sais que je ne risque rien en vous confiant des pièces secrètes et curieuses. Votre discrétion et votre prudence me rassurent sur tout ce que j'aurais à craindre. Si je vous ai averti de l'usage que vous devez faire de ces mémoires sur la Moscovie, mon intention n'a été que de vous faire connaître la nécessité où l'on est d'employer quelques ménagemens en traitant des matières de cette délicatesse. La plupart des princes ont une passion singulière pour les arbres généalogiques : c'est une espèce

d'amour propre qui remonte jusqu'aux ancêtres les plus reculés, qui les intéresse à la réputation non-seulement de leurs parens en droite ligne, mais encore de leurs collatéraux. Oser leur dire qu'il y a parmi leurs prédécesseurs des hommes peu vertueux, et par conséquent fort mépriſables, c'eſt leur faire une injure qu'ils ne pardonnent jamais; et malheur à l'auteur profane qui a eu la témérité d'entrer dans le ſanctuaire de leur hiſtoire, et de divulguer l'opprobre de leur maiſon. Si cette délicateſſe s'étendait à maintenir la réputation de leurs ancêtres du côté maternel, encore pourrait-on trouver des raiſons valables pour leur inſpirer un zèle auſſi ardent; mais de prétendre que cinquante ou ſoixante aïeux aient tous été les plus honnêtes gens du monde, c'eſt renfermer la vertu dans une ſeule famille, et faire une grande injure au genre-humain. 1738.

J'eus l'étourderie de dire une fois aſſez inconſidérément, en préſence d'une perſonne, que monſieur *un tel* avait fait une action indigne d'un cavalier: il ſe trouva, pour mon malheur, que celui dont j'avais parlé ſi librement était le couſin germain de l'autre, qui s'en formaliſa beaucoup. J'en demandai la raiſon, on m'en éclaircit, et je fus obligé de paſſer par tout un détail généalogique, pour reconnaître en quoi conſiſtait ma ſottiſe. Il ne

1738. me restait d'autre ressource qu'à sacrifier à la colère de celui que j'avais offensé tous mes parens qui ne méritaient point de l'être. On m'en blâma fort ; mais je me justifiai en disant que tout homme d'honneur, tout honnête homme était mon parent, et que je n'en reconnaissais point d'autres.

Si un particulier se sent si grièvement offensé de ce qu'on peut dire de mal de ses parens, à quel emportement un souverain ne se livrerait-il pas, s'il apprenait le mal qu'on dit d'un parent qui lui est respectable, et dont il tient toute sa grandeur ?

Je me sens très-peu capable de censurer vos ouvrages. Vous leur imprimez un caractère d'immortalité auquel il n'y a rien à ajouter ; et, malgré l'envie que j'ai de vous être utile, je sens bien que je ne pourrai jamais vous rendre le service que la servante de *Molière* lui rendait, lorsqu'il lui lisait ses ouvrages.

Je vous ai dit mes sentimens sur la tragédie de Mérope qui, selon le peu de connaissance que j'ai du théâtre et des règles dramatiques, me paraît la pièce la plus régulière que vous ayez faite. Je suis persuadé qu'elle vous fera plus d'honneur qu'Alzire. Je vous prierai de m'envoyer la correction des fautes de copiste que je marque.

J'eſſayerai de la voie de Trèves, ſelon que vous me le marquez, et j'eſpère que vous aurez ſoin de vous faire remettre mes lettres de Trèves à Cirey, et d'avertir le maître de poſte du ſoin qu'il doit prendre de cette correſpondance. 1738.

Vous me parlez d'une manière qui me fait entendre qu'il ne vous ſerait pas déſagréable de recevoir quelques pièces de muſique de ma façon. Ayez donc la bonté de me marquer combien de perſonnes vous avez pour l'exécution, afin que, ſachant leur nombre et en quoi conſiſtent leurs talens, je puiſſe vous envoyer des pièces propres à leur uſage. Je vous enverrais la *le Couvreur* en cantate,

Quoi! ces lèvres charmantes, &c.

mais je crains de réveiller en vous le ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus. Il faut, au contraire, arracher l'eſprit de deſſus des objets lugubres. Notre vie eſt trop courte pour nous abandonner au chagrin. A peine avons-nous le temps de nous réjouir. Auſſi ne vous enverrai-je que de la muſique joyeuſe.

L'indiſcret *Thiriot* a trompetté dans les quatre parties du monde que j'avais adreſſé une lettre en vers à madame de *la Popelinière*. Si ces vers avaient été paſſables, ma vanité

1738. n'aurait pas manqué de vous en importuner au plus vîte; mais la vérité eſt qu'ils ne valent rien. Je me ſuis bien repenti de leur avoir fait voir le jour.

Je voudrais bien pouvoir vivre dans un climat tempéré. Je voudrais bien pouvoir mériter d'avoir des amis tels que vous, d'être eſtimé des gens de bien, je renoncerais volontiers à ce qui fait l'objet principal de la cupidité et de l'ambition des hommes; mais je ſens trop que ſi je n'étais pas prince, je ſerais bien peu de choſe. Votre mérite vous ſuffit pour être eſtimé, pour être envié, et pour vous attirer des admirations. Pour moi, il me faut des titres, des armoiries et des revenus, pour attirer ſur moi le regard des hommes.

Ah! mon cher ami, que vous avez raiſon d'être ſatisfait de votre ſort! Un grand prince étant au moment de tomber entre les mains de ſes ennemis, vit ſes courtiſans en pleurs, et qui ſe déſeſpéraient autour de lui; il dit ce peu de paroles qui enferment un grand ſens: *Je ſens à vos larmes que je ſuis encore roi.*

Que ne vous dois-je point de reconnaiſſance pour toutes les peines que je vous coûte? Vous m'inſtruiſez ſans ceſſe, vous ne vous laſſez point de me donner des préceptes! En vérité, Monſieur, je ſerais bien ingrat ſi je ne ſentais pas tout ce que vous faites pour

moi. Je m'appliquerai à préſent à mettre en pratique toutes les règles que vous avez bien voulu me donner; et je vous prierai encore de ne vous point laſſer à force de me corriger. 1738.

J'ai cherché plus d'une fois pourquoi les Français, ſi amateurs des nouveautés, reſſuſcitaient de nos jours le langage antique de *Marot*. Il eſt certain que la langue françaiſe n'était pas, à beaucoup près, auſſi polie qu'elle l'eſt à préſent. Quel plaiſir une oreille bien née peut-elle trouver à des ſons rudes, comme le ſont ceux de ces vieux mots *oncques*, *prou*, *la choſe publique*, *accoutremens*, &c., &c.

On trouverait étrange à Paris ſi quelqu'un y paraiſſait vêtu comme du temps de *Henri IV*, quoique cet habillement pût être tout auſſi bon que le moderne. D'où vient, je vous prie, que l'on veut parler et qu'on aime à rajeunir la langue contemporaine de ces modes qu'on ne peut plus ſouffrir? et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que cette langue eſt peu entendue à préſent, que celle qu'on parle de nos jours eſt beaucoup plus correcte et beaucoup meilleure, qu'elle eſt ſuſceptible de toute la naïveté de celle de *Marot*, et qu'elle a des beautés auxquelles l'autre n'oſera jamais prétendre. Ce ſont-là, ſelon moi, des effets du mauvais goût et de la bizarrerie des caprices.

1738. Il faut avouer que l'eſprit humain eſt une étrange choſe !

Me voilà ſur le point de m'en retourner chez moi pour me vouer à l'étude, et pour reprendre la philoſophie, l'hiſtoire, la poëſie et la muſique. Pour la géométrie, je vous avoue que je la crains ; elle sèche trop l'eſprit. Nous autres allemands ne l'avons que trop ſec ; c'eſt un terrain ingrat qu'il faut cultiver, arroſer ſans ceſſe pour qu'il produiſe.

Aſſurez la marquiſe *du Châtelet* de toute mon eſtime ; dites à *Emilie* que je l'admire au poſſible. Pour vous, Monſieur, vous devez être perſuadé de l'eſtime parfaite que j'ai pour vous. Je vous le répète encore, je vous eſtimerai tant que je vivrai, étant avec ces ſentimens d'amitié que vous ſavez inſpirer à tous ceux qui vous connaiſſent,

Monſieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

## LETTRE XXXIX. 1738.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Janvier.

MONSEIGNEUR,

Je reçois à la fois les plus agréables étrennes qu'on ait jamais reçues : deux bons gros paquets de votre Alteſſe royale, l'un venant par la voie de M. *Thiriot*, l'autre par celle de M. *Pletz*, capitaine dans votre régiment, qui m'adreſſe ſon paquet de Lunéville. C'eſt par ce même M. *Pletz* que j'ai l'honneur de faire réponſe à votre Alteſſe royale, le même jour ou plutôt la même nuit ; car j'ai paſſé une bonne partie de cette nuit à lire vos vers que ces deux paquets contiennent, et la proſe très-inſtructive ſur la Ruſſie.

Soyez bien sûr, Monſeigneur, que vos vers font grand tort à cette proſe, et que nous aimons mieux quatre rimes ſignées *Fédéric*, que tout le détail de l'empire des Ruſſes, et que l'Hiſtoire univerſelle. Ce n'eſt pas parce que ces vers louent *Emilie* et moi, ce n'eſt pas par l'honneur qu'ont ces vers français d'être de la façon d'un héritier d'une couronne

1738. d'Allemagne ; la vérité eſt qu'il y en a réellement beaucoup de très-jolis, de très-bien faits, et du meilleur ton du monde. Madame *du Châtelet*, qui juſqu'à préſent n'a été que philoſophe, va devenir poëte pour vous répondre. Pour moi, je ſuis ſi plein de vos préſens, Monſeigneur, que je ne ſais de quoi vous parler d'abord. Nous n'avons pu encore lire le tout que très-rapidement, mais au premier coup d'œil nous avons donné la préférence à la petite pièce en vers de huit ſyllabes, qui eſt un parallèle de votre vie retirée et libre avec celle qu'il faudra malheureuſement que vous meniez un jour.

Je ſuis perſuadé d'une choſe ; dites-moi ſi je me trompe, c'eſt que cet ouvrage vous a moins coûté que les autres. Il reſpire la facilité de génie, l'aiſance, les grâces : il me paraît de plus que c'eſt de tous les ſtyles celui qui convient peut-être le mieux à un prince tel que vous, parce qu'il eſt plein de cette liberté et de ces agrémens que vous répandez dans la ſociété qui a l'honneur de vous entourer. Ce ſtyle ne ſent point le travail d'un homme trop occupé de la poëſie. Les autres ouvrages ont leur prix : j'aurai l'honneur de vous en parler dans ma première lettre ; mais celui-ci ſera le ſaint du jour. Il n'y a que très-peu de fautes qui ont échappé à la vivacité du royal

écrivain, et qui ſont les fautes des doigts et non de l'eſprit. Par exemple : 1738.

*J'auſe* profiter de la vie,
Sans craindre les *tres* de l'envie.

Votre main rapide a mis là *j'auſe* pour *j'oſe* et *tres* pour *traits*, *matein* pour *matin*, &c. Vous faites *amitié* de quatre ſyllabes, ce mot n'eſt que de trois; vous faites *carrière* de trois ſyllabes, ce mot n'en a que deux. Voilà des obſervations telles qu'en ferait le portier de l'académie françaiſe; mais, Monſeigneur, c'eſt que je n'en ai guère d'autres à vous faire. Je raccommode une boucle à vos ſouliers, tandis que les Grâces vous donnent votre chemiſe et vous habillent.

Ce qui me fait encore, du moins juſqu'à préſent, donner la préférence à cet ouvrage, c'eſt qu'il eſt la peinture naïve de la vie que vous menez. Il me ſemble que je ſuis de la cour de votre Alteſſe royale, que j'ai le bonheur de l'entendre et de lui expoſer mes doutes ſur les ſciences qu'elle cultive : d'ailleurs Cirey eſt la petite image de Remusberg; mon héroïne vit comme mon héros. J'allais vous parler, Monſeigneur, de l'épître que votre Alteſſe royale lui adreſſe; mais je ferais trop de tort à tous deux de parler pour elle.

1738. vous, Monſeigneur, n'avait pas la valeur de *Charles XII*, cela eſt vrai ; mais enfin ce czar, né avec peu de valeur, a donné des batailles, a vu bien du monde tué à ſes côtés, a vaincu en perſonne le plus brave homme de la terre. J'aime un poltron qui gagne des batailles.

Je ne diſſimulerai pas ſes fautes, mais j'élèverai le plus haut que je pourrai, non-ſeulement ce qu'il a fait de grand et de beau, mais ce qu'il a voulu faire. Je voudrais qu'on eût jeté au fond de la mer toutes les hiſtoires qui ne nous retracent que les vices et les fureurs des rois : à quoi ſervent ces regiſtres de crimes et d'horreurs ? qu'à encourager quelquefois un prince faible à des excès dont il aurait honte, s'il n'en voyait des exemples. La fraude et le poiſon coûteront-ils beaucoup à un pape, quand il lira qu'*Alexandre VI* s'eſt ſoutenu par la fourberie, et a empoiſonné ſes ennemis ?

Plût à Dieu que nous ne connuſſions des princes que le bien qu'ils ont fait ! L'univers ſerait heureuſement trompé, et peut-être nul prince n'oſerait donner l'exemple d'être méchant et tyrannique.

Je ſerai probablement obligé de parler de l'impératrice *Marthe*, nommée depuis *Catherine*, et du malheureux fils de ce féroce légiſlateur. Oſerai-je ſupplier votre Alteſſe royale de me procurer

procurer quelque connaiſſance ſur la vie de cette femme ſingulière, ſur les mœurs et ſur le genre de mort du czarovitz? J'ai bien peur que cette mort ne terniſſe la gloire du czar. J'ignore ſi la nature a défait un grand homme d'un fils qui ne l'eût pas imité, ou ſi le père s'eſt ſouillé d'un crime horrible. 1738.

*Infelix, utcunquè ferent ea fata nepotes!*

Votre Alteſſe royale aura-t-elle la bonté de joindre ces éclairciſſemens à ceux dont elle m'a déjà honoré? Votre deſtin eſt de me protéger et de m'inſtruire, &c.

## LETTRE XL.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

5 février.

PRINCE, cet anneau magnifique
Eſt plus cher à mon cœur qu'il ne brille à mes yeux.
L'anneau de Charlemagne et celui d'Angélique
Etaient des dons moins précieux:
Et celui d'Hans-Carvel, s'il faut que je m'explique,
Eſt le ſeul que j'aimaſſe mieux.

Votre Alteſſe royale m'embarraſſe fort, Monſeigneur, par ſes bontés; car j'ai bientôt

1738. une autre tragédie à lui envoyer : et quelque honneur qu'il y ait à recevoir des préſens de votre main, je voudrais pourtant que cette nouvelle tragédie ſervît, s'il ſe peût, à payer la bague, au lieu de paraître en briguer une nouvelle.

Pardon de ma poëtique inſolence, Monſeigneur; mais comment voulez-vous que mon courage ne ſoit un peu enflé? Vous me donnez votre ſuffrage : voilà, Monſeigneur, la plus flatteuſe récompenſe ; et je m'en tiens ſi bien à ce prix, que je ne crois pas vouloir en tirer un autre de ma Mérope. Votre Alteſſe royale me tiendra lieu du public. Car c'eſt aſſez pour moi que votre eſprit mâle et digne de votre rang ait approuvé une pièce françaiſe ſans amour. Je ne ferai pas l'honneur à notre parterre et à nos loges de leur préſenter un ouvrage qui condamne trop ce goût frelaté et efféminé, introduit parmi nous. J'oſe penſer, d'après le ſentiment de votre Alteſſe royale, que tout homme qui ne ſe ſera pas gâté le goût par ces élégies amoureuſes que nous nommons tragédies, ſera touché de l'amour maternel qui règne dans Mérope ; mais nos Français ſont malheureuſement ſi galans et ſi jolis, que tous ceux qui ont traité de pareils ſujets les ont toujours ornés d'une petite intrigue entre une jeune princeſſe et un fort

aimable cavalier. On trouve une partie carrée tout établie dans l'Electre de *Crébillon*, pièce remplie d'ailleurs d'un tragique très-pathétique. L'Amasis de *la Grange*, qui est le sujet de Mérope, est enjolivé d'un amour très-bien tourné. Enfin voilà notre goût général; *Corneille* s'y est toujours asservi. Si *César* vient en Egypte, c'est pour y voir *une reine adorable*; et *Antoine* lui répond : *Oui*, *Seigneur*, *je l'ai vue*, *elle est incomparable*. Le vieux *Martian*, le ridé *Sertorius*, Ste *Pauline*, Ste *Théodore* la prostituée, sont amoureux. 1738.

Ce n'est pas que l'amour ne puisse être une passion digne du théâtre; mais il faut qu'il soit tragique, passionné, furieux, cruel et criminel, horrible, si l'on veut, et point du tout galant.

Je supplie votre Altesse royale de lire la Mérope italienne du marquis *Maffei*; elle verra que, toute différente qu'elle est de la mienne, j'ai du moins le bonheur de me rencontrer avec lui dans la simplicité du sujet, et dans l'attention que j'ai eue de n'en pas partager l'intérêt par une intrigue étrangère. C'est une occupation digne d'un génie comme le vôtre, que d'employer son loisir à juger les ouvrages de tout pays : voilà la vraie monarchie universelle; elle est plus sûre que celle où les maisons d'*Autriche* et de *Bourbon* ont aspiré.

1738. Je ne sais encore si votre Altesse royale a reçu mon paquet et la lettre de madame la marquise *du Châtelet*, par la voie de M. *Pietz*. Je vous quitte, Monseigneur, pour aller vîte travailler au nouvel ouvrage dont j'espère amuser, dans quelques semaines, le *Trajan* et le *Mécène* du Nord.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, Monseigneur, de votre Altesse royale, &c.

## LETTRE XLI.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, le 4 février.

MONSIEUR,

Je suis bien fâché que l'histoire du czar et mes mauvais vers se soient fait attendre si long-temps. Vous en rêvez de meilleurs que je n'en fais les yeux ouverts; et si dans la foule il s'en trouve de passables, c'est qu'ils seront volés ou imités d'après les vôtres. Je travaille comme ce sculpteur qui, lorsqu'il fit la *Vénus de Médicis*, composa les traits de son visage et les proportions de son corps d'après les plus belles personnes de son temps.

C'étaient des pièces de rapport; mais ſi ces dames lui euſſent redemandé, l'une ſes yeux, l'autre ſa gorge, une autre ſon tour de viſage, que ſerait-il reſté à la pauvre *Vénus* du ſtatuaire? 1738.

Je vous avoue que le parallèle de ma vie et de celle de la cour m'a peu coûté; vous lui donnez plus de louanges qu'il n'en mérite. C'eſt plutôt une relation de mes occupations qu'une pièce poëtique, ornée d'images qui lui conviennent. J'ai penſé ne pas vous l'envoyer, tant j'en ai trouvé le ſtyle négligé.

J'attends, avec bien de l'impatience, les vers qu'*Emilie* veut bien ſe donner la peine de compoſer. Je ſuis toujours sûr de gagner au troc; et, ſi j'étais cartéſien, je tirerais une grande vanité d'être la cauſe occaſionnelle des bonnes productions de la Marquiſe. On dit que, lorſqu'on fait des dons aux princes, ils les rendent au centuple; mais ici c'eſt tout le contraire: je vous donne de la mauvaiſe monnaie, et vous me rendez des marchandiſes ineſtimables. Qu'on eſt heureux d'avoir affaire à un eſprit comme le vôtre, ou comme celui d'*Emilie!* C'eſt un fleuve qui ſe déborde, et qui fertiliſe les campagnes ſur leſquelles il ſe répand.

Il ne me ſerait pas difficile de faire ici l'énumération de tous les ſujets de reconnaiſſance que vous m'avez donnés, et j'aurais une

1738. infinité de choſes à dire du Mondain, de ſa défenſe, de l'ode à *Emilie* et d'autres pièces, et de l'incomparable Mérope. Ce ſont de ces préſens que vous ſeul êtes en état de faire.

Vous ne ſauriez croire à quel point vos vers rabaiſſent mon amour propre; il n'y a rien qui tienne contre eux.

Je ſuis dans le cas de ces eſpagnols établis au Mexique, qui fondent une divinité fort ſingulière ſur la beauté de leur peau biſe et de leur teint olivâtre. Que deviendraient-ils s'ils voyaient une beauté européane, un teint brillant des plus belles couleurs, une peau dont la fineſſe eſt comme celle de ces vernis qui couvrent les peintures, et laiſſent entrevoir juſqu'aux traits du pinceau les plus ſubtils? Leur orgueil, ce me ſemble, ſe trouverait ſapé par le fondement; et je me trompe fort, ou les miroirs de ces ridicules *Narciſſes* ſeraient caſſés avec dépit et avec emportement.

Vous me paraiſſez ſatisfait des mémoires du czar *Pierre I*, que je vous ai envoyés, et je le ſuis de ce que j'ai pu vous être de quelque utilité. Je me donnerai tous les mouvemens néceſſaires pour vous faire avoir les particularités des aventures de la czarine, et la vie du czarovitz que vous demandez. Vous ne ferez pas ſatisfait de la manière dont ce prince

a fini ſes jours, la férocité et la cruauté de ſon père ayant mis fin à ſa triſte deſtinée. 1738.

Si l'on voulait ſe donner la peine d'examiner, à tête repoſée, le bien et le mal que le czar a fait dans ſon pays, de mettre ſes bonnes et mauvaiſes qualités dans la balance, de les peſer, et de juger enſuite de lui ſur celles de ſes qualités qui l'emporteraient, on trouverait peut-être que ce prince a fait beaucoup de mauvaiſes actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, et que ſes vertus ont été obſcurcies et éclipſées par une foule innombrable de vices. Il me ſemble que l'humanité doit être la première qualité d'un homme raiſonnable. S'il part de ce principe, malgré ſes défauts, il n'en peut arriver que du bien. Mais, ſi au contraire un homme n'a que des ſentimens barbares et inhumains, il ſe peut bien qu'il faſſe quelque bonne action; mais ſa vie ſera toujours ſouillée par ſes crimes.

Il eſt vrai que les hiſtoires ſont en partie les archives de la méchanceté des hommes; mais, en offrant le poiſon, elles offrent auſſi l'antidote. Nous voyons dans l'hiſtoire quantité de méchans princes, des tyrans, des monſtres, et nous les voyons tous haïs de leurs peuples, déteſtés de leurs voiſins, et en abomination dans tout l'univers. Leur nom ſeul devient une injure; et c'eſt un

1738. opprobre à la réputation des vivans que d'être apoſtrophés du nom de ces morts.

Peu de perſonnes ſont inſenſibles à leur réputation; quelque méchans qu'ils ſoient, ils ne veulent pas qu'on les prenne pour tels; et, malgré qu'on en ait, ils veulent être cités comme des exemples de vertu et de probité, et d'hommes héroïques. Je crois qu'avec de ſemblables diſpoſitions, la lecture de l'hiſtoire, et les monumens qu'elle nous laiſſe de la mauvaiſe réputation de ces monſtres que la nature a produits, ne peut que faire un effet avantageux ſur l'eſprit des princes qui les liſent; car, en regardant les vices comme des actions qui dégradent et qui terniſſent la réputation, le plaiſir de faire du bien doit paraître ſi pur, qu'il n'eſt pas poſſible de n'y être point ſenſible.

Un homme ambitieux ne cherche point dans l'hiſtoire l'exemple d'un ambitieux qui a été déteſté; et quiconque lira la fin tragique de *Céſar* apprendra à redouter les ſuites de la tyrannie. De plus, les hommes ſe cachent, autant qu'ils peuvent, la noirceur et la méchanceté de leur cœur. Ils agiſſent indépendamment des exemples; et d'ailleurs, ſi un ſcélérat veut autoriſer ſes crimes par des exemples, il n'a pas beſoin (ceci ſoit dit à l'honneur de notre ſiècle) de remonter juſqu'à

l'origine

l'origine du monde pour en trouver. Le genre-humain corrompu en préſente tous les jours de plus récens, et qui par là même en ont plus de force. Enfin, il n'y a qu'à être homme pour être en état de juger de la méchanceté des hommes de tous les ſiècles. Il n'eſt pas étonnant que vous n'ayez pas fait les mêmes réflexions. 1738.

Ton ame, de tout temps à la vertu nourrie,
Cherche ſes alimens dans la philoſophie,
Et ſut l'art d'enchaîner tous ces tyrans fougueux
Qui déchirent les cœurs des humains malheureux.
Tranquille au haut des cieux, où nul mortel t'égale,
Le vice eſt à tes yeux comme une terre auſtrale.

Mon impatience n'eſt pas encore contentée ſur l'arrivée de *Céſarion* et du Siècle de *Louis le grand*. La goutte les arrête en chemin. Il faut, à la vérité, ſavoir ſe paſſer des agrémens dans la vie, quoique j'eſpère que mon attente ne durera guère, et que ce *Jaſon* me rendra dans peu poſſeſſeur de cette toiſon d'or tant déſirée et tant attendue.

Vous pouvez vous attendre, et je vous le promets, à toute la ſincérité et à toute la franchiſe de ma part ſur vos ouvrages. Mes doutes ſont des eſpèces d'interrogatoires qui vous obligent à la juſtice de m'inſtruire.

1738. Je vous prie d'assurer l'incomparable *Emilie* de l'estime dont je suis pénétré pour elle. Mais je m'aperçois que je finis mes lettres par des salutations aux sœurs, comme S^t *Paul* avait coutume de conclure ses épîtres; quoique je sois persuadé que, ni sous l'économie de l'ancienne loi, ni sous celle du nouveau Testament, il n'y eût d'iduméenne qui valût la centième partie d'*Emilie*. Quant à l'estime, l'amitié et la considération que j'ai pour vous, elles ne finiront jamais, étant, Monsieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

## LETTRE XLII.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Février.

MONSEIGNEUR,

UNE maladie qui a fait le tour de la France est enfin venue s'emparer de ma figure légère, dans un château qui devrait être à l'abri de tous les fléaux de ce monde, puisqu'on y vit sous les auspices *divi Federici et divæ Emiliæ*. J'étais au lit lorsque je reçus à la fois deux lettres bien consolantes de votre Altesse

royale ; l'une par la voie de M. *Thiriot*, à qui votre Alteſſe royale, très-juſte dans ſes épithètes, donne celle de trompette, mais qui eſt auſſi une des trompettes de votre gloire ; l'autre lettre eſt venue en droiture à ſa deſtination. 1738.

Toutes celles dont vous m'avez honoré, Monſeigneur, ont été autant de bienfaits pour moi ; mais la dernière eſt celle qui m'a cauſé le plus de joie. Ce n'eſt pas ſimplement parce qu'elle eſt la dernière, c'eſt parce que vous avez jugé des défauts de Mérope comme ſi votre Alteſſe royale avait paſſé ſa vie à fréquenter nos théâtres. Nous en parlions, la ſublime *Emilie* et moi, et nous nous demandions ſi cette crainte que marquait *Polifonte* au quatrième acte, ſi cette langueur du vieux bon homme *Narbas*, et ce ſoin de ſe conſerver, au cinquième, auraient déplu à votre Alteſſe royale. Le courrier des lettres arriva, et apporta vos critiques ; nous fûmes enchantés. Que croyez-vous que je fis ſur le champ, Monſeigneur, tout malade que j'étais ? vous le devinez bien : je corrigeai et ce quatrième et ce cinquième acte.

Je m'étais un peu hâté, Monſeigneur, de vous envoyer l'ouvrage. L'envie de préſenter des prémices *divo Federico*, ne m'avait pas permis d'attendre que la moiſſon fût mûre ;

1738. ainſi je vous ſupplie de regarder cet eſſai comme des fruits précoces : ils approchent un peu plus actuellement de leur point de maturité. J'ai beaucoup retouché la fin du ſecond, la fin du troiſième, le commencement et la fin du quatrième, et preſque la moitié du cinquième. Si votre Alteſſe royale le permet, je lui enverrai ou bien une copie des quatre actes retouchés, ou bien ſeulement les endroits corrigés.

Je crois que M. *Thiriot* enverra bientôt à votre Alteſſe royale une tragédie nouvelle, qui eſt infiniment goûtée à Paris ; elle eſt d'un homme à peu-près de mon âge, nommé *la Chauſſée*, qui s'eſt mis à compoſer pour le théâtre aſſez tard, comme s'il avait voulu attendre que ſon génie fût dans toute ſa force. Il a fait déjà une comédie fort eſtimée, intitulée *le Préjugé à la mode*, et une Epître à Clio, dont les trois quarts ſont un ouvrage parfait dans ſon genre. J'eſpère beaucoup de ſa tragédie de Maximien ; ce ſera un amuſement de plus pour Remusberg. Il ſera lu et approuvé par votre Alteſſe royale ; je ne peux lui ſouhaiter rien de mieux.

Vous êtes notre juge, Monſeigneur ; nous ſommes comme les peuples d'Elide qui crurent n'avoir point établi des jeux honorables, ſi on ne les approuvait en Egypte.

Votre Alteſſe royale me fait frémir en me parlant de ce que je ſoupçonnais du czar. Ah! cet homme eſt indigne d'avoir bâti des villes : c'eſt un tigre qui a été le légiſlateur des loups. 1738.

Votre Alteſſe royale daigne me promettre la cantate de la *le Couvreur ;* ah! Monſeigneur, honorez donc Cirey de ce préſent; il faut qu'une partie de nos plaiſirs nous vienne de Remusberg. Je ſerai en paradis quand mes oreilles entendront mes vers embellis par votre muſique, et chantés par *Emilie.*

Je voudrais que tous nos petits rimailleurs puſſent lire ce que votre Alteſſe royale m'a écrit ſur le ſtyle marotique, et ſur le ridicule d'exprimer en vieux mots des choſes qui ne méritent d'être exprimées en aucune langue. *Greſſet* ne tombe point dans ce défaut; il écrit purement; il a des vers heureux et faciles; il ne lui manque que de la force, un peu de variété, et ſurtout un ſtyle plus concis : car il dit d'ordinaire en dix vers ce qu'il ne faudrait dire qu'en deux; mais votre eſprit ſupérieur ſent tout cela mieux que moi.

Je m'imagine que M. le baron de *Keiſerling* eſt enfin revenu vers ſon étoile polaire, et que *Louis XIV* et *Newton* ont ſubi leur arrêt. J'attends cet arrêt pour continuer ou pour ſuſpendre l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV.*

1738. Je suis avec un profond respect et la plus tendre reconnaissance, *pariter cum Emilià*, &c.

## LETTRE XLIII.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, le 17 février.

MONSIEUR,

On vient de me rendre votre lettre du 23 janvier, qui sert de réponse, ou plutôt de réfutation, à celle du 26 décembre que je vous avais écrite. Je me repens bien de m'être engagé trop légérement, et peut-être inconsidérément, dans une discussion métaphysique, avec un adversaire qui va me battre à plate couture; mais il n'est plus temps de reculer lorsqu'on a déjà tant fait.

Je me souviens, à cette occasion, d'avoir été présent à une dispute où il s'agissait de la préférence que l'on devait ou à la musique française ou à l'italienne. Celui qui faisait valoir la française se mit à chanter misérablement une ariette italienne, en soutenant que c'était la plus abominable chose du monde; de quoi on ne disconvenait pas. Après quoi il pria quelqu'un qui chantait très-bien en français, et qui s'en acquitta à merveille, de faire les

honneurs de *Lulli*. Il eſt certain que, ſi on avait jugé de ces deux muſiques différentes ſur cet échantillon, on n'aurait pu que rejeter le goût italien, et au fond je crois qu'on aurait mal jugé. 1738.

La métaphyſique ne ſerait-elle pas entre mes mains ce que cette ariette italienne était dans la bouche de ce cavalier qui n'y entendait pas grand'choſe ? Quoi qu'il en ſoit, j'ai votre gloire trop à cœur pour vous céder gain de cauſe, ſans plus faire de réſiſtance. Vous aurez l'honneur d'avoir vaincu un adverſaire intrépide, et qui ſe ſervira de toutes les défenſes qui lui reſtent et de tout ſon magaſin d'argumens, avant que de battre la chamade.

Je me ſuis aperçu que la différence dans la manière d'argumenter, nous éloignait le plus dans les ſyſtêmes que nous ſoutenons. Vous argumentez *à poſteriori*, et moi *à priori ;* ainſi, pour nous conduire avec plus d'ordre, et pour éviter toute confuſion dans les profondes ténèbres métaphyſiques dont il faut nous débrouiller, je crois qu'il ſerait bon de commencer par établir un principe certain : ce ſera le pôle avec lequel notre bouſſole s'orientera ; ce ſera le centre où toutes les lignes de mon raiſonnement doivent aboutir.

Je fonde tout ce que j'ai à vous dire ſur la providence, ſur la ſageſſe et ſur la préſcience

——— de DIEU. Ou DIEU eſt ſage, ou il ne l'eſt pas.
1738. S'il eſt ſage, il ne doit rien laiſſer au haſard; il doit ſe propoſer un but, une fin en tout ce qu'il fait : ſi DIEU eſt ſans ſageſſe, ce n'eſt plus un DIEU; c'eſt un être ſans raiſon, un aveugle haſard, un aſſemblage contradictoire d'attributs qui ne peuvent exiſter réellement. Il faut donc que néceſſairement la ſageſſe, la prévoyance et la préſcience ſoient des attributs de DIEU; ce qui prouve ſuffiſamment que DIEU voit les effets dans leurs cauſes, et que, comme infiniment puiſſant, ſa volonté s'accorde avec tout ce qu'il prévoit. Remarquez en paſſant que ceci détruit les contingens futurs; car l'avenir ne peut point avoir d'incertitude à l'égard de DIEU tout-puiſſant, qui veut tout ce qu'il peut, et qui peut tout ce qu'il veut.

Vous trouverez bon à préſent que je réponde aux objections que vous venez de me faire. Je ſuivrai l'ordre que vous avez tenu, afin que par ce parallèle la vérité en devienne plus palpable.

I. La liberté de l'homme, telle que vous la définiſſez, ne ſaurait avoir, ſelon mon principe, une raiſon ſuffiſante; car, comme cette liberté ne pouvait venir uniquement que de DIEU, je vais vous prouver que cela même implique contradiction, et qu'ainſi c'eſt

une choſe impoſſible. DIEU ne peut changer l'eſſence des choſes : car, comme il lui eſt impoſſible de donner à un triangle, en tant que triangle, un carré ; de faire que le paſſé n'ait pas été, auſſi peu ſaurait-il changer ſa propre eſſence. Or il eſt de ſon eſſence, comme un DIEU ſage, tout-puiſſant et connaiſſant l'avenir, de fixer les événemens qui doivent arriver dans tous les ſiècles qui s'écouleront : il ne ſaurait donner à l'homme la liberté d'agir diamétralement à ce qu'il avait voulu ; de quoi il réſulte qu'on dit une contradiction, lorſqu'on ſoutient que DIEU peut donner la liberté à l'homme. 1738.

II. L'homme penſe, opère des mouvemens, et agit, j'en conviens, mais d'une manière ſubordonnée aux inviolables lois du deſtin. Tout avait été prévu par la Divinité, tout avait été réglé ; mais l'homme, qui ignore l'avenir, ne s'aperçoit pas qu'en ſemblant agir indépendamment, toutes ſes actions tendent à remplir les décrets de la Providence.

On voit la Liberté, cette eſclave ſi fière,
Par d'inviſibles nœuds dans ces lieux priſonnière :
Sous un joug inconnu que rien ne peut briſer,
Dieu ſait l'aſſujettir ſans la tyranniſer.

LA HENRIADE.

1738. III. Je vous avoue que j'ai été ébloui par le début de votre troisième objection. J'avoue qu'un Dieu trompeur, issu de mon propre système, me surprit; mais il faut examiner si ce Dieu nous trompe autant qu'on veut bien le faire croire.

Ce n'est point l'Etre infiniment sage, infiniment conséquent qui en impose à ses créatures par une liberté feinte qu'il semble leur avoir donnée. Il ne leur dit point : Vous êtes libres, vous pouvez agir selon votre volonté; mais il a trouvé à propos de cacher à leurs yeux les ressorts qui les font agir. Il ne s'agit point ici du ministère des passions, qui est une voie entièrement ouverte à notre sujétion; au contraire, il ne s'agit que des motifs qui déterminent notre volonté. C'est une idée d'un bonheur que nous nous figurons, ou d'un avantage qui nous flatte, et dont la représentation sert de règle à tous les actes de notre volonté. Par exemple, un voleur ne déroberait point s'il ne se figurait un état heureux dans la possession du bien qu'il veut ravir; un avare n'amasserait pas trésor sur trésor, s'il ne se représentait pas un bonheur idéal dans l'entassement de toutes ses richesses; un soldat n'exposerait point sa vie, s'il ne trouvait sa félicité dans l'idée de la gloire et de la réputation qu'il peut acquérir, d'autres dans

l'avancement, d'autres dans des récompenſes qu'ils attendent: en un mot, tous les hommes ne ſe gouvernent que par les idées qu'ils ont de leur avantage et de leur bien-être. 1738.

IV. Je crois d'ailleurs que j'ai ſuffiſamment développé la contradiction qui ſe trouve dans le ſyſtême du *franc arbitre*, tant par rapport aux perfections de DIEU, que relativement à ce que l'expérience nous confirme. Vous conviendrez donc avec moi que les moindres actions de la vie découlent d'un principe certain, d'une idée de bonheur qui nous frappe; et c'eſt ce qu'on appelle motifs raiſonnables, qui ſont, ſelon moi, les cordes et les contrepoids qui font agir toutes les machines de l'univers; ce ſont les reſſorts cachés dont il plaît à DIEU de ſe ſervir pour aſſujettir nos actions à ſa volonté ſuprême.

Les tempéramens des hommes et les cauſes occaſionnelles (toutes également aſſervies à la volonté divine) donnent enſuite lieu aux modifications de leurs volontés, et cauſent la différence ſi notable que nous voyons dans les actions des hommes.

V. Il me ſemble que les révolutions des corps céleſtes, et l'ordre auquel tous ces mondes ſont aſſujettis, pourraient nous fournir encore un argument bien fort pour ſoutenir la néceſſité abſolue.

1738. Pour peu qu'on ait de connaiſſance de l'aſtronomie, on eſt inſtruit de la régularité infinie avec laquelle les planètes font leur cours. On connaît d'ailleurs les lois de la peſanteur, de l'attraction, du mouvement, toutes lois inviolables de la nature. Si des corps de cette matière, ſi des mondes, ſi tout l'univers eſt aſſujetti à des lois fixes et permanentes, comment eſt-ce que M. *Clarke*, que *Newton* viendront me dire que l'homme, cet être ſi petit, ſi imperceptible en comparaiſon de ce vaſte univers, que dis-je, ce malheureux reptile qui rampe ſur la ſurface de ce globe qui n'eſt qu'un point dans l'univers, cette miſérable créature aura-t-elle ſeule le préalable d'agir au haſard, de n'être gouvernée par aucunes lois, et, en dépit de ſon créateur, de ſe déterminer ſans raiſon dans ſes actions? car qui ſoutient la *liberté entière* des hommes, nie poſitivement que les hommes ſoient raiſonnables, et qu'ils ſe gouvernent ſelon les principes que j'ai allégués ci-deſſus. Fauſſeté évidente; il ne faut que vous connaître pour en être convaincu.

VI. Ayant déjà répondu à votre ſixième objection, il me ſuffira de rappeler ici que DIEU ne pouvant pas changer l'eſſence des choſes, ne ſaurait par conſéquent ſe priver de ſes attributs.

VII. Après avoir prouvé qu'il eſt contradictoire que DIEU puiſſe donner à l'homme la liberté d'agir, il ſerait ſuperflu de répondre à la ſeptième objection, quoique je ne puiſſe m'empêcher de dire, au nom des *Wolf* et des *Leibnitz*, aux *Clarke* et aux *Newton*, qu'un Dieu qui entre dans la régie du monde entre dans les plus petits détails, dirige toutes les actions des hommes dans le même temps qu'il pourvoit aux beſoins d'un nombre innombrable de mondes, me paraît bien plus admirable qu'un Dieu qui, à l'exemple des nobles et des grands d'Eſpagne, adonnés à l'oiſiveté, ne s'occupe de rien. De plus, que deviendra l'immenſité de DIEU ſi, pour le ſoulager, nous lui ôtons le ſoin des petits détails. 1738.

Je le répète, le ſyſtême de *Wolf* explique les actions des hommes conformément aux attributs de DIEU, et à l'autorité de l'expérience.

VIII. Quant aux emportemens et aux paſſions violentes des hommes, ce ſont des reſſorts qui nous frappent, puiſqu'ils tombent viſiblement ſous nos ſens; les autres n'en exiſtent pas moins, mais ils demandent plus d'application d'eſprit et plus de méditation pour être découverts.

IX. Les déſirs et la volonté ſont deux

1738. choſes qu'il ne faut pas confondre, j'en conviens; mais le triomphe de la volonté ſur les déſirs ne prouve rien en faveur de la liberté. Ce triomphe ne prouve autre choſe ſinon qu'une idée de gloire qu'on ſe préſente en ſupprimant ſes déſirs. Une idée d'orgueil, quelquefois auſſi de prudence, nous détermine à vaincre ces déſirs; ce qui eſt l'équivalent de ce que j'ai établi plus haut.

X. Puiſque ſans DIEU le monde ne pourrait pas avoir été créé, comme vous en convenez, et puiſque je vous ai prouvé que l'homme n'eſt pas libre, il s'enſuit que, puiſqu'il y a un DIEU, il y a une néceſſité abſolue; et, puiſqu'il y a une néceſſité abſolue, l'homme doit par conſéquent y être aſſujetti, et ne ſaurait avoir de liberté.

Réfuterai-je encore le ſyſtême des ſociniens après avoir ſuffiſamment établi le mien? Dès qu'il eſt démontré que DIEU ne ſaurait rien faire de contraire à ſon eſſence, on en peut tirer la conſéquence que tout ce qu'on peut dire pour prouver la liberté de l'homme ſera toujours également faux. Le ſyſtême de *Wolf* eſt fondé ſur les attributs qu'on a démontrés en DIEU; le ſyſtême contraire n'a d'autre baſe que des ſuppoſitions évidemment fauſſes: vous comprenez que tous les autres s'écroulent d'eux-mêmes

Pour ne rien laiſſer en arrière, je dois vous faire remarquer une inconſéquence qui me paraît être dans le plaiſir que DIEU prend de voir agir des créatures libres. On ne s'aperçoit pas qu'on juge de toutes choſes par un certain retour qu'on fait ſur ſoi-même : par exemple, un homme prend plaiſir à voir une république laborieuſe de fourmis pourvoir avec une eſpèce de ſageſſe à ſa ſubſiſtance ; de là on s'imagine que DIEU doit trouver le même plaiſir aux actions des hommes. Mais on ne s'aperçoit pas, en raiſonnant de la ſorte, que le plaiſir eſt une paſſion humaine, et que, comme DIEU n'eſt pas un homme, qu'il eſt un Etre parfaitement heureux en lui-même, il n'eſt ſuſceptible de recevoir aucune impreſſion, ni de joie, ni d'amour, ni de haine, ni de toutes les paſſions qui troublent les humains. 1738.

On ſoutient, il eſt vrai, que DIEU voit le paſſé, le préſent et l'avenir ; que le temps ne le vieillit point, et que le moment d'à-préſent, des mois, des années, des mille milliers d'années ne changent rien à ſon être, et ne ſont, en comparaiſon de ſa durée qui n'a ni commencement ni fin, que comme un inſtant, et moins encore qu'un clin d'œil.

Je vous avoue que le Dieu de M. *Clarke* m'a bien fait rire. C'eſt un Dieu aſſurément qui

1738. fréquente les cafés, et qui se met à politiquer avec quelques misérables nouvellistes sur les conjonctures présentes de l'Europe. Je crois qu'il doit être bien embarrassé à présent pour deviner ce qui se fera la campagne prochaine en Hongrie, et qu'il attend avec grande impatience l'arrivée des événemens, pour savoir s'il s'est trompé dans ses conjectures ou non.

Je n'ajouterai qu'une réflexion à celles que je viens de faire; c'est que ni le franc arbitre ni la fatalité absolue ne disculpent pas la Divinité de sa participation au crime: car que DIEU nous donne la liberté de mal faire, ou qu'il nous pousse immédiatement au crime, cela revient à peu-près au même; il n'y a que du plus ou du moins. Remontez à l'origine du mal, vous ne pourrez que l'attribuer à DIEU, à moins que vous ne vouliez embrasser l'opinion des manichéens touchant les deux principes; ce qui ne laisse pas d'être hérissé de difficultés. Puis donc que selon nos systêmes DIEU est également le père des crimes et des vertus, puisque MM. *Clarke*, *Locke* et *Newton* ne me présentent rien qui concilie la sainteté de DIEU avec le fauteur des crimes, je me vois obligé de conserver mon systême; il est plus lié, plus suivi. Après tout, je trouve une espèce de consolation dans cette *fatalité absolue*, dans cette *nécessité* qui dirige tout,

qui

qui conduit nos actions, et qui fixe les deſtinées. 1738.

Vous me direz que c'eſt une petite conſolation que celle que l'on tire des conſidérations de notre misère et de l'immutabilité de notre ſort, j'en conviens; mais il faut bien s'en contenter faute de mieux. Ce ſont de ces remèdes qui aſſoupiſſent les douleurs, et qui laiſſent à la nature le temps de faire le reſte.

Après vous avoir fait un expoſé de mes opinions, j'en reviens comme vous à l'inſuffiſance de nos lumières. Il me paraît que les hommes ne ſont pas faits pour raiſonner profondément ſur les matières abſtraites. DIEU les a inſtruits autant qu'il eſt néceſſaire pour ſe gouverner dans ce monde, mais non pas autant qu'il faudrait pour contenter leur curioſité. C'eſt que l'homme eſt fait pour agir, et non pas pour contempler.

Prenez-moi, Monſieur, pour tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous veuilliez croire que votre perſonne eſt l'argument le plus fort qu'on puiſſe préſenter en faveur de notre être. J'ai une idée plus avantageuſe des hommes en vous conſidérant, et d'autant plus ſuis-je perſuadé qu'il n'y a qu'un Dieu ou quelque choſe de divin qui puiſſe raſſembler dans une même perſonne toutes les perfections que vous poſſédez. Ce ne ſont

1738. pas des idées indépendantes qui vous gouvernent : vous agiſſez ſelon un principe, ſelon la plus ſublime raiſon ; donc vous agiſſez ſelon une néceſſité. Ce ſyſtême, bien loin d'être contraire à l'humanité et aux vertus, y eſt même très-favorable, puiſque, trouvant notre bonheur, notre intérêt et notre ſatisfaction dans l'exercice de la vertu, ce nous eſt une néceſſité de nous porter toujours envers ce qui eſt vertueux : et comme je ne ſaurais n'être pas reconnaiſſant ſans me rendre inſupportable à moi-même, mon bonheur, mon repos, l'idée de mon bien-être m'obligent à la reconnaiſſance.

J'avoue que les hommes ne ſuivent pas toujours la vertu ; et cela vient de ce qu'ils ne ſe font pas tous la même idée du bonheur ; que les cauſes étrangères et les paſſions leur donnent lieu de ſe conduire d'une façon différente, et ſelon ce qu'ils croient de leur intérêt. Le tumulte de leurs paſſions fait ſurſeoir dans ces momens les mûres délibérations de l'eſprit et de la raiſon.

Vous voyez, Monſieur, par ce que je viens de vous dire, que mes opinions métaphyſiques ne renverſent aucunement les principes de la ſaine morale, d'autant plus que la raiſon la plus épurée nous fait trouver les ſeuls véritables intérêts de notre conſervation dans la bonne morale.

Au reſte, j'en agis avec mon ſyſtême comme les bons enfans avec leurs pères ; ils connaiſſent leurs défauts et les cachent. Je vous préſente un tableau du beau côté, mais je n'ignore pas que ce tableau a un revers. 1738.

On peut diſputer des ſiècles entiers ſur ces matières, et après les avoir, pour ainſi dire, épuiſées, on en revient où l'on avait commencé. Dans peu nous en ſerons à l'âne de Buridan.

Je ne ſaurais aſſez vous dire, Monſieur, juſqu'à quel point je ſuis charmé de votre franchiſe ; votre ſincérité ne vous mérite pas un petit éloge. C'eſt par là que vous me perſuadez que vous êtes de mes amis, que votre eſprit aime la vérité, que vous ne me la déguiſerez jamais. Soyez perſuadé, Monſieur, que votre amitié et votre approbation m'eſt plus flatteuſe que celle de la moitié du genre-humain.

Les Dieux ſont pour Céſar, mais Caton ſuit Pompée.

Si j'approchais de la divine *Emilie*, je lui dirais comme l'ange annonciateur : Vous êtes la bénie d'entre les femmes, car vous poſſédez un des plus grands hommes du monde, et je n'oſerais lui dire : *Marie* a choiſi le bon parti, elle a embraſſé la philoſophie.

1738. En vérité, Monsieur, vous étiez bien nécessaire dans le monde pour que j'y fusse heureux. Vous venez de m'envoyer deux épîtres qui n'ont jamais eu leurs semblables. Il sera donc dit que vous vous surpasserez toujours vous-même. Je n'ai pas jugé de ces deux épîtres comme d'un thême de philosophie; mais je les ai considérées comme des ouvrages tissus de la main des Grâces.

Vous avez ravi à *Virgile* la gloire du poëme épique, à *Corneille* celle du théâtre, vous en faites autant à présent aux épîtres de *Despréaux*; Il faut avouer que vous êtes un terrible homme. C'est-là cette monarchie que *Nabuchodonosor* vit en rêve, et qui engloutit toutes celles qui l'avaient précédée.

Je finis en vous priant de ne pas laisser long-temps dépareillées les belles épîtres que vous avez bien voulu m'envoyer. Je les attends avec la dernière impatience et avec cette avidité que vos ouvrages inspirent à tous vos lecteurs.

La philosophie me prouve que vous êtes l'être du monde le plus digne de mon estime; mon cœur m'y engage, et la reconnaissance m'y oblige; jugez donc de tous les sentimens avec lesquels je suis,

Monsieur,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

## LETTRE XLIV. 1738.

## *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, le 19 février.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite du .... janvier. J'y vois la bonté avec laquelle vous excusez mes fautes, et la sincérité avec laquelle vous voulez bien me les découvrir. Vous daignez quitter pour quelques momens le ciel de *Newton* et l'aimable compagnie des Muses, pour décrasser un poëte nouveau dans les eaux bondissantes de l'Hippocrène. Vous quittez le pinceau en ma faveur pour prendre la lime; enfin vous vous donnez la peine de m'apprendre à épeler, vous qui savez penser. Mais je vous importunerai encore; et je crains que vous ne me preniez pour un de ces gens à qui on fait quelque charité, et qui en demandent toujours davantage.

Madame *du Châtelet* m'a adressé des vers que j'ai admirés à cause de leur beauté, de leur noblesse et de leur tour original (*). J'ai été fort étonné en même temps de voir qu'on

(*) Voyez l'épître XLVIII, volume d'*Epîtres*.

1738. m'y donnait du *divin*, quoique je connaiſſe, par les mêmes endroits qu'*Alexandre*, que je ne ſuis pas de céleſte origine, et que je crains fort qu'en qualité de Dieu, mon ſort ne devienne ſemblable à celui de cette canaille de nouveaux Dieux que *Lucien* nous dit avoir été chaſſés de l'Olympe par *Jupiter*, ou bien aux ſaints que le ſieur de *Launoy* trouva fort à propos de dénicher du paradis. Quoi qu'il en ſoit, j'ai répondu en vers à madame *du Châtelet*, et je vous prie, Monſieur, de vouloir bien donner quelques coups de plume à cette pièce, afin qu'elle ſoit digne d'être offerte à la Marquiſe.

Je regarde cette *Emilie* comme une divinité d'ancienne date, à laquelle il n'eſt pas permis de parler le langage des humains. Il faut lui parler celui des Dieux, il faut lui parler en vers. Il eſt bien permis à nous autres hommes de s'égayer quand nous nous mêlons de parler une langue qui nous eſt ſi étrangère; auſſi puis-je eſpérer que vos divinités voudront excuſer les fautes que font ces pauvres mortels quand ils ſe mêlent de vouloir parler comme vous.

J'attends quelque coup de foudre de la part du *Jupiter* de Cirey, ſur certaine diſcuſſion de métaphyſique que j'ai oſé haſarder. Je fais ce que je puis pour m'élever aux cieux;

je remue les bras, et je crois voler ; mais quoi que je puiſſe faire, je ſens bien que mon eſprit n'eſt pas de nature à pouvoir ſe démêler de toutes les difficultés qui ſe préſentent dans cette carrière. 1738.

Il ſemble que le Créateur nous a donné autant de raiſon qu'il nous en faut pour nous conduire ſagement dans ce monde, et pour pourvoir à tous nos beſoins ; mais il ſemble auſſi que cette raiſon ne ſuffit pas pour contenter ce fonds inſatiable de curioſité que nous avons en nous, et qui s'étend ſouvent trop loin. Les abſurdités et les contradictions qui ſe rencontrent de toutes parts, donnent ſans fin naiſſance au pyrrhoniſme ; et, à force d'imaginer, on ne parle qu'à ſon imagination. Après tout, je tiens pour une vérité inconteſtable et certaine le plaiſir et l'admiration que vous me cauſez. Ce n'eſt point une illuſion des ſens, un préjugé frivole, mais une parfaite connaiſſance de l'homme le plus aimable du monde.

Je m'en vais rayer toutes *les trompettes*, corriger, changer et me peiner, juſqu'à ce que vos remarques ſoient éludées. Mérope ne ſort point de mes mains ; c'eſt une vierge dont je garde l'honneur. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime, Monſieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1738.

## LETTRE XLV.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, le 27 février.

MONSIEUR,

Vos ouvrages n'ont aucun prix : c'eſt une vérité dont je ſuis convaincu il y a long-temps. Cela n'empêche pas cependant que je ne doive vous témoigner ma reconnaiſſance et ma gratitude. Les bagatelles que je vous envoie ne ſont que des marques de ſouvenir, des ſignes auxquels vous devez vous rappeler le plaiſir que m'ont fait vos ouvrages.

Il ſemble, Monſieur, que les ſciences et les arts vous ſervent par ſemeſtre. Ce quartier parait être celui de la poëſie. Comment! vous mettez la main à une nouvelle tragédie! d'où prenez-vous votre temps? ou bien eſt-ce que les vers coulent chez vous comme de la proſe? Autant de queſtions, autant de problèmes.

Mérope ne ſort point de mes mains. Il en revient trop à mon amour propre d'être l'unique dépoſitaire d'une pièce à laquelle vous avez travaillé. Je la préfère à toutes les

pièces

pièces qui ont paru en France, hormis à la Mort de Céſar. 1738.

Les intrigues amoureuſes me paraiſſent le propre des comédies ; elles en ſont comme l'eſſence ; elles ſont le nœud de la pièce ; et comme il faut finir de quelque manière, il ſemble que le mariage y ſoit tout propre. Quant à la tragédie, je dirais qu'il y a des ſujets qui demandent naturellement de l'amour, comme Titus et Bérénice, le Cid, Phèdre et Hippolyte. Le ſeul inconvénient qu'il y ait, c'eſt que l'amour ſe reſſemble trop, et que quand on a vu vingt pièces, l'eſprit ſe dégoûte d'une répétition continuelle de ſentimens doucereux, et qui ſont trop éloignés des mœurs de notre ſiècle. Depuis qu'on a attaché, avec raiſon, un certain ridicule à l'amour romaneſque, on ne ſent plus le pathétique de la tendreſſe outrée. On ſupporte le ſoupirant pendant le premier acte, et on ſe ſent tout diſpoſé à ſe moquer de ſa ſimplicité au quatrième ou au cinquième acte ; au lieu que la paſſion qui anime *Mérope* eſt un ſentiment de la nature, dont chaque cœur bien placé connaît la voix. On ne ſe moque point de ce qu'on ſent ſoi-même, et de ce qu'on eſt capable de ſentir. *Mérope* fait tout ce que ferait une tendre mère qui ſe trouverait en ſa ſituation. Elle parle comme nous parle le

1738. cœur, et l'acteur ne fait qu'exprimer ce que l'on ſent.

J'ai fait écrire à Berlin pour la Mérope du marquis *Maffei*, quoique je ſois très-aſſuré que ſa pièce n'approche pas de la vôtre. Le peuple des ſavans de France ſera toujours invincible tant qu'il aura des perſonnes de votre ordre à ſa tête. J'oſe même dire que je le redouterais infiniment plus que vos armées avec tous vos maréchaux.

Voici une ode nouvellement achevée, moins mauvaiſe que les précédentes. *Céſarion* y a donné lieu. Le pauvre garçon a la goutte d'une violence extrême. Il me l'écrit dans des termes qui me percent le cœur. Je ne puis rien pour lui que lui prêcher la patience; faible remède, ſi vous voulez, contre des maux réels; remède cependant capable de tranquilliſer les ſaillies impétueuſes de l'eſprit, auxquelles les douleurs aiguës donnent lieu.

Je m'attends de votre franchiſe et de votre amitié que vous voudrez bien me faire apercevoir les défauts qui ſe trouvent en cette pièce (*). Je ſens que j'en ſuis père, et je me ſens mauvais gré de n'avoir pas les yeux aſſez ouverts ſur mes productions :

Tant l'erreur eſt notre apanage.
Souvent un rien nous éblouit,

(*) Ode ſur la patience.

Et de l'insensé jusqu'au sage,
S'il juge de son propre ouvrage, 1738.
Par l'amour-propre il est séduit.

Vous n'oublierez pas de faire mille assurances d'estime à la marquise *du Châtelet*, dont l'esprit ingénieux a bien voulu se faire connaître par un petit échantillon. Ce n'est qu'un rayon de ce soleil qui s'est fait apercevoir à travers les nuages; que ne doit-ce point être lorsqu'on le voit sans voiles? Peut-être faut-il que la Marquise cache son esprit, comme *Moïse* voilait son visage, parce que le peuple d'Israël n'en pouvait supporter la clarté. Quand même j'en perdrais la vue, il faut avant de mourir que je voye cette terre de Canaan, ce pays des sages, ce paradis terrestre. Comptez sur l'estime parfaite et l'amitié inviolable avec laquelle je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1738.

## LETTRE XLVI.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

A Cirey, 8 mars.

MONSEIGNEUR,

Le plus zélé de vos admirateurs n'eſt pas le plus aſſidu de vos correſpondans. La raiſon en eſt qu'il eſt le plus malade, et que très-ſouvent la fièvre le prend quand il voudrait paſſer ſes plus agréables heures à avoir l'honneur d'écrire à votre Alteſſe royale.

Nous avons reçu votre belle proſe du 19 février, et vos vers pour madame la marquiſe *du Châtelet*, qui eſt confondue, charmée, et qui ne ſait comment répondre à ces agaceries ſi ſéduiſantes; et avec votre lettre du 27, l'ode ſur la patience, par laquelle votre muſe royale adoucit les maux de M. de *Keiſerling*. J'ai fait mon profit de cette ode; elle va très-bien à mon état de langueur: le remède opère ſur moi tout auſſi bien que ſur votre gouteux, car je me tiens tout auſſi philoſophe que lui. Je ſens comme lui le prix de vos vers, et je trouve, comme lui, dans les lettres de votre Alteſſe royale un charme contre tous les maux.

Vous aimez Keiſerling, et vous prenez le ſoin
De l'exhorter à patience ; 1738.
Ah ! quand nous vous liſons, grâce à votre éloquence,
D'une telle vertu nous n'avons pas beſoin.

Puiſque vous daignez, Monſeigneur, amuſer votre loiſir par des vers, voici donc la troiſième épître, ſur le bonheur, que je prends la liberté de vous envoyer ; le ſujet de cette troiſième épître eſt l'*envie*, paſſion que je voudrais bien que votre Alteſſe royale inſpirât à tous les rois. Je vous envoie de mes vers, Monſeigneur, et vous m'honorez des vôtres. Cela me fait ſouvenir du commerce perpétuel qu'*Héſiode* dit que la terre entretient avec le ciel : elle envoie des vapeurs, les Dieux rendent de la roſée. Grand merci de votre roſée, Monſeigneur ; mais ma pauvre terre ſera inceſſamment en friche. Les maladies me minent, et rendront bientôt mon champ aride ; mais ma dernière moiſſon ſera pour vous.

*Extremum hunc, Arethuſa, mihi concede laborem,*
*Pauça Federico.*

J'ai pourtant dans mon lit fait deux nouveaux actes, à la place des deux derniers de Mérope, qui m'ont paru trop languiſſans. Quand votre Alteſſe royale voudra voir le fruit de ſes avis dans ces deux nouveaux actes,

1738. j'aurai l'honneur de les lui envoyer. J'ai bien à cœur de donner une pièce tragique qui ne soit point enjolivée d'une intrigue d'amour, et qui mérite d'être lue ; je rendrais par là quelque service au théâtre français qui, en vérité, est trop galant. Cette pièce est sans amour ; la première que j'aurai l'honneur d'envoyer à Remusberg méritera pour titre, *De remedio amoris*. Ce n'est pas que je n'aye assurément un profond respect pour l'amour et pour tout ce qui lui appartient ; mais qu'il se soit emparé entièrement de la tragédie, c'est une usurpation de notre souverain ; et je protesterai au moins contre l'usurpation, ne pouvant mieux faire. Voilà, Monseigneur, tout ce que vous aurez de moi cette fois-ci pour le département poëtique ; mais le département de la métaphysique m'embarrasse beaucoup.

La lettre du 17 février, de votre Altesse royale, est en vérité un chef-d'œuvre. Je regarde ses deux lettres sur la liberté comme ce que j'ai vu de plus fort, de mieux lié, de plus conséquent sur ces matières. Vous avez certainement bien des grâces à rendre à la nature de vous avoir donné un génie qui vous fait roi dans le monde intellectuel, avant que vous le soyez dans ce misérable monde composé de passions, de grimaces et d'extérieur. J'avais déjà beaucoup de respect pour l'opi-

nion de la fatalité, quoique ce ne ſoit pas la mienne; car en nageant dans cette mer d'incertitudes, et n'ayant qu'une petite branche où je me tiens, je me donne bien de garde de reprocher à mes compagnons les nageurs que leur petite branche eſt trop faible : je ſuis fort aiſe, ſi mon roſeau vient à caſſer, que mon voiſin puiſſe me prêter le ſien. Je reſpecte bien davantage l'opinion que j'ai combattue, depuis que votre Alteſſe royale l'a miſe dans un ſi beau jour; me permettra-t-elle de lui expoſer encore mes ſcrupules? 1738.

Je me bornerai, pour ne pas ennuyer le *Marc-Aurèle* d'Allemagne, à deux idées qui me frappent encore vivement, et ſur leſquelles je le ſupplie de daigner m'éclairer.

1°. Plus je m'examine, plus je me crois libre (en pluſieurs cas); c'eſt un ſentiment que tous les hommes ont comme moi; c'eſt le principe invariable de notre conduite. Les plus outrés partiſans de la fatalité abſolue ſe gouvernent tous ſuivant les principes de la liberté. Or je leur demande comment ils peuvent raiſonner et agir d'une manière ſi contradictoire, et ce qu'il y a à gagner à ſe regarder comme des tournebroches, lorſqu'on agit toujours comme un être libre? Je leur demande encore par quelle raiſon l'auteur de la nature leur a donné ce ſentiment de liberté, s'ils ne

——— l'ont point ? pourquoi cette impoſture dans
1738. l'Etre qui eſt la vérité même ? De bonne foi trouve-t-on une ſolution à ce problème ? répondre que DIEU ne nous a pas dit : Vous êtes libres ; n'eſt-ce pas une défaite ? DIEU ne nous a pas dit que nous ſommes libres ; ſans doute, car il ne daigne pas nous parler ; mais il a mis dans nos cœurs un ſentiment que rien ne peut affaiblir, et c'eſt-là pour nous la voix de DIEU. Tous nos autres ſentimens ſont vrais. Il ne nous trompe point dans le déſir que nous avons d'être heureux, de boire, de manger, de multiplier notre eſpèce. Quand nous ſentons des déſirs, certainement ces déſirs exiſtent ; quand nous ſentons des plaiſirs, il eſt bien sûr que nous n'éprouvons pas des douleurs ; quand nous voyons, il eſt bien certain que l'action de voir n'eſt pas celle d'entendre ; quand nous avons des penſées, il eſt bien clair que nous penſons. Quoi donc ! le ſentiment de la liberté ſera-t-il le ſeul dans lequel l'Etre infiniment parfait ſe ſera joué en nous feſant une illuſion abſurde ? quoi ! quand je confeſſe qu'un dérangement de mes organes m'ôte ma liberté, je ne me trompe pas, et je me tromperais quand je ſens que je ſuis libre ? Je ne ſais ſi cette expoſition naïve de ce qui ſe paſſe en nous ſera quelque impreſſion ſur

votre esprit philosophe, mais je vous conjure, Monseigneur, d'examiner cette idée, de lui donner toute son étendue, et ensuite de la juger sans aucune acception de parti, sans même considérer d'autres principes plus métaphysiques, qui combattent cette preuve morale; vous verrez ensuite lequel il faudra préférer, ou de cette preuve morale qui est chez tous les hommes, ou de ces idées métaphysiques qui portent toujours le caractère de l'incertitude. 1738.

2°. Mon second scrupule roule sur quelque chose de plus philosophique. Je vois que tout ce qu'on a jamais dit contre la liberté de l'homme se tourne encore avec bien plus de force contre la liberté de DIEU.

Si on dit que DIEU a prévu toutes nos actions, et que par là elles sont nécessaires, DIEU a aussi prévu les siennes qui sont d'autant plus nécessaires que DIEU est immuable. Si on dit que l'homme ne peut agir sans *raison suffisante*, et que cette raison incline sa volonté, la raison suffisante doit encore plus emporter la volonté de DIEU, qui est l'Etre souverainement raisonnable.

Si on dit que l'homme doit choisir ce qui lui paraît le meilleur, DIEU est encore plus nécessité à faire ce qui est le meilleur.

Voilà donc DIEU réduit à être l'esclave du

1738. deſtin ; ce n'eſt plus un être qui ſe détermine par lui-même ; c'eſt donc une cauſe étrangère qui le détermine ; ce n'eſt plus un agent, ce n'eſt plus DIEU.

Mais ſi DIEU eſt libre, comme les fataliſtes même doivent l'avouer, pourquoi DIEU ne pourra-t-il pas communiquer à l'homme un peu de cette liberté, en lui communiquant l'être, la penſée, le mouvement, la volonté, toutes choſes également inconnues? Sera-t-il plus difficile à DIEU de nous donner la liberté, que de nous donner le pouvoir de marcher, de manger, de digérer? Il faudrait avoir une démonſtration que DIEU n'a pu communiquer l'attribut de la liberté à l'homme, et pour avoir cette démonſtration, il faudrait connaître les attributs de la Divinité ; mais qui les connaît ?

On dit que DIEU, en nous donnant la liberté, aurait fait des Dieux de nous ; mais ſur quoi le dit-on ? pourquoi ſerais-je Dieu avec un peu de liberté, quand je ne le ſuis pas avec un peu d'intelligence? eſt-ce être Dieu que d'avoir un pouvoir faible, borné et paſſager de choiſir et de commencer le mouvement ? Il n'y a pas de milieu ; ou nous ſommes des automates qui ne feſons rien, et dans qui DIEU fait tout ; ou nous ſommes des agens, c'eſt-à-dire, des créatures libres. Or je demande quelle preuve on a que nous

ſommes de ſimples automates, et que ce ſentiment intérieur de liberté eſt une illuſion? 1738.

Toutes les preuves qu'on apporte ſe réduiſent à la préſcience de DIEU. Mais ſait-on préciſément ce que c'eſt que cette préſcience? certainement on l'ignore. Comment donc pouvons-nous faire ſervir notre ignorance des attributs ſuprêmes de DIEU à prouver la fauſſeté d'un ſentiment réel de liberté que nous éprouvons dans nos ames?

Je ne peux concevoir l'accord de la préſcience et de la liberté, je l'avoue; mais dois-je pour cela rejeter la liberté? nierai-je que je ſois un être penſant, parce que je ne vois point ni comment la matière peut penſer, ni comment un être penſant peut être eſclave de la matière? Raiſonner ce qu'on appelle *à priori* eſt une choſe fort belle, mais elle n'eſt pas de la compétence des humains. Nous ſommes tous ſur les bords d'un grand fleuve; il faut le remonter avant d'oſer parler de ſa ſource. Ce ſerait aſſurément un grand bonheur ſi on pouvait en métaphyſique établir des principes clairs, indubitables et en grand nombre, d'où découlerait une infinité de conſéquences, comme en mathématiques; mais DIEU n'a pas voulu que la choſe fût ainſi. Il s'eſt réſervé le patrimoine de la métaphyſique: le règne des idées pures et des

1738. essences des choses est le sien. Si quelqu'un est entré dans ce partage céleste, c'est assurément vous, Monseigneur; et je dirai, dans mon cœur, de votre personne ce que les flatteurs disent des rois, qu'ils sont les images de la Divinité.

Au reste, les vers de la Henriade, que vous daignez citer, n'ont été faits que dans la vue d'exprimer uniquement que notre liberté ne nuit pas à la prescience divine qui fait ce qu'on appelle *destin*. Je me suis exprimé un peu durement dans cet endroit, mais en poésie on ne dit pas toujours précisément ce que l'on voudrait dire; la roue tourne et emporte son homme par sa rapidité.

Avant de finir sur cette matière, j'aurai l'honneur de dire à votre Altesse royale que les sociniens, qui nient la prescience de DIEU sur les contingens, ont un grand apôtre qu'ils ne connaissent peut-être pas; c'est *Cicéron*, dans son livre de la Divination. Ce grand homme aime mieux dépouiller les Dieux de la prescience que les hommes de la liberté.

Je ne crois pas que, tout grand orateur qu'il était, il eût pu répondre à vos raisons. Il aurait eu beau faire de longues périodes, ce serait des sons contre des vérités: laissons-le donc avec ses belles phrases.

Mais que votre Altesse royale me permette

de lui dire que les Dieux de *Cicéron* et le Dieu de *Newton* et de *Clarke* ne sont pas de la même espèce ; c'est le dieu de *Cicéron* qu'on peut appeler un dieu raisonnant dans les cafés sur les opérations de la campagne prochaine : car qui n'a point de préscience n'a que des conjectures, et qui n'a que des conjectures est sujet à dire autant de pauvretés que le *London's journal* ou la gazette de Hollande ; mais ce n'est pas là le compte de sir *Isaac Newton* et de *Samuel Clarke*, deux têtes aussi philosophiques que *Marc Tulle* était bavard. 1738.

Le docteur *Clarke*, qui a assez approfondi ces matières, dont *Newton* n'a parlé qu'en passant, dit, me semble, avec assez de raison, que nous ne pouvons nous élever à la connaissance imparfaite des attributs divins que comme nous élevons un nombre quelconque à l'infini, allant du connu à l'inconnu.

Chaque manière d'apercevoir, bornée et finie dans l'homme, est infinie dans DIEU. L'intelligence d'un homme voit un objet à la fois, et DIEU embrasse tous les objets. Notre ame prévoit par la connaissance du caractère d'un homme ce que cet homme fera dans une telle occasion, et DIEU prévoit, par la même connaissance poussée à l'infini, ce que cet homme fera. Ainsi ce qui est dans nous est science de conjecture, et qui ne nuit point

1738. à la liberté, eſt dans DIEU ſcience certaine, tout auſſi peu nuiſible à la liberté. Cette manière de raiſonner n'eſt pas, me ſemble, ſi ridicule.

Mais je m'aperçois, Monſeigneur, que je le ſuis très-fort en vous ennuyant de mes idées, et en affaibliſſant celles des autres. Votre ſeule bonté me raſſure. Je vois que votre cœur eſt auſſi humain que votre eſprit eſt étendu. Je vois, par vos vers à M. de *Keiſerling*, combien vous êtes capable d'aimer : auſſi ma quatrième épître ſur le bonheur finira par l'amitié ; ſans elle il n'y a point de bonheur ſur la terre.

Madame la marquiſe *du Châtelet* vous admire ſi fort, qu'elle n'oſe vous écrire. Je ſuis donc bien hardi, Monſeigneur, moi qui vous admire tout autant pour le moins, et qui me répands en ces énormes bavarderies.

Que ne puis-je vous dire :

*In publica commoda peccem,*
*Si longo ſermone morer tua tempora, Cæſar.*

Je ſuis avec un profond reſpect, un attachement, une reconnaiſſance ſans bornes, &c.

## LETTRE XLVII. 1738.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, le 28 mars.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre du 8 de ce mois avec quelque sorte d'inquiétude sur votre santé. M. *Thiriot* me marque qu'elle n'était pas bonne, ce que vous me confirmez encore. Il semble que la nature, qui vous a partagé d'une main si avantageuse du côté de l'esprit, ait été plus avare en ce qui regarde votre santé, comme si elle avait eu regret d'avoir fait un ouvrage achevé. Il n'y a que les infirmités du corps qui puissent nous faire présumer que vous êtes mortel; vos ouvrages doivent nous persuader le contraire.

Les grands hommes de l'antiquité ne craignaient jamais plus l'implacable malignité de la fortune qu'après les grands succès. Votre fièvre pourrait être comptée à ce prix comme un équivalent ou comme un contrepoids de votre Mérope.

Pourrais-je me flatter d'avoir deviné les corrections que vous voulez faire à cette

1738. qui doivent la remplir ; c'eſt comme un petit jardin où l'on ne sème pas indifféremment toutes ſortes de ſemences, et qu'on n'orne que des fleurs les plus rares et les plus exquiſes.

Vous verrez, par les pièces que je vous envoie, les fruits de ma retraite et de vos inſtructions. Je vous prie de redoubler votre ſévérité pour tout ce qui vous viendra de ma part. J'ai du loiſir, j'ai de la patience, et avec tout cela rien de mieux à faire qu'à changer les endroits de mes ouvrages que vous aurez réprouvés.

On travaille actuellement à la vie de la czarine et du czarowitz. J'eſpère vous envoyer dans peu ce que j'aurai pu ramaſſer à ce ſujet. Vous trouverez dans ces anecdotes des barbaries et des cruautés ſemblables à celles qu'on lit dans l'hiſtoire des premiers céſars.

La Ruſſie eſt un pays où les arts et les ſciences n'avaient point pénétré. Le czar n'avait aucune teinture d'humanité, de magnanimité ni de vertu ; il avait été élevé dans la plus craſſe ignorance ; il n'agiſſait que ſelon l'impulſion de ſes paſſions déréglées : tant il eſt vrai que l'inclination des hommes les porte au mal, et qu'ils ne ſont bons qu'à proportion que l'éducation ou l'expérience a pu modifier la fougue de leur tempérament.

J'ai connu le grand maréchal de la cour (de Pruſſe) *Printz*, qui vivait encore en 1724, et qui, ſous le règne du feu roi, avait été ambaſſadeur chez le czar. Il m'a raconté que lorſqu'il arriva à Pétersbourg, et qu'il demanda de préſenter ſes lettres de créance, on le mena ſur un vaiſſeau qui n'était pas encore lancé du chantier. Peu accoutumé à de pareilles audiences, il demanda où était le czar : on le lui montra qui accommodait des cordages au haut du tillac. Lorſque le czar eut aperçu M. de *Printz*, il l'invita de venir à lui par le moyen d'un échelon de cordes ; et comme il s'en excuſait ſur ſa mal-adreſſe, le czar ſe deſcendit à un cable comme un matelot, et vint le joindre. 1738.

La commiſſion dont M. de *Printz* était chargé lui ayant été très-agréable, le prince voulut donner des marques éclatantes de ſa ſatisfaction : pour cet effet il fit préparer un feſtin ſomptueux auquel M. de *Printz* fut invité. On y but, à la façon des Ruſſes, de l'eau-de-vie, et on en but brutalement. Le czar qui voulait donner un relief particulier à cette fête, fit amener une vingtaine de ſtrélitz qui étaient détenus dans les priſons de Pétersbourg, et à chaque grand verre qu'on vidait, ce monſtre affreux abattait la tête de ces miſérables. Ce prince dénaturé voulut, pour donner

1738. une marque de considération particulière à M. de *Printz*, lui procurer, suivant son expression, le plaisir d'exercer son adresse sur ces malheureux. Jugez de l'effet qu'une semblable proposition dut faire sur un homme qui avait des sentimens et le cœur bien placé. De *Printz*, qui ne le cédait en sentimens à qui que ce fût, rejeta une offre qui, en tout autre endroit, aurait été regardée comme injurieuse au caractère dont il était revêtu, mais qui n'était qu'une simple civilité dans ce pays barbare. Le czar pensa se fâcher de ce refus, et il ne put s'empêcher de lui témoigner quelques marques de son indignation, ce dont cependant il lui fit réparation le lendemain.

Ce n'est pas une histoire faite à plaisir; elle est si vraie, qu'elle se trouve dans les relations de M. de *Printz*, que l'on conserve dans les archives. J'ai même parlé à plusieurs personnes qui ont été dans ce temps-là à Pétersbourg, lesquelles m'ont attesté ce fait. Ce n'est point un conte su de deux ou trois personnes, c'est un fait notoire.

De ces horribles cruautés passons à un sujet plus gai, plus riant et plus agréable; ce sera la petite pièce qui suivra cette tragédie.

Il s'agit de la muse de *Gresset*, qui à présent est une des premières du Parnasse français. Cet aimable poëte a le don de s'exprimer

avec beaucoup de facilité. Ses épithètes ſont juſtes et nouvelles ; avec cela il a des tours qui lui ſont propres : on aime ſes ouvrages, malgré leurs défauts. Il eſt trop peu ſoigné, ſans contredit ; et la pareſſe, dont il fait tant l'éloge, eſt la plus grande rivale de ſa réputation. 1738.

*Greſſet* a fait une ode ſur l'amour de la patrie, qui m'a plu infiniment. Elle eſt pleine de feu et de morceaux achevés. Vous aurez remarqué, ſans doute, que les vers de huit ſyllabes réuſſiſſent mieux à ce poëte que ceux de douze.

Malgré le ſuccès des petites pièces de *Greſſet*, je ne crois pas qu'il réuſſiſſe jamais au théâtre français ou dans l'épopée. Il ne ſuffit pas de ſimples bluettes d'eſprit pour des pièces de ſi longue haleine ; il faut de la force, il faut de la vigueur et de l'eſprit vif et mûr pour y réuſſir : il n'eſt pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.

On copie, ſuivant que vous le ſouhaitez, la cantate de la *le Couvreur*. Je l'enverrai achever à Cirey. Des oreilles françaiſes, accoutumées à des vaudevilles et à des antiennes, ne ſeront guère favorables aux airs méthodiques et expreſſifs des Italiens. Il faudrait des muſiciens en état d'exécuter cette pièce dans le goût où elle doit être jouée, ſans quoi elle

1738. vous paraîtra tout auſſi touchante que le rôle de *Brutus* récité par un acteur ſuiſſe ou autrichien.

*Céſarion* vient d'arriver avec toutes les pièces dont vous l'avez chargé ; je vous en remercie mille fois ; je ſuis partagé entre l'amitié, la joie et la curioſité. Ce n'eſt pas une petite ſatisfaction que de parler à quelqu'un qui vient de Cirey ; que dis-je ? à un autre moi-même qui m'y tranſporte, pour ainſi dire. Je lui fais mille queſtions à la fois, je l'empêche même de me ſatisfaire ; il nous faudra quelques jours avant d'être en état de nous entendre. Je m'amuſe bien mal à propos de vous parler de l'amitié, vous qui la connaiſſez ſi bien, et qui en avez ſi bien décrit les effets.

Je ne vous dis rien encore de vos ouvrages. Il me les faut lire à tête repoſée pour vous en dire mon ſentiment, non que je m'ingère de les apprécier ; ce ſerait faire du tort à ma modeſtie. Je vous expoſerai mes doutes, et vous confondrez mon ignorance.

Mes ſalutations à la ſublime *Emilie*, et mon encens pour le divin *Voltaire*. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime,

Monſieur ;

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

## LETTRE XLVIII. 1738.

### *DU PRINCE ROYAL.*

31 mars.

MONSIEUR,

Je suis obligé de vous avertir que j'ai reçu deux jours de poste successivement les lettres de M. *Thiriot* ouvertes. Je ne jurerais pas même que la dernière que vous m'avez écrite n'ait essuyé le même sort. J'ignore si c'est en France, ou dans les Etats du roi mon père, qu'elles ont été victimes d'une curiosité assez mal placée. On peut savoir tout ce que contient notre correspondance. Vos lettres ne respirent que la vertu et l'humanité, et les miennes ne contiennent pour l'ordinaire que des éclaircissemens que je vous demande sur des sujets auxquels la plupart du monde ne s'intéresse guère. Cependant, malgré l'innocence des choses que contient notre correspondance, vous savez assez ce que c'est que les hommes, et qu'ils ne sont que trop portés à mal interpréter ce qui doit être exempt de tout blâme. Je vous prierai donc de ne point adresser par M. *Thiriot* les lettres qui rouleront sur la philosophie ou sur des vers. Adressez-les plutôt à M. *Tronchin du Breuil*,

1738. elles me parviendront plus tard, mais j'en ferai récompenſé par leur ſureté. Quand vous m'écrirez des lettres où il n'y aura que des bagatelles, adreſſez-les à votre ordinaire par M. *Thiriot*, afin que les curieux aient de quoi ſe ſatisfaire.

*Céſarion* me charme par tout ce qu'il me dit de Cirey. Votre hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV* m'enchante. Je voudrais ſeulement que vous n'euſſiez point rangé *Machiavel*, qui était un mal-honnête homme, au rang des autres grands hommes de ſon temps. Quiconque enſeigne à manquer de parole, à opprimer, à commettre des injuſtices, fût-il d'ailleurs l'homme le plus diſtingué par ſes talens, ne doit jamais occuper une place due uniquement aux vertus et aux talens louables. *Cartouche* ne mérite point de tenir un rang parmi les *Boileau*, les *Colbert* et les *Luxembourg*. Je ſuis sûr que vous êtes de mon ſentiment. Vous êtes trop honnête homme pour vouloir mettre en honneur la réputation flétrie d'un coquin mépriſable : auſſi ſuis-je sûr que vous n'avez enviſagé *Machiavel* que du côté du génie. Pardonnez-moi ma ſincérité ; je ne la prodiguerais pas ſi je ne vous en croyais très-digne.

Si les hiſtoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée,

nous

nous ferions plus instruits des mœurs de tous les siècles, et moins trompés par les historiens. Plus je vous connais, et plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau style que celui de l'histoire de *Louis XIV*. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en suis enchanté. Toutes les lignes portent coup; tout est nourri de réflexions excellentes; aucune fausse pensée, rien de puéril, et avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entre autres sur les noms allemands qui sont un peu maltraités; ce qui peut répandre de l'obscurité sur cet ouvrage, puisqu'il y a des noms qui sont si défigurés, qu'il faut les deviner. 1738.

Je souhaiterais que votre plume eût composé tous les ouvrages qui sont faits et qui peuvent être de quelque instruction; ce serait le moyen de profiter et de tirer utilité de la lecture. Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la sécheresse qui règne dans certains livres; c'est au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages. Il ne lui faut que de la mémoire.

1738. Il me faut de l'application et une contention d'esprit pour étudier vos Elémens de *Newton*, ce qui se fera après Pâques, fesant une petite absence pour prendre

*Ce que vous savez,*
*Avec beaucoup de bienséance.*

Je vous exposerai mes doutes avec la dernière franchise, honteux de vous mettre toujours dans le cas des Israélites qui ne pouvaient relever les murs de Jérusalem qu'en se défendant d'une main, tandis qu'ils travaillaient de l'autre.

Avouez que mon système est insupportable; il me l'est quelquefois à moi-même. Je cherche un objet pour fixer mon esprit, et je n'en trouve encore aucun. Si vous en savez, je vous prie de m'en indiquer qui soit exempt de toute contradiction. S'il y a quelque chose dont je puisse me persuader, c'est qu'il y a un DIEU adorable dans le ciel, et un *Voltaire* presque aussi estimable à Cirey.

J'envoie une petite bagatelle à madame la Marquise, que vous lui ferez accepter. J'espère qu'elle voudra la placer dans ses entresols, et qu'elle voudra s'en servir pour ses compositions.

Je n'ai pas pu laisser votre portrait entre

les mains de *Céſarion*. J'ai envié à mon ami d'avoir converſé avec vous, et de poſſéder encore votre portrait. C'en eſt trop, me ſuis-je dit; il faut que nous partagions les faveurs du deſtin. Nous penſons tous de même ſur votre ſujet, et c'eſt à qui vous aimera et vous eſtimera le plus. 1738.

J'ai preſque oublié de vous parler de vos pièces fugitives : la Modération dans le bonheur, le Cadenas, le Temple de l'Amitié, &c.; tout cela m'a charmé. Vous accumulez la reconnaiſſance que je vous dois. Que la Marquiſe n'oublie pas d'ouvrir l'encrier. Soyez perſuadé que je ne regrette rien plus au monde que de ne pouvoir vous convaincre des ſentimens avec leſquels je ſuis,

Monſieur,

votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1738.

## LETTRE XLIX.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Rupin, le 19 avril.

MONSIEUR,

J'y perds de toutes les façons lorſque vous êtes malade, tant par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, que par la perte d'une infinité de bonnes penſées que j'aurais reçues ſi votre ſanté l'avait permis.

Pour l'amour de l'humanité, ne m'alarmez plus par vos fréquentes indiſpoſitions; et ne vous imaginez pas que ces alarmes ſoient métaphoriques; elles ſont trop réelles pour mon malheur. Je tremble de vous appliquer les deux plus beaux vers que *Rouſſeau* ait peut-être faits de ſa vie:

Et ne meſurons point au nombre des années
La courſe des héros.

*Céſarion* m'a fait un rapport exact de l'état de votre ſanté. J'ai conſulté des médecins ſur ce ſujet: ils m'ont aſſuré, foi de médecins, que je n'avais rien à craindre pour vos jours; mais pour votre incommodité, qu'elle ne

pouvait être radicalement guérie, parce que le mal était trop invétéré. Ils ont jugé que vous deviez avoir une obstruction dans les viscères du bas ventre, que quelques ressorts se sont relâchés, que des flatuosités ou une espèce de néphrétique sont la cause de vos incommodités. Voilà ce qu'à plus de cent lieues la faculté en a jugé. Malgré le peu de foi que j'ajoute à la décision de ces Messieurs, plus incertaine souvent que celle des métaphysiciens, je vous prie cependant, et cela véritablement, de faire dresser le *statum morbi* de vos incommodités, afin de voir si peut-être quelque habile médecin ne pourrait vous soulager. Quelle joie serait la mienne de contribuer en quelque façon au rétablissement de votre santé! Envoyez-moi donc, je vous prie, l'énumération de vos infirmités et de vos misères, en termes barbares et en langage baroque, et cela avec toute l'exactitude possible. Vous m'obligerez véritablement; ce sera un petit sacrifice que vous serez obligé de faire à mon amitié. 1738.

Vous m'avez accusé la réception de quelques-unes de mes pièces, et vous n'y ajoutez aucune critique. Ne croyez point que j'aye négligé celles que vous avez bien voulu faire de mes autres pièces. Je joins ici la correction nouvelle de l'ode sur l'amour de DIEU,

—— ajoutée à une petite pièce adreſſée à *Céſarion*.
1738. La manie des vers me lutine ſans ceſſe, et je crains que ce ſoit de ces maux auxquels il n'y a aucun remède.

Depuis que l'*Apollon* de Cirey veut bien éclairer les petits atomes de Remusberg, tout y cultive les arts et les ſciences.

Je voudrais que vous euſſiez eu beſoin de mon ode ſur la patience, pour vous conſoler des rigueurs d'une maîtreſſe, et non pour ſupporter vos infirmités. Il eſt facile de donner des conſolations de ce qu'on ne ſouffre point ſoi-même; mais c'eſt l'effort d'un génie ſupérieur, que de triompher des maux les plus aigus, et d'écrire avec toute la liberté d'eſprit du ſein même des ſouffrances.

Votre épître ſur l'envie eſt inimitable. Je la préfère preſque encore à ſes deux jumelles. Vous parlez de l'envie comme un homme qui a ſenti le mal qu'elle peut faire, et des ſentimens généreux comme de votre patrimoine. Je vous reconnais toujours aux grands ſentimens. Vous les ſentez ſi bien, qu'il vous eſt facile de les exprimer.

Comment parler de mes pièces après avoir parlé des vôtres? Ce qu'il vous plaît d'en dire, ſent un tant ſoit peu l'ironie. Mes vers ſont les fruits d'un arbre ſauvage; les vôtres ſont d'un arbre franc. En un mot:

Tandis que l'aigle altier s'élève dans les airs, 1738.
L'hirondelle raſe la terre.
Philomèle eſt ici l'emblème de mes vers :
Quant à l'oiſeau du Dieu qui porte le tonnerre,
Il ne convient qu'au ſeul Voltaire.

Je me conforme entièrement à votre ſentiment touchant les pièces de théâtre. L'amour, cette paſſion charmante, ne devrait y être employé que comme des épiceries que l'on met dans certains ragoûts, mais qu'on ne prodigue pas, de crainte d'émouſſer la fineſſe du palais. Mérope mérite de toutes manières de corriger le goût corrompu du public, et de relever *Melpomène* du mépris que les colifichets de ſes ornemens lui attirent. Je me repoſe bien ſur vous des corrections que vous aurez faites aux deux derniers actes de cette tragédie. Peu de choſe la rendrait parfaite : elle l'eſt aſſurément à préſent.

*Corneille*, après lui *Racine*, enſuite *la Grange*, ont épuiſé tous les lieux communs de la galanterie et du théâtre. *Crébillon* a mis, pour ainſi dire, les furies ſur la ſcène : toutes ſes pièces inſpirent de l'horreur, tout y eſt affreux, tout y eſt terrible. Il fallait abſolument après eux quitter une route uſée, pour en ſuivre une plus neuve, une plus brillante.

Les paſſions que vous mettez ſur le théâtre

1738. ſont auſſi capables que l'amour d'émouvoir, d'intéreſſer et de plaire. Il n'y a qu'à les bien traiter et les produire de la manière que vous le faites dans la Mérope et dans la Mort de Céſar.

Le Ciel te réſervait pour éclairer la France.
Tu ſortais triomphant de la carrière immenſe
Que l'épopée offrait à tes déſirs ardens;
Et nouveau Thucydide, on te vit avec gloire
Remporter les lauriers conſacrés à l'hiſtoire.
Bientôt d'un vol plus haut, par des efforts puiſſans,
Ta main ſut débrouiller Newton et la nature;
Et Melpomène enfin, languiſſant ſans parure,
Attend tout à préſent de tes riches préſens.

Je quitte la brillante poëſie pour m'abymer avec vous dans le gouffre de la métaphyſique; j'abandonne le langage des dieux, que je ne fais que bégayer, pour parler celui de la divinité même, qui m'eſt inconnu. Il s'agit à préſent d'élever le faîte du bâtiment, dont les fondemens ſont très-peu ſolides. C'eſt un ouvrage d'araignée qui eſt à jour de tous côtés; et dont les fils ſubtils ſoutiennent la ſtructure.

Perſonne ne peut être moins prévenu en faveur de ſon opinion que je le ſuis de la mienne. J'ai diſcuté la fatalité abſolue avec

toute l'application poſſible, et j'y ai trouvé des difficultés preſque invincibles. J'ai lu une infinité de ſyſtêmes, et je n'en ai trouvé aucun qui ne ſoit hériſſé d'abſurdités ; ce qui m'a jeté dans un pyrrhoniſme affreux. D'ailleurs je n'ai aucune raiſon particulière qui me porte plutôt pour *la fatalité abſolue* que pour *la liberté*. Qu'elle ſoit ou qu'elle ne ſoit pas, les choſes iront toujours le même train. Je ſoutiens ces ſortes de choſes tant que je puis, pour voir juſqu'où l'on peut pouſſer le raiſonnement, et de quel côté ſe trouve le plus d'abſurdités. 1738.

Il n'en eſt pas tout-à-fait de même de la *raiſon ſuffiſante*. Tout homme qui veut être philoſophe, mathématicien, politique, en un mot, tout homme qui veut s'élever au-deſſus du commun des autres, doit admettre la raiſon ſuffiſante.

Qu'eſt-ce que cette raiſon ſuffiſante ? c'eſt la cauſe des événemens. Or tout philoſophe recherche cette cauſe, ce principe ; donc tout philoſophe admet la raiſon ſuffiſante. Elle eſt fondée ſur la vérité la plus évidente de nos actions. *Rien* ne ſaurait produire un être, puiſque *rien* n'exiſte pas. Il faut donc néceſſairement que les êtres, ou les événemens, aient une cauſe de leur être dans ce qui les a précédés ; et cette cauſe on l'appelle la raiſon

1738. suffiſante de leur exiſtence ou de leur naiſſance. Il n'y a que le vulgaire qui, ne connaiſſant point de *raiſon ſuffiſante*, attribue au *haſard* les effets dont les cauſes lui ſont inconnues. Le *haſard* en ce ſens eſt le ſynonyme de *rien*. C'eſt un être ſorti du cerveau creux des poëtes, et qui, comme ces globules de ſavon que ſont les enfans, n'a aucun corps.

Vous allez boire à préſent la lie de mon nectar ſur le ſujet de la fatalité abſolue. Je crains fort que vous n'éprouviez, à l'explication de mon hypothèſe, ce qui m'arriva l'autre jour. J'avais lu dans je ne ſais quel livre de phyſique, où il s'agiſſait du muſcle céphalopharyngien. Me voilà à conſulter *Furetière* pour en trouver l'éclairciſſement : il dit que le muſcle céphalopharyngien eſt l'orifice de l'œſophage, nommé pharynx. Ah ! pour le coup, dis-je, me voilà devenu bien habile. Les explications ſont ſouvent plus obſcures que le texte même. Venons à la mienne.

J'avoue premièrement que les hommes ont un ſentiment de liberté : ils ont ce qu'ils appellent la puiſſance de déterminer leur volonté, d'opérer des mouvemens, &c. Si vous appelez ces actes, la liberté de l'homme, je conviens avec vous que l'homme eſt libre. Mais ſi vous appelez liberté, les raiſons

qui déterminent les résolutions, les causes des mouvemens qu'elles opèrent, en un mot, ce qui peut influer sur ses actions, je puis prouver que l'homme n'est point libre. 1738.

Mes preuves seront tirées de l'expérience. Elles seront tirées des observations que j'ai faites sur les motifs de mes actions et sur celles des autres.

Je soutiens premièrement que tous les hommes se déterminent par des raisons tant bonnes que mauvaises (ce qui ne fait rien à mon hypothèse), et ces raisons ont pour fondement une certaine idée de bonheur ou de bien-être. D'où vient que, lorsqu'un libraire m'apporte la Henriade et les épigrammes de *Rousseau*, d'où vient, dis-je, que je choisis la Henriade? c'est que la Henriade est un ouvrage parfait, et dont mon esprit et mon cœur peuvent tirer un usage excellent, et que les épigrammes ordurières salissent l'imagination. C'est donc l'idée de mon avantage, de mon bien-être, qui porte ma raison à se déterminer en faveur d'un de ces ouvrages préférablement à l'autre. C'est donc l'idée de mon bonheur qui détermine toutes mes actions. C'est donc le ressort dont je dépends, et ce ressort est lié avec un autre qui est mon tempérament; c'est-là précisément la roue avec laquelle le créateur monte les ressorts de la volonté; et l'homme a la même

1738. liberté que le pendule. Il a de certaines vibrations; en un mot, il peut faire des actions, &c. mais toutes asservies à son tempérament, et à sa façon de penser plus ou moins bornée.

Questionnez quel homme il vous plaira sur ce qu'il a fait telle ou telle action: le plus stupide de tous vous alléguera une raison. C'est donc une raison qui le détermine. L'homme agit donc selon une loi, et en conséquence du ton que le créateur lui a donné.

Voici donc une vérité non moins fondée sur l'expérience. Concluons donc que l'homme porte en soi le mobile qui le détermine, ou qui cause ses résolutions.

Je voudrais, pour l'amour de la fatalité absolue, qu'on n'eût jamais cherché de subterfuge contre la liberté dans de faux raisonnemens. Tel est celui que vous combattez très-bien, et que vous détruisez totalement. En effet rien de moins conséquent, que nous serions des dieux si nous étions libres. Il y a beaucoup de témérité à vouloir raisonner des choses qu'on ne connaît point; et il y en a encore infiniment plus de vouloir prescrire des limites à la toute-puissance divine.

J'examine simplement les vérités qui me sont connues: et de là je conclus que, puisqu'elles sont telles, DIEU a voulu qu'elles soient. Mon raisonnement ne fait qu'enchaîner les effets

de la nature avec leur cauſe primitive qui eſt DIEU. 1738.

Selon ce ſyſtême, DIEU ayant prévu les effets des tempéramens et des caractères des hommes, conſerve en plein ſa préſcience : et les hommes ont une eſpèce de liberté, quoique très-bornée, de ſuivre leurs raiſonnemens ou leur façon de penſer.

Il s'agit à préſent de montrer que mon hypothèſe ne contient rien d'injurieux ni de contradictoire contre l'eſſence divine. C'eſt ce que je vais prouver.

L'idée que j'ai de DIEU eſt celle d'un Etre tout-puiſſant, très-bon, infini et raiſonnable à un degré ſupérieur. Je dis que ce DIEU ſe détermine en tout par les raiſons les plus ſublimes, qu'il ne fait rien que de très-raiſonnable et de très-conſéquent. Ceci ne renverſe en aucune façon la liberté de DIEU : car, comme DIEU eſt la raiſon même, dire qu'il ſe détermine par la raiſon, c'eſt dire qu'il ſe détermine par ſa volonté ; ce qui n'eſt en ce ſens qu'un jeu de mots. De plus, DIEU peut prévoir ſes propres actions, puiſqu'elles ſont aſſervies à l'infini, à l'excellence de ſes attributs. Elles portent toujours le caractère de la perfection. Si donc DIEU eſt lui-même le deſtin, comment en peut-il être l'eſclave ? Et ſi ce DIEU qui, ſelon M. *Clarke*, ne peut ſe tromper, ſi ce

1738. DIEU prévoit les actions des hommes, il faut donc néceſſairement qu'elles arrivent. M. *Clarke* lui-même l'avoue ſans s'en apercevoir.

Mon raiſonnement ſe réduit à ce que DIEU étant l'excellence même, il ne peut rien faire que de très-excellent, et c'eſt ce qu'atteſtent les œuvres de la nature; c'eſt de quoi tous les hommes en général nous font un témoignage, et de quoi vous perſuaderiez ſeul, s'il n'y avait que vous dans l'univers.

Cependant il faut ſe garder de juger du monde par parties; ce ſont les membres d'un tout, où l'aſſortiment eſt néceſſaire. Dire, parce qu'il y a quelques hommes mal-feſans, que DIEU a tout mal fait, c'eſt perdre de vue la totalité, c'eſt conſidérer un point dans un ouvrage de miniature, et négliger l'effet de l'enſemble. Comptons que tout ce que nous apercevons dans la nature concourt aux vues du créateur. Si nos yeux de taupe ne peuvent apercevoir ces vues, ce défaut eſt dans notre nerf optique, et non pas dans l'objet que nous enviſageons.

Voilà tout ce que mon imagination a pu vous fournir ſur le roman de la fatalité abſolue, et ſur la préſcience divine. Du reſte, je reſpecte beaucoup *Cicéron*, protecteur de la liberté, quoiqu'à dire vrai ſes Tuſculanes ſont,

de tous ſes ouvrages, celui qui me convient le mieux. 1738.

Vous anobliſſez le dieu de M. *Clarke* d'une telle façon que je commence déjà à ſentir du reſpect pour cette divinité. Si vous euſſiez vécu du temps de *Moïſe*, le dieu d'*Abraham*, d'*Iſaac* et de *Jacob* n'y aurait rien perdu, et ſurement il aurait été plus digne de nos hommages que celui que nous préſente le bègue légiſlateur des Juifs.

Je me réſerve de vous parler une autre fois de votre excellent eſſai de phyſique. Cet ouvrage mérite bien d'occuper une autre lettre particulièrement deſtinée à ce ſujet. Je remplirai également mes engagemens touchant le Siècle de *Louis XIV*; et je joindrai à cette lettre quelques conſidérations ſur l'état du corps politique de l'Europe, que je vous prierai cependant de ne communiquer à perſonne. Mon deſſein était de le faire imprimer en Angleterre comme l'ouvrage d'un anonyme. Quelques raiſons m'en ont fait différer l'exécution.

J'attends l'épître ſur l'amitié comme une pièce qui couronnera les autres. Je ſuis auſſi affamé de vos ouvrages que vous êtes diligent à les compoſer.

Je fus tout ſurpris en vérité lorſque je vis que la marquiſe *du Châtelet* me trouvait ſi

1738. admirable. J'en ai cherché la raiſon ſuffiſante avec *Leibnitz*, et je ſuis tenté de croire que cette grande admiration de la Marquiſe ne vient que d'un petit grain de pareſſe. Elle n'eſt pas auſſi généreuſe que vous de ſes momens. Je me déclare incontinent le rival de *Newton*, et ſuivant la mode de Paris, je vais compoſer un libelle contre lui. Il ne dépend que de la Marquiſe de rétablir la paix entre nous. Je cède volontiers à *Newton* la préférence que l'ancienneté de connaiſſance et ſon mérite perſonnel lui ont acquiſe, et je ne demande que quelques mots écrits dans des momens perdus : moyennant quoi je tiens quitte la Marquiſe de toute admiration quelconque.

J'ai ſonné le tocſin mal à propos dans la dernière lettre que je vous ai écrite ; vous voudrez bien continuer votre correſpondance par M. *Thiriot*. Mon ſoupçon, après l'avoir éclairci, s'eſt trouvé mal fondé. J'en ſuis bien aiſe, parce que cela me procurera d'autant plus promptement vos réponſes.

Vous ne ſauriez croire à quel point j'eſtime vos penſées, et combien j'aime votre cœur. Je ſuis bien fâché d'être le Saturne du monde planétaire dont vous êtes le ſoleil. Qu'y faire ? mes ſentimens me rapprochent de vous, et l'affection que je vous porte n'en eſt pas moins fervente.

fervente. Je joins à cette lettre ce que vous m'avez demandé sur la vie de la czarine et du czarovitz. Si vous souhaitez quelque chose de plus sur ce sujet, je m'offre de vous satisfaire étant à jamais, 1738.

Monsieur,

votre très-parfait et très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

## LETTRE L.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Avril.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu de nouveaux bienfaits de votre Altesse royale, des fruits précieux de votre loisir et de votre singulier génie. L'ode à sa majesté la reine votre mère, me paraît votre plus bel ouvrage. Il faut bien, quand votre cœur se joint à votre esprit, qu'il en naisse un chef-d'œuvre. Je n'y trouve à reprendre que quelques expressions qui ne sont pas tout-à-fait dans notre exactitude française. Nous ne disons pas *des encens* au pluriel : nous ne disons point, comme on dit, je crois, en allemand, encenser *à* quelqu'un. Cette phrase n'est en usage que parmi quelques

1738. miniſtres réfugiés, qui tous ont un peu corrompu la pureté de la langue françaiſe. Voilà, à peu-près, tout ce que ma pédanterie grammaticale peut critiquer dans cet ouvrage charmant, que je chéris comme homme, comme poëte, comme ſerviteur bien tendrement attaché à votre auguſte perſonne.

Que je ſuis enchanté quand je vois un prince né pour régner, dire :

*Ta clémence et ton équité,*
*Ces limites de ta puiſſance.*

Voilà deux vers que j'admirerais dans le meilleur poëte, et qui me tranſportent dans un prince. Vous faites comme *Marc-Aurèle* la ſatire des cours par votre exemple et par vos écrits, et vous avez par-deſſus lui le mérite de dire en beaux vers, dans une langue étrangère, ce qu'il diſait aſſez ſéchement dans ſa langue propre.

Si la tendreſſe reſpectable qui a dicté cette ode ne m'avait enlevé mon premier ſuffrage, je pourrais le donner à l'ode. Enfin il y a plus d'imagination, et le mérite de la difficulté ſurmontée qu'on doit compter dans tous les arts, eſt bien plus grand dans une ode que dans une épître libre.

Le Printemps eſt dans un tout autre goût : c'eſt un tableau de *Claude Lorrain*. Il y a un

poëte anglais, homme de mérite, nommé *Tompſon*, qui a fait les quatre ſaiſons dans ce goût-là, en *blank verſe*, ſans rime. Il ſemble que le même dieu vous ait inſpiré tous deux. 1738.

Votre Alteſſe royale me permettra-t-elle de faire ſur ce poëme une remarque qui n'eſt guère poëtique :

Et dans le vaſte cours de ſes longs mouvemens,
La terre gravitant et roulant ſur ſes flancs,
Approchant du ſoleil, en ſa carrière immenſe....

Voilà des vers philoſophiques, par conſéquent leur devoir eſt d'être vrais et d'avoir raiſon. Ce n'eſt pas ici *Joſué* qui s'accommode à l'erreur vulgaire, et qui parle en homme très-vulgaire ; c'eſt un prince copernicien qui parle, un prince dans les Etats de qui *Copernic* eſt né ; car je le crois né à Thorn, et je penſe que votre maiſon royale pourrait bien avoir des droits ſur Thorn ; mais venons au fait. Ce fait eſt que la terre, du printemps à l'été, s'éloigne toujours du ſoleil, de façon qu'au milieu du cancer, elle eſt environ d'un million de grands milles germaniques plus loin de cet aſtre qu'au milieu de l'hiver ; et que nous avons, moyennant cette inégalité dans ſon cours, huit jours d'été de plus que d'hiver.

1738. Je sais bien qu'on a cru long-temps qu'en été nous étions plus près du soleil ; mais c'est une grande erreur. Il ne doit pas paraître singulier qu'un trente-troisième degré de proximité de plus ne nous échauffe pas ; car je n'ai guère plus chaud à trente-deux pieds de ma cheminée qu'à trente-trois. Ce qui fait la chaleur n'est donc pas la proximité ; mais la perpendicularité des rayons du soleil, et leur plus grande quantité réfractée de l'air sur la terre. Or en été les rayons sont plus approchans de la perpendicule et plus réfractés sur notre horizon septentrional, comme sait votre Altesse.

Je fais tout ce verbiage pour excuser mon unique critique. D'ailleurs je ne puis trop remercier votre Altesse royale de l'honneur qu'elle fait à notre Parnasse français.

J'envoie la quatrième épître par ce paquet ; je corrige la troisième. J'aurais envoyé les trois nouveaux derniers actes de Mérope, mais on les transcrit.

Ce que votre Altesse royale a daigné me mander du czar *Pierre I* change bien mes idées. Est-il possible que tant d'horreurs aient pu se joindre à des desseins qui auraient honoré *Alexandre* ? Quoi ! policer son peuple et le tuer ! être bourreau, abominable bourreau, et législateur ! quitter le trône pour le fouiller

enſuite de crimes ! créer des hommes, et déshonorer la nature humaine ! Prince, qui faites l'honneur du genre-humain par le cœur et par l'eſprit, daignez me développer cette énigme. J'attendrai les mémoires que vos bontés voudront bien me communiquer, et je n'en ferai uſage que par vos ordres. Je ne continuerai l'hiſtoire de *Louis XIV*, ou plutôt de ſon ſiècle, que quand vous me le commanderez. Je ne veux....

1738.

(*Le reſte manque.*)

## LETTRE LI.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

De Bruxelles, mai.

MONSEIGNEUR,

En revenant de ces triſtes terres, dans le voiſinage deſquelles votre Alteſſe royale n'a point été, j'ai l'honneur de lui écrire pour me conſoler. J'eſpère que votre Alteſſe royale m'enverra long-temps ſes ordres à Bruxelles; je les recevrai beaucoup plutôt, et plus ſurement que quand ils feſaient tant de caſcades de Paris à Bar-le-duc et à Cirey. Je recevrai

1738. au moins vos ordres directement, dans l'eſpérance qu'un jour, avant de mourir, *videbo dominum meum à facie ad faciem.*

Je prends la liberté d'adreſſer à votre Alteſſe royale une petite relation, non pas de mon voyage, mais de celui de M. le baron de *Gangan* (1). C'eſt une fadaiſe philoſophique qui ne doit être lue que comme on ſe délaſſe d'un travail ſérieux avec les bouffonneries d'*Arlequin*. Le véritable ennemi de *Machiavel* aura-t-il quelques momens pour voyager avec ce baron de *Gangan*? Il y verra au moins un petit article plein de vérité ſur les choſes de la terre. Je compte vous préſenter bientôt un autre tribut de bagatelles poëtiques, car je me tiens comptable de mon temps à mon vrai ſouverain. Les biens des ſujets appartiennent, dit-on, aux autres rois; mon cœur et mes momens appartiennent au mien. Madame *du Châtelet*, ſon autre ſujette, et plus digne ornement de ſa cour, lui préſente ſes reſpects, ſelon la permiſſion qu'il nous en a donnée. Elle ne fera ici que plaider, elle trouvera peu de perſonnes à qui elle puiſſe parler de philoſophie. Les arts n'habitent pas plus à Bruxelles que les plaiſirs. Une vie retirée et douce eſt ici le partage de preſque tous les particuliers;

(1) Cet ouvrage n'a jamais été connu, du moins ſous ce titre.

mais cette vie douce reſſemble ſi fort à l'ennui, qu'on s'y méprend très-aiſément. L'ennui n'approchera point d'une maiſon qu'*Emilie* habite, et qui eſt honorée des lettres de notre prince. Nous ſommes dans le quartier le plus retiré, dans la rue de la groſſe tour. C'eſt là que nous nous entretenons tous les jours de ce prince qui ſera l'amour de la terre, comme il eſt le nôtre; et de M. le baron de *Keiſerling*, ſi digne de lui plaire et de le voir; et du ſavant M. *Jordan*, à qui je porte envie. 1738.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, Monſeigneur, de votre Alteſſe royale, le très-humble, &c.

## LETTRE LII.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

A Cirey, le 20 mai.

MONSEIGNEUR,

Vos jours de poſte ſont comme les jours de *Titus*: vous pleureriez ſi vos lettres n'étaient pas des bienfaits. Vos deux dernières, du 31 mars et 19 avril, dont votre Alteſſe royale m'honore, ſont de nouveaux liens qui m'attachent à elle; et il faut bien que chacune de

1738. mes réponſes ſoit un nouveau ſerment de fidélité que mon ame, votre ſujette, fait à votre ame, ſa ſouveraine.

La première choſe dont je me ſens forcé de parler, eſt la manière dont vous penſez ſur *Machiavel*. Comment ne ſeriez-vous point ému de cette colère vertueuſe où vous êtes preſque contre moi, de ce que j'ai joué le ſtyle d'un méchant homme? C'était aux *Borgia*, père et fils, et à tous ces petits princes qui avaient beſoin de crimes pour s'élever, à étudier cette politique infernale; il eſt d'un prince tel que vous de la déteſter. Cet art, qu'on doit mettre à côté de celui des *Locuſte* et des *Brinvilliers*, a pu donner à quelques tyrans une puiſſance paſſagère, comme le poiſon peut procurer un héritage; mais il n'a jamais fait ni de grands hommes, ni des hommes heureux: cela eſt bien certain. A quoi peut-on donc parvenir par cette politique affreuſe? au malheur des autres et au ſien même. Voilà les vérités qui ſont le catéchiſme de votre belle ame.

Je ſuis ſi pénétré de ces ſentimens, qui ſont vos idées innées, et dont le bonheur des hommes doit être le fruit, que j'oubliais preſque de rendre grâce à votre Alteſſe royale de la bonté qu'elle a de s'intéreſſer à mes maux particuliers. Mais ne faut-il pas que

l'amour

l'amour du bien public marche le premier ? Vous joignez donc, Monſeigneur, à tant de bienfaits, celui de daigner conſulter pour moi des médecins. Je ne ſais qu'une ſeule choſe auſſi ſingulière que cette bonté, c'eſt que les médecins vous ont dit vrai. Il y a long-temps que je ſuis perſuadé que ma maladie, s'il eſt permis de comparer le mal avec le bien, eſt, tout comme mon attachement à votre perſonne, une affaire pour la vie. 1738.

Les conſolations que je goûte dans ma délicieuſe retraite et dans l'honneur de vos lettres, ſont aſſez fortes pour me faire ſupporter des douleurs encore plus grandes. Je ſouffre très-patiemment ; et quoique les douleurs ſoient quelquefois longues et aiguës, je ſuis très-éloigné de me croire malheureux. Ce n'eſt pas que je ſois ſtoïcien, au contraire, c'eſt parce que je ſuis très-épicurien, parce que je crois la douleur un mal et le plaiſir un bien ; et que, tout bien compté et bien peſé, je trouve infiniment plus de douceurs que d'amertumes dans cette vie.

De ce petit chapitre de morale je volerai ſur vos pas, ſi votre Alteſſe royale le permet, dans l'abyme de la métaphyſique. Un eſprit auſſi juſte que le vôtre, ne pouvait aſſurément regarder la queſtion de la liberté comme une choſe démontrée. Ce goût que vous avez

1738. pour l'ordre et l'enchaînement des idées, vous a représenté fortement DIEU comme maître unique et infini de tout : et cette idée, quand elle est regardée seule, sans aucun retour sur nous-mêmes, semble être un principe fondamental d'où découle une fatalité inévitable dans toutes les opérations de la nature. Mais aussi une autre manière de raisonner semble encore donner à DIEU plus de puissance, et en faire un être, si j'ose le dire, plus digne de nos adorations ; c'est de lui attribuer le pouvoir de faire des êtres libres. La première méthode semble en faire le Dieu des machines, et la seconde le Dieu des êtres pensans. Or ces deux méthodes ont chacune leur force et leur faiblesse. Vous les pesez dans la balance du sage ; et malgré le terrible poids que les *Leibnitz* et les *Wolf* mettent dans cette balance, vous prenez encore ce mot de *Montagne*, *que sais-je ?* pour votre devise.

Je vois plus que jamais, par le mémoire sur le czarovitz, que votre Altesse royale daigne m'envoyer, que l'histoire a son pyrrhonisme aussi-bien que la métaphysique. J'ai eu soin, dans celle de *Louis XIV*, de ne pas percer plus qu'il ne faut dans l'intérieur du cabinet. Je regarde les grands événemens de ce règne comme de beaux phénomènes dont je rends compte, sans remonter au premier principe.

La cauſe première n'eſt guère faite pour le physicien, et les premiers reſſorts des intrigues ne ſont guère faits pour l'hiſtorien. Peindre les mœurs des hommes, faire l'hiſtoire de l'eſprit humain dans ce beau ſiècle, et ſurtout l'hiſtoire des arts, voilà mon ſeul objet. Je ſuis bien sûr de dire la vérité quand je parlerai de *Deſcartes*, de *Corneille*, du *Pouſſin*, de *Girardon*, de tant d'établiſſemens utiles aux hommes; je ſerais sûr de mentir ſi je voulais rendre compte des converſations de *Louis XIV* et de madame de *Maintenon*. 1738.

Si vous daignez m'encourager dans cette carrière, je m'y enfoncerai plus avant que jamais; mais en attendant je donnerai le reſte de cette année à la phyſique, et ſurtout à la phyſique expérimentale. J'apprends, par toutes les nouvelles publiques, qu'on débite mes Elémens de Newton, mais je ne les ai point encore vus; il eſt plaiſant que l'auteur et la perſonne à qui ils ſont dédiés ſoient les ſeuls qui n'aient point l'ouvrage. Les libraires de Hollande ſe ſont précipités, ſans me conſulter, ſans attendre les changemens que je préparais; ils ne m'ont ni envoyé le livre, ni averti qu'ils le débitaient. C'eſt ce qui fait que je ne peux avoir moi-même l'honneur de l'adreſſer à votre Alteſſe royale; mais on en fait une nouvelle édition plus correcte, que j'aurai l'honneur de lui envoyer.

1738. Il me ſemble, Monſeigneur, que ce petit *commercium epiſtolicum* embraſſe tous les arts. J'ai eu l'honneur de vous parler de morale, de métaphyſique, d'hiſtoire, de phyſique; je ſerais bien ingrat ſi j'oubliais les vers. Et comment oublier les derniers que votre Alteſſe royale vient de m'envoyer? Il eſt bien étrange que vous puiſſiez écrire avec tant de facilité dans une langue étrangère. Des vers français ſont très-difficiles à faire en France, et vous en compoſez à Remusberg comme ſi *Chaulieu*, *Chapelle*, *Greſſet*, avaient l'honneur de ſouper avec votre Alteſſe royale.

(*Le reſte manque.*)

## LETTRE LIII.

### *DU PRINCE ROYAL.*

Mai.

MON CHER AMI,

Ce titre vous eſt dû, et par votre rare mérite, et par la ſincérité avec laquelle vous me faites apercevoir mes fautes. Je ſuis charmé de votre critique; je corrigerai tous les endroits que vous avez marqués; je travaillerai comme ſous vos yeux. Vos lumières et vos cenſures

feront comme les canaux qui forment les jets d'eau : elles régleront l'eſſor de mon eſprit ; et plus vous mettrez de ſévérité dans vos critiques, plus vous augmenterez mes obligations. 1738.

Votre quatrième épître eſt un chef-d'œuvre. *Céſarion* et moi nous l'avons lue, relue et admirée plus d'une fois. Je ne ſaurais vous dire à quel point j'eſtime vos ouvrages. La noble hardieſſe avec laquelle vous débitez de grandes vérités, m'enchante.

*Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter.*

Ce vers eſt peut-être le plus philoſophique qui ait jamais été fait. L'orgueil de la plupart des ſavans n'eſt pas capable de ſe ployer ſous cette vérité. Il faut avoir épuiſé la philoſophie pour en dire autant.

Vous avez un talent tout particulier pour exprimer les grands ſentimens et les grandes vérités. Je ſuis charmé de ces deux vers :

*O divine amitié, félicité parfaite,*
*Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis !*

Je voudrais pouvoir inculquer cette vérité dans le cœur de tous mes compatriotes et de tous les hommes. Si le genre-humain penſait ainſi, nous verrions une république plus parfaite et plus heureuſe que celle de *Platon*.

1738. Cette saison, qui est pour moi le semestre de mars, m'a tant fourni d'occupation qu'il m'a été impossible de vous répondre plutôt. J'ai reçu encore la cinquième épître, sur le bonheur, et je réponds à toutes ces lettres à la fois.

Pour vous parler avec ma franchise ordinaire, je vous avouerai naturellement que tout ce qui regarde l'*homme-dieu* ne me plaît point dans la bouche d'un philosophe, d'un homme qui doit (1) être au-dessus des erreurs populaires. Laissez au grand *Corneille*, vieux radoteur et tombé dans l'enfance, le travail insipide de rimer l'imitation de JESUS-CHRIST, et ne tirez que de votre fonds ce que vous avez à nous dire. On peut parler de fables, mais seulement comme fables; et je crois qu'il vaut mieux garder un silence profond sur les fables chrétiennes, canonisées par leur ancienneté et par la crédulité des gens absurdes et stupides.

Il n'y aurait qu'au théâtre où je permettrais de représenter quelque fragment de l'histoire de ce prétendu *sauveur*; mais dans votre cinquième épître il paraît que trop de condescendance pour les jésuites ou la prêtraille, vous a déterminé à parler de ce ton.

(1) Il s'agit de ces vers du Discours sur la vertu : *Quand l'ennemi divin des scribes et des prêtres, &c.*

Vous voyez, Monsieur, que je suis sincère. Je puis me tromper, mais je ne saurais vous déguiser mes sentimens. 1738.

*Césarion* a reçu avec joie et avec transport la lettre que vous lui avez écrite. Vous recevrez sa réponse sous ce même couvert. Nous allons nous séparer pour un temps, puisque je suivrai le roi au pays de Clèves. Je compte y être le mois prochain. Ayez la bonté d'adresser vos lettres, vers ce temps, au colonel *Bork* à Vésel. J'espère en recevoir quelques-unes pendant le séjour que j'y ferai, vu la proximité de la France. Je tournerai le visage vers Cirey; je ferai comme les Juifs captifs à Babylone, qui se tournaient vers le côté du temple pour faire leurs prières, et pour implorer l'assistance divine.

Voici quelques pièces de ma façon que j'expose au creuset. (*a*) Je crains fort qu'elles ne soutiennent pas l'épreuve. C'est, comme vous voyez, toujours le démon des vers qui me domine. Bientôt celui des combats pourra influer sur moi. Si le sort ou le démon de la guerre me rend ennemi des Français, soyez bien persuadé que la haine n'aura jamais d'empire sur mon esprit, et que mon cœur démentira toujours mon bras. Vous seul, Monsieur,

(*a*) Le Philosophe guerrier, épître à M. *Jordan*, une autre à *Césarion*.

1738. me faites aimer votre nation. Je chérirai tendrement les habitans de Cirey, tandis que je ferai la guerre aux Français ; et je dirai :

. . . . . Mon épée
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée....

Je vous prie de me donner de vos nouvelles le plus souvent qu'il vous sera possible : je suis d'une inquiétude extrême sur tout ce qui regarde votre santé. Nous venons de perdre ici un des plus grands hommes d'Allemagne. C'est le fameux M. de *Beausobre*, homme d'honneur et de probité, grand génie, d'un esprit fin et délié, grand orateur, savant dans l'histoire de l'Eglise et dans la littérature, ennemi implacable des jésuites, la meilleure plume de Berlin, un homme plein de feu et de vivacité, que quatre-vingts années de vie n'avaient pu glacer, d'ailleurs sentant quelque faible pour la superstition, défaut assez commun chez les gens de son métier, et connaissant assez la valeur de ses talens pour être sensible aux applaudissemens et à la louange. Cette perte m'est d'autant plus sensible qu'elle est irréparable. Nous n'avons personne qui puisse remplacer M. de *Beausobre*. Les hommes de son mérite sont rares, et quand la nature les sème, ils ne parviennent pas tous à la maturité.

Il m'eſt parvenu une lettre qu'une dame de ce pays-ci vous a écrite. Vous aurez bien vu par ſon ſtyle qu'elle eſt brouillée avec le ſens commun. Ne jugez pas de toutes nos dames par cet échantillon, et croyez qu'il en eſt dont l'eſprit et la figure ne vous paraîtraient pas réprouvables. Je leur dois bien quelque mot en leur faveur, car elles répandent des charmes inexprimables dans le commerce de la vie; en feſant même abſtraction de la galanterie, elles ſont d'une néceſſité indiſpenſable dans la ſociété; ſans elles toute converſation eſt languiſſante. 1738.

J'attends la Mérope, j'attends quelque merveille fraîchement écloſe; j'attends des nouvelles de mon ami, une réponſe ſur quelques bagatelles que j'ai fait partir pour le petit paradis de Cirey; et toute cette attente me fait bien languir. J'ai oublié de vous dire que j'ai reçu votre Newton, j'entends l'édition de Hollande. Je vous ai promis de vous communiquer toutes mes réflexions; mais le moyen? Je n'ai pas eu depuis quatre ſemaines le moment de me reconnaître, et à peine puis-je vous écrire ces deux mots.

Mille amitiés à la Marquiſe, et à tous ceux qui ſont aſſemblés à Cirey au nom de *Voltaire*. Je vous prie, ne m'oubliez point; et ſoyez

fermement perſuadé de l'eſtime et de l'amitié
1738. avec laquelle je ſuis,
Monſieur,
votre très-fidelle ami,
FÉDÉRIC.

## LETTRE LIV.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

A Louvain, ce 30 mai.

MONSEIGNEUR,

En partant de Bruxelles, j'ai reçu tout ce qui peut flatter mon ame et guérir mon corps, et c'eſt à votre Alteſſe royale que je le dois. *Deus nobis hæc munera fecit.* Vous voulez que je vive, Monſeigneur; j'oſe dire que vous avez quelque raiſon de ne pas vouloir que le plus tendre de vos admirateurs, le fidelle témoin de ce qui ſe paſſe dans votre belle ame, périſſe ſitôt. La Henriade et moi nous vous devrons la vie. Je ſuis bien plus honoré que ne le fut *Virgile*. *Auguſte* ne fit des vers pour lui qu'après la mort de ſon poëte, et votre Alteſſe royale fait vivre le ſien et daigne honorer la Henriade d'un avertiſſement de ſa main. Ah! Monſeigneur, qu'ai-je à faire de

la misérable bienveillance d'un cardinal, que la fortune a rendu puissant ? qu'ai-je besoin des autres hommes ? Plût à Dieu que je restasse dans l'hermitage du comte de *Loo*, où je vais suivre *Emilie* ! Nous arrivâmes avant-hier à Bruxelles. Nous voici en route ; je ne commencerai que dans quelques jours à jouir d'un peu de loisir ; dès que j'en aurai, je mettrai en ordre de quoi amuser quelques quarts d'heure mon protecteur, tandis qu'il s'occupera à ce bel ouvrage, si digne d'un prince comme lui ; s'il daigne écrire contre *Machiavel*, ce sera *Apollon* qui écrasera le serpent *Python*. Vous êtes certainement mon *Apollon*, Monseigneur, vous êtes pour moi le dieu de la médecine et celui des vers ; vous êtes encore *Bacchus*, car votre Altesse royale daigne envoyer de bon vin à *Emilie* et à son malade ; ayez donc la bonté d'ordonner, Monseigneur, que ce présent de *Bacchus* soit voituré à l'adresse d'un de ses plus dignes favoris ; c'est M. le duc d'*Aremberg* ; tout vin doit lui être adressé, comme tout ouvrage vous doit hommage. Il y a certaines cérémonies à Bruxelles, pour le vin, dont il nous sauvera ; j'espère que je boirai avec lui à la santé de mon cher souverain, du vrai maître de mon ame, dont je suis plus réellement le sujet que du roi sous lequel je suis né. Il faut partir ; je

1738.

finis une lettre que mon cœur très-bavard ne
1738. m'eût point permis de finir sitôt; quand je serai arrivé, je donnerai une libre carrière à mes remercîmens, et la digne *Emilie* aura l'honneur d'y joindre les siens. Je ferai serment de docilité au médecin dont votre Altesse royale a eu la bonté de m'envoyer la consultation. J'écrirai à votre aimable favori, M. de *Keiserling*; je remplirai tous les devoirs de mon cœur; je suis à vos pieds, grand Prince, *O et præsidium et dulce decus meum.* Je suis en courant, mais avec les sentimens les plus inébranlables de respect, d'admiration, de tendre reconnaissance,

Monseigneur, &c.

## LETTRE LV.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Juin.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu une partie des nouvelles faveurs dont votre Altesse royale me comble. Monsieur *Thiriot* m'a fait tenir le paquet où je trouve le Philosophe guerrier et les épîtres à MM. de *Keiserling* et *Jordan*. Vous allez à pas

de géant, et moi je me traîne avec faibleſſe. Je n'ai l'honneur d'envoyer qu'une pauvre épître : *oportet illum creſcere, me autem minui.* 1738.

Avec quelle ardeur vous courez
Dans tous les ſentiers de la gloire !
Seigneur, lorſque vous vous battrez,
Il eſt clair que vous cueillerez
Ces beaux lauriers de la victoire ;
Et même vous les chanterez.
Vous ſerez l'Achille et l'Homère :
Votre eſprit, votre ardeur guerrière
Des Français ſe feront chérir ;
Vous aurez le double plaiſir
Et de nous vaincre et de nous plaire.

Je demande en grâce à votre Alteſſe royale, qu'une des premières expéditions de ſes campagnes ſoit de venir reprendre Cirey, qui a été très-injuſtement détaché de Remusberg, auquel il appartient de droit. Mais à la paix, ne rendez jamais Cirey : je vous en conjure, Monſeigneur ; rendez, ſi vous le voulez, Strasbourg et Metz, mais gardez votre Cirey, et ſurtout que le canon n'endommage point les lambris dorés et vernis, et les niches et les entreſols d'*Emilie*. Je me doute qu'il y a en chemin une écritoire pour elle. Celle dont vous avez honoré M. *Jordan*, va faire éclore

ce paquet. Je ferais curieux de savoir ce qu'un
1738. *Wolf* en penserait, si *sapientissimus Wolfius* pouvait lire des vers français. Je voudrais bien avoir l'avis d'un *Jordan*, qui sera, je crois, un digne successeur de M. de *Beausobre*; surtout d'un *Césarion*, mais surtout, surtout de votre Altesse royale, de vous, grand Prince et grand homme, qui réunissez tous les talens de ceux dont je parle.

Votre Altesse royale a lu, sans doute, l'excellent livre de M. de *Maupertuis*. Un homme tel que lui fonderait à Berlin (dans l'occasion) une académie des sciences qui serait au-dessus de celle de Paris.

J'ai reçu une lettre de M. de *Kayserling*, de l'*Ephestion* de Remusberg : vous avez, grand Prince, ce qui manque à ceux qui font ce que vous ferez un jour, vous avez de vrais amis.

Je suis étonné de voir par la lettre de votre Altesse royale, non datée, qu'elle n'a point reçu les quatre actes de la Mérope, accompagnés d'une assez longue lettre. Cependant il y a six semaines que M. *Thiriot* m'accusa la réception du paquet, et dut le mettre à la poste. Il y a eu quelquefois de petits dérangemens arrivés au commerce dont vous m'honorez. Je compte envoyer bientôt à votre Altesse royale un exemplaire d'une édition plus correcte des Elémens de *Newton*. Il n'y a

que

que vous au monde, Monſeigneur, qui puiſ- 1738.
fiez allier tout cela avec la foule de vos occupations et de vos devoirs.

Madame *du Châtelet* ne ceſſe d'être pénétrée pour votre perſonne d'admiration... et de regrets. Vous m'avez donné un grand titre; je ne pourrai jamais le mériter, quoique mon cœur faſſe tout ce qu'il faut pour cela. Un homme que le fameux chevalier *Sidney* avait aimé, ordonna qu'après ſa mort on mît ſur ſa tombe, au lieu de ſon nom: *Ci gît l'ami de Sidney.* Ma tombe ne pourra jamais avoir un tel honneur: il n'y a pas moyen de ſe dire l'ami de....

Je ſuis, avec la plus profonde vénération et le dévouement tendre que vous daignez permettre, &c.

1738.

## LETTRE LVI.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Amatte, le 17 juin.

MON CHER AMI,

C'EST la marque d'un génie bien ſupérieur que de recevoir, comme vous faites, les doutes que je vous propoſe ſur vos ouvrages. Voilà donc *Machiavel* rayé de la liſte des grands hommes, et votre plume regrette de s'être ſouillée de ſon nom. L'abbé *Dubos*, dans ſon parallèle de la poëſie et de la peinture, cite cet italien politique au nombre des grands hommes que l'Italie a produits : il s'eſt trompé aſſurément, et je voudrais que dans tous les livres on pût rayer le nom de ce fourbe politique du nombre de ceux où le vôtre doit tenir le premier rang.

Je vous prie inſtamment de continuer le Siècle de *Louis XIV*. Jamais l'Europe n'aura vu de pareille hiſtoire; et j'oſe vous aſſurer qu'on n'a pas même l'idée d'un ouvrage auſſi parfait que celui que vous avez commencé. J'ai même des raiſons qui me paraiſſent plus preſſantes encore pour vous prier de finir cet ouvrage.

Cette phyſique expérimentale me fait trem-

bler. Je crains le vif argent, et tout ce que ces expériences entraînent après elles de nuisible à la santé. Je ne saurais me persuader que vous ayez la moindre amitié pour moi, si vous ne voulez vous ménager. En vérité, madame la Marquise devrait y avoir l'œil. Si j'étais à sa place, je vous donnerais des occupations si agréables, qu'elles vous feraient oublier toutes vos expériences. 1738.

Vous supportez vos douleurs en véritable philosophe. Pourvu qu'on voulût ne point omettre le bien dans le compte des maux que nous avons à souffrir, nous trouverions que nous ne sommes point si malheureux. Une grande partie de nos maux ne consiste que dans la trop grande fertilité de notre imagination mêlée avec un peu de rate.

Je suis si bien au bout de ma métaphysique, qu'il me serait impossible d'en dire davantage. Chacun fait des efforts pour deviner les ressorts cachés de la nature : ne se pourrait-il pas que les philosophes se trompassent tous ? Je connais autant de systêmes qu'il y a de philosophes. Tous ces systêmes ont un degré de probabilité ; cependant ils se contredisent tous. Les Malabares ont calculé les révolutions des globes célestes sur le principe que le soleil tournait autour d'une haute montagne de leur pays, et ils ont calculé juste.

1738. Après cela qu'on nous vante les prodigieux efforts de la raiſon humaine, et la profondeur de nos vaſtes connaiſſances. Nous ne ſavons réellement que peu de choſes, mais notre eſprit a l'orgueil de vouloir tout embraſſer.

La métaphyſique me parut autrefois comme un pays propre à faire de grandes découvertes : à préſent elle ne me préſente qu'une mer immenſe et fameuſe en naufrages.

*Jeune, j'aimais Ovide, à préſent c'eſt Horace.*

La métaphyſique reſſemble à un charlatan : elle promet beaucoup, et l'expérience ſeule nous fait connaître qu'elle ne tient rien. Après avoir bien étudié les ſciences, et obſervé l'eſprit des hommes, on devient naturellement enclin au ſcepticiſme.

*Vouloir beaucoup connaître eſt apprendre à douter.*

La Philoſophie de *Newton*, à ce que je vois, m'eſt parvenue plutôt qu'à ſon auteur. On vous a donc refuſé la permiſſion de l'imprimer à Paris ! Il paraît que je tiens ce livre de la libéralité du libraire de Hollande. Un habile algébriſte de Berlin m'a parlé de quelques légères fautes de calculs, mais d'ailleurs les vrais connaiſſeurs en font charmés. Pour moi, qui juge ſans beaucoup de connaiſſance, j'aurai un jour quelques éclairciſſemens à vous

demander sur ce vide qui me paraît fort merveilleux, et sur le flux et reflux de la mer causé par l'attraction, sur la raison des couleurs, &c. &c. Je vous demanderai ce que *Pierrot* et *Lucas* vous demanderaient si vous vouliez les instruire sur de pareils sujets ; et il vous faudra quelque peine encore pour me convaincre. 1738.

Je ne disconviens point d'avoir aperçu quelques vérités frappantes dans *Newton* ; mais n'y aurait-il point des principes trop étendus ? du filigrane mêlé dans des colonnes d'ordre toscan ? Dès que je serai de retour de mon voyage, je vous exposerai tous mes doutes. Souvenez-vous que

*. . . Vers la vérité le doute les conduit.*

A propos de doute, je viens de lire les trois derniers actes de la Mérope. La haine associée avec la plus noire envie ne pourront à présent trouver rien à redire contre cette admirable pièce. Ce n'est point parce que vous avez eu égard à ma critique, ce n'est point que l'amitié m'aveugle, mais c'est la vérité ; c'est parce que la Mérope est sans reproches. Toutes les règles de la vraisemblance y sont observées ; tous les événemens y sont bien amenés ; le caractère d'une tendre

1738. mère, que son amour trahit, vaut tous les originaux de *Vandyck*. *Polyphonte* conserve à présent l'unité de son caractère; tout ce qu'il dit sort de l'ame d'un tyran soupçonneux. *Narbas* a dans ses conseils la timidité ordinaire des vieillards; il reste naturellement sur le théâtre. *Egiste* parle comme parlerait *Voltaire*, s'il était à sa place. Il a le cœur trop noble pour commettre une bassesse; il a du courage, il venge les manes de son père; il est modeste après le succès, et reconnaissant envers ses bienfaiteurs.

Voilà ma pièce politique telle que j'ai eu le dessein de la faire imprimer. J'espère qu'elle ne sortira point de vos mains; vous en comprendrez aisément les conséquences. Je vous prie de m'en dire votre sentiment en gros, sans entrer dans aucun détail des faits. Il y manque un mémoire que j'aurai dans peu, et que vous pourrez toujours y faire ajouter.

Les Mémoires de l'académie, que je fais venir, feront ma tâche pour cet été et pour l'automne. Je vous fais, quoique de loin, dans mes occupations, et comme une tortue se traîne sur les traces d'un cerf.

Le paquet dont on vous a donné avis, et que le substitut de M. *Tronchin* ne vous a point envoyé, contient quelques bagatelles pour la Marquise. C'est un meuble pour son

boudoir. Je vous prie de l'assurer de l'estime que m'inspirent tous ceux qui savent vous aimer. *Césarion* me paraît un peu touché de la Marquise ; il me dit : *Quand elle parlait, j'étais amoureux de son esprit ; et quand elle ne parlait pas, je l'étais de son corps.* 1738.

Heureux sont les yeux qui l'ont vue, et les oreilles qui l'ont entendue ! mais plus heureux ceux qui connaissent *Voltaire*, et qui le possèdent tous les jours !

Vous ne sauriez croire à quel point je m'impatiente de vous voir. Je me lasse horriblement de ne vous connaître que par les yeux de la foi. Je voudrais bien que ceux de la chair eussent aussi leur tour. Si jamais on vous enlève, soyez sûr que ce sera moi qui ferai le rôle de *Pâris*. Je suis à jamais,

Monsieur,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

1738.

## LETTRE LVII.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Juin.

MONSEIGNEUR,

QUAND j'ai reçu le nouveau bienfait dont votre Alteſſe royale m'a honoré, j'ai ſongé auſſitôt à lui payer quelques nouveaux tributs. Car quand le prince enrichit ſes ſujets, il faut bien que leurs taxes augmentent. Mais, Monſeigneur, je ne pourrai jamais vous rendre ce que je dois à vos bontés. Le dernier fruit de votre loiſir eſt l'ouvrage d'un vrai ſage, qui eſt fort au-deſſus des philoſophes; votre eſprit fait d'autant mieux douter qu'il ſait mieux approfondir. Rien n'eſt plus vrai, Monſeigneur, que nous ſommes dans ce monde ſous la direction d'une puiſſance auſſi inviſible que forte, à peu-près comme des poulets qu'on a mis en mue pour un certain temps, pour les mettre à la broche enſuite, et qui ne comprendront jamais par quel caprice le cuiſinier les fait ainſi encager; je parie que ſi ces poulets raiſonnent, et font un ſyſtême ſur leur cage, aucun ne devinera que c'eſt

pour

pour être mangés qu'on les a mis là. Votre Alteſſe royale ſe moque avec raiſon des animaux à deux pieds qui penſent ſavoir tout ; il n'y a qu'un bonnet d'âne à mettre ſur la tête d'un ſavant qui croit ſavoir bien ce que c'eſt que la dureté, la cohérence, le reſſort, l'électricité, ce qui produit les germes, les ſentimens, la faim, ce qui fait digérer, enfin qui croit connaître la matière, et qui pis eſt, l'eſprit : il y a certainement des connaiſſances accordées à l'homme ; nous ſavons meſurer, calculer, peſer juſqu'à un certain point. Les vérités géométriques ſont indubitables, et c'eſt déjà beaucoup ; nous ſavons, à n'en pouvoir douter, que la lune eſt beaucoup plus petite que la terre, que les planètes font leur cours ſuivant une proportion réglée, qu'il ne ſaurait y avoir moins de trente millions de lieues de trois mille pas, d'ici au ſoleil ; nous prédiſons les éclipſes, &c. Aller plus loin eſt un peu hardi, et le deſſous des cartes n'eſt pas fait pour être aperçu. J'imagine les philoſophes à ſyſtêmes comme des voyageurs curieux, qui auraient pris les dimenſions du ſérail du grand turc, qui ſeraient même entrés dans quelques appartemens, et qui prétendraient ſur cela deviner combien de fois ſa hauteſſe a embraſſé ſa ſultane favorite, ou ſon icoglan, la nuit précédente. 1738.

1738. Mais, Monſeigneur, pour un prince allemand, qui doit protéger le ſyſtême de *Copernic*, votre Alteſſe royale me paraît bien ſceptique ; c'eſt céder un de vos Etats pour l'amour de la paix ; ce ſont des choſes, s'il vous plaît, que l'on ne fait qu'à la dernière extrémité ; je mets le ſyſtême planétaire de *Copernic*, moi petit français, au rang des vérités géométriques, et je ne crois point que la *montagne de Malabar* puiſſe jamais le détruire.

J'honore fort meſſieurs du Malabar, mais je les crois de pauvres phyſiciens. Les Chinois, auprès de qui les Malabares ſont à peine des hommes, ſont de fort mauvais aſtronomes. Le plus médiocre jéſuite eſt un aigle chez eux ; le tribunal des mathématiques de la Chine, avec toutes ſes révérences et ſa barbe en pointe, eſt un miſérable collége d'ignorans, qui prédiſent la pluie et le beau temps, et qui ne ſavent pas ſeulement calculer juſte une éclipſe ; mais je veux que les barbares du Malabar aient une montagne en pain de ſucre, qui leur tient lieu de gnomon, il eſt certain que leur montagne leur ſervira très-bien à leur faire connaître les équinoxes, les ſolſtices, le lever et le coucher du ſoleil et des étoiles, les différences des heures, les aſpects des planètes, les phaſes de la lune ; une boule au bout d'un bâton nous fera les

mêmes effets en raſe campagne, et le ſyſtême de *Copernic* n'en ſouffrira pas. 1738.

Je prends la liberté d'envoyer à votre Alteſſe royale mon ſyſtême du *plaiſir*; je ne ſuis point ſceptique ſur cette matière, car depuis que je ſuis à Cirey, et que votre Alteſſe royale m'honore de ſes bontés, je crois le plaiſir démontré.

Je m'étonne que parmi tant de démonſtrations alambiquées de l'exiſtence de DIEU, on ne ſe ſoit pas aviſé d'apporter le plaiſir en preuve. Car, phyſiquement parlant, le plaiſir eſt divin, et je tiens que tout homme qui boit de bon vin de Tokai, qui embraſſe une jolie femme, qui, en un mot, a des ſenſations agréables, doit reconnaître un Etre ſuprême et bienfeſant; voilà pourquoi les anciens ont fait des dieux de toutes les paſſions; mais comme toutes les paſſions nous ſont données pour notre bien-être, je tiens qu'elles prouvent l'unité d'un DIEU, car elles prouvent l'unité de deſſein. Votre Alteſſe royale permet-elle que je conſacre cette épître à celui que DIEU a fait pour rendre heureux les hommes, à celui dont les bontés ſont mon bonheur et ma gloire. Madame *du Châtelet* partage mes ſentimens. Je ſuis avec un profond reſpect et un dévouement ſans bornes, Monſeigneur, &c.

1738.

## LETTRE LVIII.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Véſel, le 24 de juillet.

MON CHER AMI,

Me voilà rapproché de plus de ſoixante lieues de Cirey. Il me ſemble que je n'ai plus qu'un pas à faire pour y arriver ; et je ne ſais quel pouvoir invincible m'empêche de ſatisfaire mon empreſſement pour vous voir. Vous ne ſauriez concevoir ce que me fait ſouffrir votre voiſinage : ce ſont des impatiences, ce ſont des inquiétudes, ce ſont enfin toutes les tyrannies de l'abſence.

Rapprochez, s'il ſe peut, votre méridien du nôtre : feſons faire un pas à Remusberg et à Cirey pour ſe joindre.

Que par un ſyſtême nouveau
Quelque ſavant change la terre ;
Et qu'il retranche, pour nous plaire,
Les monts, les plaines et les eaux
Qui ſéparent nos deux hameaux.

Je ſouhaiterais beaucoup que M. de *Maupertuis* pût me rendre ce ſervice. Je lui

en faurais meilleur gré que de ſes découvertes ſur la figure de la terre, et de tout ce que lui ont appris les Lapons. 1738.

A propos de voyage, je viens de paſſer dans un pays où aſſurément la nature n'a rien épargné pour rendre les terres les plus fertiles et les contrées les plus riantes du monde ; mais il ſemble qu'elle ſe ſoit épuiſée en feſant les arbres, les haies, les ruiſſeaux qui embelliſſent ces campagnes, car aſſurément elle a manqué de force pour y perfectionner notre eſpèce.

Je m'entretiens de votre réputation avec tous ceux qui viennent ici de Hollande, et je trouve des gens qui penſent comme moi, ou je fais des proſélytes. J'ai combattu pour vous à Brunſvick contre un certain *Bomar*, bel eſprit manqué, vif, étourdi, et qui décide de tout en dernier reſſort. Ma cauſe a été triomphante, comme vous pouvez le croire; et l'autre, confondu par la puiſſance de votre mérite, s'eſt avoué vaincu.

Ce ſont en partie les libelles infames dont vos compatriotes ſe piquent de vous affubler, qui préviennent le public, juge pour l'ordinaire injuſte et mal inſtruit. Il ſuffit qu'un homme ſoit blâmé par quelqu'un qui écrit contre lui, pour que les trois quarts du monde renouvellent ſans ceſſe les accuſations d'un

rival. Le vulgaire n'examine jamais, et il
1738. aime à répéter tout ce que les autres ont dit contre un homme de grand nom.

Votre nation eſt bien ingrate et bien légère de ſouffrir que des médiſans, des plumes inconnues oſent entreprendre de flétrir vos lauriers. Eſt-ce que le nombre des grands hommes eſt ſi commun ? Serait-ce parce que vous ne donnez point de l'encenſoir à travers le viſage des dieux de la terre ? Quelques raiſons qu'ils puiſſent allégüer, il n'y en aura que de mauvaiſes. Si *Auguſte* eût ſouffert qu'on eût couvert *Virgile* d'opprobre ; ſi *Louis XIV* eût laiſſé enlever à *Deſpréaux* ſon mérite, ils auraient été moins grands princes ; et le monarque romain et le monarque français auraient peut-être été obligés de renoncer à une partie de leur réputation.

C'eſt une eſpèce de barbarie que d'obſcurcir, ou de laiſſer étouffer le génie et les grands talens. Les Français, en ne vous eſtimant pas aſſez, ſemblent ſe trouver indignes d'être les compatriotes de l'auteur de la Henriade et de tant d'autres chefs-d'œuvre. On ſent trop, pour peu qu'on y faſſe attention, que la plume de vos ennemis eſt trempée dans le fiel de l'envie. Ce ne ſont point des raiſons qu'ils allèguent contre vous, ce ſont des traits de malignité et de méchanceté. Tant il eſt vrai

que la jalousie et l'envie font un brouillard qui obscurcit aux yeux du jaloux le mérite de son adversaire. 1738.

M. *Thiriot* m'a envoyé les deux lettres que vous avez écrites, l'une sur les ouvrages de M. *Dutot*, et l'autre sur Mérope. Ce sont des chefs-d'œuvre chacune dans leur genre. Vous jugez de la poësie en *Horace*, et de l'art de rendre les hommes heureux en *Agrippa* et en *Amboise*.

N'oubliez pas d'assurer la Marquise de tous les sentimens d'admiration que son mérite m'inspire ; je ne parle point de sa beauté, car il paraît qu'elle est ineffable.

Je mène depuis quelque temps une vie active et très-active. Dans quelques semaines, la contemplative aura son tour. On peut être heureux et dans l'une et dans l'autre : et comment peut-on être malheureux lorsqu'on peut se flatter d'avoir de vrais amis ? Soyez toujours le mien, Monsieur, et ne doutez jamais de l'estime parfaite avec laquelle je suis,

Monsieur,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

1738.

## LETTRE LIX.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Loo en Hollande, le 6 d'auguſte.

MON CHER AMI,

JE vous reconnais, je reconnais mon ſang dans la belle Epître ſur l'homme que je viens de recevoir, et dont je vous remercie mille fois. C'eſt ainſi que doit penſer un grand homme; et ces penſées ſont auſſi dignes de vous que la conquête de l'univers l'était d'*Alexandre*. Vous recherchez modeſtement la vérité, et vous la publiez avec hardieſſe lorſqu'elle vous eſt connue. Non, il ne peut y avoir qu'un DIEU et qu'un *Voltaire* dans la nature. Il eſt impoſſible que cette nature, ſi féconde d'ailleurs, recopie ſon ouvrage pour reproduire votre ſemblable.

Il n'y a que de grandes vérités dans votre Epître ſur l'homme. Vous n'êtes jamais plus grand ni plus ſublime que lorſque vous reſtez bien ce que vous êtes. Convenez, mon cher ami, que l'on ne ſaurait bien être que ce que l'on eſt: et vous avez tant de raiſons d'être ſatisfait de votre façon de penſer, que vous ne

devriez jamais vous rabaiſſer en empruntant celle des autres. 1738.

Que les moines obſcurément encloîtrés, enſeveliſſent dans leur craſſeuſe baſſeſſe leur miſérable théologie ; que nos deſcendans ignorent à jamais les puériles ſottiſes de la foi, du culte et des cérémonies des prêtres et des religieux. Les brillantes fleurs de la poëſie ſont proſtituées lorſqu'on les fait ſervir de parure et d'ornement à l'erreur; et le pinceau qui vient de peindre les hommes doit effacer la Loyolade.

Je vous ſuis très-obligé et redevable à l'infini de la peine que vous vous donnez de corriger mes fautes. J'ai une attention extrême ſur toutes celles que vous me faites apercevoir, et j'eſpère de me rendre de plus en plus digne de mon ami et de mon maître dans l'art de penſer et d'écrire.

Point de comparaiſon, je vous prie, de vos ouvrages aux miens. Vous marchez d'un pas ferme par des routes difficiles, et moi je rampe par des ſentiers battus. Dès que je ſerai de retour chez moi, ce qui pourra être à la fin de ce mois, *Céſarion* et *Jordan* voleront ſur votre Epître ſur l'homme, et je vous garantis d'avance de leurs ſuffrages. Quant à *ſapientiſſimus Wolfius*, je ne le connais en aucune manière, ne lui ayant jamais parlé ni

écrit ; et je crois, comme vous, que la langue
1738. française n'eſt pas ſon fort.

Votre imagination, mon cher ami, nous rend conquérans à bon marché ; auſſi ſoyez perſuadé que nous en aurons toute l'obligation à votre généroſité. Je ſais bien que ſi de ma vie j'allais à Cirey, ce ne ſerait pas pour l'aſſiéger. Votre éloquence, plus forte que les inſtrumens deſtructeurs de Jéricho, ferait tomber les armes de mes mains. Je n'ai d'autres droits ſur Cirey que ceux que doit payer la reconnaiſſance à une amitié déſintéreſſée. Nouveau *Jaſon*, j'enlèverais la toiſon d'or ; mais j'enlèverais en même temps le dragon qui garde ce tréſor : gare madame la Marquiſe !

Au moins, Madame, vous ne tomberiez pas entre les mains des corſaires. En généreux vainqueur, je partagerais avec vous, ne vous en déplaiſe, ce M. de *Voltaire* que vous voulez poſſéder toute ſeule.

Je reviens à vous, mon cher ami. De retour de mes conquêtes, il eſt juſte que je jouiſſe du quartier d'hiver ; ce ſera M. de *Maupertuis* qui me le préparera. Vos idées ſont excellentes ſur ſon ſujet ; j'aurais ſouhaité que vous euſſiez ajouté à ce que vous m'écrivez : *Et nous partagerons ce ſoin entre nous deux.* (1)

(1) Ceci nous apprend que M. de *Voltaire* a contribué à faire obtenir à *Maupertuis* ſon titre de préſident de l'académie de Berlin.

M. *Thiriot* m'annonce une nouvelle édition de votre Philosophie de *Newton*. Je me réserve de vous en remercier lorsque je l'aurai reçue. Je ne sais ce que font mes lettres : elles doivent s'ennuyer cruellement en chemin. Il y a assurément quelque anicroche, car il y a plus de deux mois que l'encrier pour *Emilie* est parti. Le gros paquet devait vous être remis par la voie de Lunéville : je me flatte que vous l'avez à présent. 1738.

Je vous écris d'un endroit où résidait jadis un grand homme, et qu'habite maintenant le prince d'*Orange*. Le démon de l'ambition verse sur ses jours ses malheureux poisons. Ce prince, qui pourrait être le plus fortuné des hommes, est dévoré de chagrins dans son beau palais, au milieu de ses jardins et d'une cour brillante. C'est dommage, en vérité ; car ce prince a d'ailleurs infiniment d'esprit, et des qualités respectables. J'ai beaucoup parlé de *Newton* avec la princesse ; de *Newton* nous avons passé à *Leibnitz*, et de *Leibnitz* à la feue reine d'Angleterre, qui, suivant ce que m'a dit le prince, était du sentiment de *Clarke*.

J'ai appris à cette cour que *s'Gravesende* n'avait point parlé de votre traduction de *Newton* de la manière dont je l'aurais souhaité. Mon Dieu ! les sentimens du cœur ne seront-ils

1738. donc jamais unis avec la grandeur, la richeſſe, l'eſprit et les ſciences?

Je n'ai point eu de lettres pendant tout mon voyage, quelques ſoins que je me ſois donnés ; et je ne ſais ce que fait notre pauvre Parnaſſe délabré de Berlin.

*Jordan* grandira de deux doigts quand il apprendra la place dont vous le jugez digne : votre lettre ſera du bonbon que je lui donnerai à mon retour. Si ma plume pouvait vous dire tout ce que mon cœur penſe, ma lettre n'aurait point de fin.

*Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.*

Je ne vous dirai que très-peu, mon cher ami ; penſez quelquefois à moi, lorſque vous n'aurez rien de mieux à faire : il ne faut point que je déplace quelque bonne penſée de votre eſprit. Mes complimens à la Marquiſe. Mon Dieu ! on eſt ſi diſtrait ici, qu'on n'eſt point à ſoi-même. Aimez-moi un peu, car j'y ſuis très-ſenſible ; et ne doutez point des ſentimens d'eſtime avec leſquels je ſuis,

Monſieur,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

## LETTRE LX. 1738.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

A Cirey, le 5 d'auguſte.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu la plus belle et la plus ſolide des faveurs de votre Alteſſe royale. L'ouvrage politique m'eſt enfin parvenu. Je me doutais bien que celui qui réuſſit ſi bien dans nos arts, excellerait dans le ſien. J'étais étonné de voir en votre perſonne un métaphyſicien ſi ſublime et ſi ſage, un poëte ſi aimable. Je ne ſuis point étonné que vous écriviez en grand prince, en vrai politique; n'eſt-il pas juſte que votre Alteſſe royale faſſe bien ſon métier? malheur à ceux qui entendent mieux les autres profeſſions que la leur. Je m'en vais dire une impertinence: Je crois que ſi ces Conſidérations ſur l'état préſent de l'Europe avaient été imprimées ſous le nom d'un membre du parlement d'Angleterre, j'aurais reconnu votre Alteſſe royale; j'aurais dit: Voilà le grand prince caché ſous le grand citoyen.

Il règne dans cet ouvrage, digne de ſon

1738. auteur, un ſtyle qui vous décèle, et j'y vois je ne ſais quel air de membre de l'Empire qu'un citoyen anglais n'a guère. Un homme de la chambre des ſeigneurs, ou des communes, prend moins de part aux libertés germaniques; il y a encore un petit trait de bonne philoſophie leibnitzienne qui eſt bien votre cachet: comme il n'y a rien, dites-vous, qui n'ait une cauſe ſuffiſante de ſon exiſtence; je croiſ que j'aurais dit à ce ſeul mot: Voilà mon prince philoſophe, c'eſt lui, il n'y en a point d'autre; mais où je vous aurais encore plus reconnu, c'eſt dans cette grandeur d'ame pleine d'humanité, qui eſt la couleur dominante de tous vos tableaux.

Madame la marquiſe *du Châtelet* et moi nous avons relu pluſieurs fois l'excellent et inſtructif ouvrage dont votre Alteſſe royale a daigné honorer Cirey, et que d'autres yeux n'auront point le bonheur de lire. Madame *du Châtelet* dit ſans héſiter, que c'eſt ce qui eſt ſorti de vos mains de plus digne de vous. J'oſe le croire auſſi; mais la plus récente de vos faveurs eſt toujours la plus chère, et je crains de me tromper ſur le choix.

Serait-il permis à moi, chétif atome rampant dans un coin de ce monde, dont vos ſemblables, rois ou autres, font mouvoir les reſſorts; ſerait-il permis, dis-je, de demander

à votre Alteſſe royale quelques inſtructions? Je ſuis de ces gens qui interrogent la Providence. Votre providence m'a trop enhardi. 1738.

Eſt-ce plaiſanterie ou tout de bon que votre Alteſſe royale dit qu'on a ſuivi le projet de M. le maréchal de *Villars*, d'unir l'empereur avec la France. Il me ſemble qu'il y a là un air de vérité qu'on démêle au milieu de la fine ironie dont cet endroit eſt aſſaiſonné.

En effet, qui réſiſterait ſi l'empereur était uni avec la France et l'Eſpagne ? alors les Anglais et les Hollandais ne ſe ſerviraient plus de leur balance, avec laquelle ils ont voulu tenir l'équilibre de l'Europe, que pour peſer les ballots qui leur viennent des Indes.

Voici des expreſſions du reſpectable auteur de cet ouvrage, qui m'ont bien frappé : *La fortune qui préſide au bonheur de la France ;* cela me perſuade plus que jamais que la France a joué bien heureuſement à un jeu où je crois qu'elle ignorait qu'elle dût s'intéreſſer, un moment avant de prendre les cartes.

J'ai ouï dire à feu M. le maréchal de *Villars*, qu'il avait fallu forcer la France à prendre les armes ; que l'on avait même manqué deux fois de parole au miniſtre d'Eſpagne, et qu'enfin on avait été entraîné par les circonſtances, piqué par le mépris que tout le conſeil de l'empereur, excepté le grand prince *Eugène*,

1738. fesait ouvertement du ministère français, et encouragé en partie par l'espérance de voir le roi *Stanislas*, qui vous aime de tout son cœur, sur le trône de la Pologne, où il serait si les vœux de la nation polonaise et les lois eussent prévalu.

Votre Altesse royale sait que la France destinait d'abord au roi *Stanislas* un secours un peu plus honnête que celui de quinze cents fantassins contre cinquante mille russes; mais les menaces des Anglais, et leur flotte, toute prête à nous fermer le passage, retinrent dans le port le fameux *du Gué-Trouin*, qui comptait bien se mesurer avec les maîtres des mers. On donna donc au roi *Stanislas* le secours d'un pion contre une dame et une tour; et le roi, qu'on n'osait ni secourir ni abandonner, fut échec et mat. Depuis ce temps, la force des événemens, dont la prudence du ministère français a profité, a donné la Lorraine à la France, selon l'ancienne vue qui avait été proposée du temps de *Louis XIV*. Il paraît que ce qu'on appelle la fortune a fait beaucoup à ce jeu-là. Les joueurs n'ont pas mal écarté, et la rentrée a fait gagner la partie.

Le ministère français avait d'abord, ce semble, si peu d'envie de faire la guerre, qu'un an avant la déclaration, on avait cessé de payer les subsides à la Suède et au Danemarck.

J'oserais

J'oserais comparer la France à un homme fort riche, entouré de gens qui se ruinent petit à petit; il achète leurs biens à vil prix; voilà à peu-près comme ce grand corps, réuni sous un chef despotique, a englouti le Roussillon, l'Alsace, la Franche-Comté, la moitié de la Flandre, la Lorraine, &c. Votre Altesse royale se souvient du serpent à plusieurs têtes et du serpent à plusieurs queues: celui-ci passa où l'autre ne put passer. 1738.

Oserai-je prendre la liberté de supplier votre Altesse royale de daigner me dire si c'est un sentiment reçu unanimement dans l'Empire que la Lorraine en soit une province; car il me semble que les ducs de Lorraine ne le croyaient pas, et que même ce n'était pas en qualité de ducs de Lorraine qu'ils avaient séance aux diètes. Votre Altesse royale sait que la jurisprudence germanique est partagée sur bien des articles, mais votre sentiment sera mon code. Plût à Dieu qu'il n'y eût que des ames comme la vôtre qui fissent des lois, on n'aurait pas besoin d'interprète: en réfléchissant sur tous les événemens qui se sont passés de nos jours, je commence à croire que tout s'est fait entre les couronnes, à peu-près comme je vois se traiter toutes les affaires entre les particuliers. Chacun a reçu de la nature l'envie de s'agrandir; une occasion

1738. paraît s'offrir, un intrigant la fait valoir, une femme gagnée par de l'argent, ou par quelque chose qui doit être plus fort, s'oppose à la négociation, une autre la renoue, les circonstances, l'humeur, un caprice, une mépriſe, un rien décide. Si la ducheſſe de *Marlborough* n'avait pas jeté une jatte d'eau au nez de miladi *Masham*, et quelques gouttes ſur la reine *Anne*, la reine *Anne* ne ſe fût point jetée entre les bras des Toris, et n'eût point donné à la France une paix ſans laquelle la France ne pouvait plus ſe ſoutenir.

M. de *Torcy* m'a juré qu'il ne ſavait rien du teſtament du roi d'Eſpagne *Charles II*; que quand la choſe fut faite, on aſſembla un conſeil extraordinaire à Verſailles, pour ſavoir ſi on accepterait le teſtament qui allait changer la face de l'Europe, et agrandir la maiſon de Bourbon, ſans agrandir la France, ou ſi l'on s'en tiendrait à un traité de partage qui démembrerait la monarchie eſpagnole, et qui donnerait à la France toute la Flandre et la Lorraine. Le chancelier de *Pontchartrain* fut de ce dernier avis, et le ſoutint avec force. *Louis XIV* et ſon fils, le grand dauphin, penſèrent en pères plus qu'en rois; le teſtament fut accepté, et de là ſuivit cette funeſte guerre qui ébranla la monarchie eſpagnole et la monarchie françaiſe.

Il ſemble qu'il y ait un génie malin qui ſe plaiſe à confondre toutes les eſpérances des hommes, et à jouer avec la fortune des empires. Qui aurait dit, il y a quatre ans, aux Florentins : Ce ſera un homme de l'Auſtraſie qui ſera votre prince, les eût bien étonnés. 1738.

On croit dans l'Europe que le ſyſtême de *Law* en France avait fait couler dans les coffres du régent tout l'argent du royaume; et je vois que cette opinion a paſſé juſqu'à votre Alteſſe royale : aſſurément elle eſt bien vraiſemblable; mais le fait eſt que *Law*, qui était venu en France avec cinquante mille livres de bien, eſt mort ruiné, et que feu M. le duc d'Orléans eſt mort avec ſept millions de dettes exigibles, que ſon fils a eu bien de la peine à payer.

*Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.*

Ce n'eſt pas que je croye que le génie plaiſant, qui bouleverſe tout dans ce monde, et qui ſe moque de nous, faſſe toute la beſogne. Les puiſſances qui, par la ſuite des temps, par la guerre, par les mariages, &c. ſont devenues plus fortes que leurs voiſins, feront tout ce qu'il faudra pour les engloutir, comme le riche ſeigneur accable ſon pauvre voiſin; et c'eſt-là ce qu'on appelle grande politique :

1738. c'eſt-là ce que votre ame adorable appelle grande injuſtice, grande horreur. Votre politique conſiſte à empêcher l'oppreſſion. Tous les princes devraient avoir gravés, ſur la table de leur conſeil et ſur la lame de leurs épées, ces mots par leſquels votre Alteſſe royale finit : *C'eſt un opprobre de perdre ſes Etats, c'eſt une rapacité puniſſable d'envahir ceux ſur leſquels on n'a point de droit.* Ce ſont-là les paroles d'un grand homme, et le gage de la félicité de tout un peuple.

Il faut que votre Alteſſe royale pardonne une idée qui m'a paſſé par la tête plus d'une fois. Quand j'ai vu la maiſon d'Autriche prête à s'éteindre, j'ai dit en moi-même : Pourquoi les princes de la communion oppoſée à Rome n'auraient-ils pas leur tour? ne pourrait-il ſe trouver parmi eux un prince aſſez puiſſant pour ſe faire élire? la Suède et le Danemarck ne pourraient-ils pas l'aider? et ſi ce prince avait de la vertu et de l'argent, n'y aurait-il pas à parier pour lui? ne pourrait-on pas rendre l'Empire alternatif comme certains évêchés qui appartiennent tantôt à un luthérien, tantôt à un romain? Je prie votre Alteſſe royale de me pardonner ce tome de mille et une nuits.

*Quàm ægrum reges et prælia, Cynthius aurem*
*Vellit, et admonuit.*

Votre Alteſſe royale eſt peut-être à préſent à Clèves ou à Véſel; pourquoi faut-il que je ne ſois pas ſur la frontière? Madame *du Châtelet* en avait une grande envie : elle avait même imaginé d'aller vers Trèves, pour tâcher de voir le *Salomon* du Nord. Un homme de la maiſon *du Châtelet* a une petite principauté entre Trèves et Juliers, que l'on pourrait vendre, et qui peut-être conviendrait à ſa Majeſté. Madame *du Châtelet* ſerait aſſez la maîtreſſe de cette vente : ce ſerait une belle occaſion pour rendre ſes reſpects au plus reſpectable prince de l'Europe. La reine de Saba viendrait avec un grand plaiſir conſulter le jeune *Salomon ;* mais j'ai bien peur que cette idée ſi flatteuſe ne ſoit encore pour les mille et une nuits. 1738.

Le ſieur *Thiriot* nous a fait la galanterie de faire parvenir à Cirey un petit mot de votre Alteſſe royale, par lequel elle lui marquait que ſes bontés pour moi ne ſont point ébranlées par je ne ſais quelles mépriſables brochures qui paraiſſent quelquefois dans Paris contre moi, auſſi-bien que contre des gens qui valent beaucoup mieux que moi. Ces brochures que le ſieur *Thiriot* envoie à votre Alteſſe royale lui donneraient mauvaiſe opinion de l'eſprit des Français, ſi elle ne ſavait d'ailleurs que ces miſérables ouvrages ſont le

1738. partage de la lie du Parnaſſe, qui compoſe ces misères encore plus pour gagner de l'argent que par envie. C'eſt l'intérêt qui les écrit, mais c'eſt quelquefois une ſecrète jalouſie qui les diſtribue et qui les fait valoir.

Il eſt très-vrai que madame la marquiſe *du Châtelet* avait compoſé un Eſſai ſur la nature du feu, pour le prix de l'académie des ſciences. Il eſt très-vrai qu'elle méritait d'avoir part au prix, et qu'elle en aurait eu à tout autre tribunal qu'à celui qui reçoit encore les lois de *Deſcartes*, et qui a de la foi pour les tourbillons.

Elle ne manquera pas d'avoir l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale ce mémoire que vous daignez demander ; elle eſt digne d'un tel juge ; elle joint ſes reſpects et ſes ſentimens aux miens.

Je ſuis avec la vénération, la reconnaiſſance et l'attachement que je vous dois,

Monſeigneur,

de votre Alteſſe royale, &c.

## LETTRE LXI. 1738.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Auguſte.

Je vois toujours, Monſeigneur, avec une ſatisfaction qui approche de l'orgueil, que les petites contradictions que j'eſſuie dans ma patrie indignent le grand cœur de votre Alteſſe royale. Elle ne doute pas que ſon ſuffrage ne me récompenſe bien amplement de toutes ces peines : elles ſont communes à tous ceux qui ont cultivé les ſciences ; et parmi les gens de lettres, ceux qui ont le plus aimé la vérité ont toujours été le plus perſécutés.

La calomnie a voulu faire périr *Deſcartes* et *Bayle ; Racine* et *Boileau* ſeraient morts de chagrin s'ils n'avaient eu un protecteur dans *Louis XIV*. Il nous reſte encore des vers qu'on a faits contre *Virgile*. Je ſuis bien loin de pouvoir être comparé à ces grands hommes ; mais je ſuis bien plus heureux qu'eux ; je jouis de la paix ; j'ai une fortune convenable à un particulier, et plus grande qu'il ne la faut à un philoſophe ; je vis dans une retraite délicieuſe, auprès de la femme la plus reſpectable,

1738. dont la société me fournit toujours de nouvelles leçons. Enfin, Monseigneur, vous daignez m'aimer ; le plus vertueux, le plus aimable prince de l'Europe daigne m'ouvrir son cœur, me confier ses ouvrages et ses pensées et corriger les miennes. Que me faut-il de plus ? La santé seule me manque ; mais il n'y a point de malade plus heureux que moi.

Votre Altesse royale veut-elle permettre que je lui envoye la moitié du cinquième acte de Mérope, que j'ai corrigé ? et si la pièce, après une nouvelle lecture, lui paraît digne de l'impression, peut-être la hasarderai-je.

Madame la marquise *du Châtelet* vient de recevoir le plan de Remusberg, dessiné par cet homme aimable, dont on se souviendra toujours à Cirey. Il est bien triste de ne voir tout cela qu'en peinture, &c.

(*Le reste manque.*)

LETTRE

## LETTRE LXII. 1738.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Auguſte.

Je ſuis preſque reſſuſcité,
Lorſque j'ai vu cette écritoire,
L'inſtrument de la vérité,
De mes plaiſirs, de votre gloire.
Mais qu'il m'en doit coûter de ſoins!
Que l'uſage en eſt difficile!
Quand on a la lance d'Achille,
Il faut être un Patrocle au moins.
Qui du beau chantre de la Thrace
Tiendrait la lyre entre ſes doigts,
S'il n'avait ſa force et ſa grâce,
Pourrait-il animer les bois,
Adoucir l'enfer et Cerbère?
C'eſt un grand ouvrage, et je crois
Qu'il ſerait bien mieux de ſe taire.
Mais le cas eſt très-différent;
L'écritoire eſt pour Emilie:
Grand Prince, elle eut votre génie
Avant d'avoir votre préſent.
Le ciel tous les deux vous réſerve
Pour l'exemple de nos neveux;

1738.

Et c'eſt Mars qui, du haut des cieux,
Envoie une égide à Minerve.

Il fallait votre Alteſſe royale, Monſeigneur, et *Emilie* pour me donner la force de penſer et d'écrire. J'ai été aſſez près d'aller voir ce royaume qu'*Orphée* charma, et dont je n'aurais voulu revenir que pour *Emilie* et pour votre perſonne.

Vous ne croiriez peut-être pas, Monſeigneur, que j'ai encore beaucoup réformé Mérope. J'avais, dans le commencement, voulu imiter le marquis *Maffei*, car j'aime paſſionnément à faire valoir dans ma patrie les chefs-d'œuvre des étrangers. Mais petit à petit, à force de travailler, la Mérope eſt devenue toute françaiſe. Grâces à vos ſages critiques, elle eſt autant à vous qu'à moi; auſſi quand je la ferai imprimer, je vous demanderai la permiſſion de vous la dédier, et de mettre à vos pieds, et la pièce et mes idées ſur la tragédie.

Je ne ſais ſi votre Alteſſe royale a reçu la nouvelle édition des Elémens de *Newton*. Puiſqu'elle daigne s'intéreſſer aſſez à moi pour me mander que M. *s'Graveſende* n'en a pas dit de bien, je lui dirai que je n'en ſuis pas ſurpris.

Les libraires ou corſaires hollandais, impatiens de débiter cet ouvrage, ſe ſont aviſés

de faire brocher les deux derniers chapitres par un métaphyſicien hollandais, qui s'eſt aviſé de contredire les ſentimens de M. *s'Graveſende* dans les deux chapitres poſtiches. Il nie les deux plus beaux avantages du ſyſtême newtonien, l'explication des marées, et la cauſe de la préceſſion des équinoxes, qui vient ſans difficulté de la protubérance de la terre à l'équateur. M. *s'Graveſende* eſt avec raiſon attaché à ces deux grands points. D'ailleurs le livre eſt imprimé avec cent fautes ridicules: l'édition de France, ſous le nom de Londres, eſt un peu plus correcte. Les cartéſiens crient comme des fous à qui on veut ôter les tréſors imaginaires dont ils ſe repaiſſaient : ils ſe croient appauvris ſi la nature a des vides. Il ſemble qu'on les vole; il y en a qui ſe fâchent ſérieuſement. Pour moi je me garderai bien de me fâcher de rien, tant que *divus Fredericus et diva Emilia* m'honoreront de leurs bontés. 1738.

Nous venons d'être un peu plus inſtruits de ce Beringhem : c'eſt une ville entre le pays de Liége et Juliers. Si cela était à la bienſéance de ſa Majeſté, et qu'elle daignât l'honorer du titre de ſa ſujette, on recevrait, comme de raiſon, toutes les lois que ſa Majeſté daignerait preſcrire. Madame *du Châtelet* n'a pas oſé en parler à votre Alteſſe royale ; elle me charge d'oſer demander votre protection.

1738. Nous nous conduirons dans cette affaire par vos ſeuls ordres. Madame *du Châtelet* vient d'envoyer un homme ſur les lieux; c'eſt un avocat de Lorraine.

Si l'affaire pouvait tourner comme je le ſouhaite, il ne ſerait pas difficile de déterminer M. le marquis *du Châtelet* à faire un petit voyage. Enfin j'oſe entrevoir que je pourrais, avec toutes les bienſéances poſſibles, duſſent les gazettes en parler, venir me jeter aux pieds de votre Alteſſe royale, et voir enfin ce que j'admire.

J'eſpère que votre autre ſujet, M. *Thiriot*, va venir pour quelques jours dans votre château de Cirey. C'eſt alors que votre culte y ſera parfaitement établi, et que nous chanterons des hymnes que le cœur aura dictés.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, et cette tendre reconnaiſſance qui augmente tous les jours, &c.

## LETTRE LXIII. 1738.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

A Cirey, auguſte.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Alteſſe royale me reproche, à ce que dit M. *Thiriot*, que mes occupations ſont plutôt la cauſe de mon ſilence que mes maladies. Mais, Monſeigneur, j'ai eu l'honneur d'écrire par M. *Pletz* et par M. *Thiriot*. Voici une troiſième lettre, et votre Alteſſe royale pourra bien ne ſe plaindre que de mes importunités.

Ceci, Monſeigneur, n'eſt ni belles lettres, ni vers, ni philoſophie, ni hiſtoire. C'eſt une nouvelle liberté que j'oſe prendre avec votre Alteſſe royale; je pouſſe à bout votre indulgence et vos bontés.

J'ai déjà eu l'honneur de dire un mot à votre Alteſſe royale d'une petite principauté, ſituée vers Liége et Juliers. Elle s'appelle Beringhem. Elle eſt compoſée de Ham et Beringhem. Elle appartient au marquis de *Trichâteau*, par ſa mère qui était de la maiſon de *Honsbrouk*.

1738. Il y a des dettes. Madame *du Châtelet*, qui a plein pouvoir d'en diſpoſer, voudrait bien que ce petit coin de terre, qui ne relève de perſonne, pût convenir à ſa Majeſté le roi votre père. Cinq ou ſix cents mille florins que la terre peut valoir, ne ſont que l'acceſſoire de cette affaire. Le principal ſerait que la reine de *Saba* viendrait ſur les lieux, s'il en était temps encore, pour y voir le *Salomon* de l'Europe. Votre Alteſſe royale ſait ſi je ſerais du voyage. C'eſt bien alors que le pays de Juliers ſerait la terre promiſe, où je verrais *ſalutare meum*. Je ne ſais peut-être ce que je dis, mais enfin j'ai imaginé que la propoſition de cette vente, étant convenable aux intérêts de ſa Majeſté, je ne feſais point en cela un crime de lèſe-politique, et que les miniſtres de ſa Majeſté ne s'y oppoſeraient pas, ſi votre Alteſſe royale le feſait propoſer ou le propoſait. Votre Alteſſe royale eſt ſuppliée de ſe faire d'abord informer de la terre, de ſes droits, et du lieu précis où elle eſt ſituée, car je n'en ſais rien.

Je n'entends rien en politique. Je ne m'entends bien que dans les ſentimens de zèle, de reſpect, d'admiration, et j'ai preſque dit de tendreſſe, avec leſquels je ſuis, &c.

M. et M^me^ *du Châtelet* jouiſſent à préſent de cette petite principauté, qui leur a été adjugée

enſuite d'une donation qui leur a été faite par le marquis de *Trichâteau*. Mais ils ne touchent rien du revenu, qu'ils laiſſent juſqu'à fin de payement des dettes. 1738.

## LETTRE LXIV.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

A Bruxelles, ce premier ſeptembre.

Ce nectar jaune de Hongrie
Enfin dans Bruxelle eſt venu ;
Le duc d'Aremberg l'a reçu
Dans la nombreuſe compagnie
Des vins dont ſa cave eſt fournie ;
Et quand Voltaire en aura bu
Quelques coups avec Emilie,
Son miſérable individu,
Dans ſon eſtomac morfondu
Sentira renaître la vie :
La faculté, la pharmacie
N'auront jamais tant de vertu.
Adieu, monſieur de Superville ;
Mon ordonnance eſt du bon vin,
Frédéric eſt mon médecin,
Et vous m'êtes fort inutile.

1738.

Adieu; je ne ſuis plus tenté
De vos drogues d'apothicaire,
Et tout ce qui me reſte à faire,
C'eſt de boire à votre ſanté.

Monſeigneur, c'eſt M. *Shilling* qui m'apprit, il y a quelques jours, la nouvelle du débarquement de ce bon vin, dans la cave du patron de cette liqueur; et M. le duc d'*Aremberg* nous donnera ce divin tonneau à ſon retour d'Enguien; mais la lettre de votre Alteſſe royale, datée du 26 juin, et rendue par ledit M. *Shilling*, vaut tout le canton de Tokai.

O Prince aimable et plein de grâce,
Parlez: par quel art immortel,
Avec un goût ſi naturel,
Touchez-vous la lyre d'Horace
De ces mains dont la ſage audace
Va confondre Machiavel?
Le ciel vous fit expreſſément
Pour nous inſtruire et pour nous plaire.
O monarques que l'on révère,
Grands rois, tâchez d'en faire autant;
Mais, hélas! vous n'y penſez guère.

Et avec toutes ces grâces légères dont votre charmante lettre eſt pleine, voilà M. *Shilling* qui jure encore que le régiment de votre

Alteſſe royale eſt le plus beau régiment de Pruſſe, et par conſéquent le plus beau régiment du monde ; car *omne tulit punctum* eſt votre deviſe. 1738.

Votre Alteſſe royale va viſiter ſes peuples ſeptentrionaux, mais elle échauffera tous ces climats-là ; et je ſuis sûr que quand j'y viendrai (car j'irai ſans doute ; je ne mourai point ſans lui avoir fait ma cour), je trouverai qu'il fait plus chaud à Remusberg qu'à Frescati ; les philoſophes auront beau prétendre que la terre s'eſt approchée du ſoleil, ils feront de vains ſyſtêmes, et je ſaurai la vérité du fait.

Votre Alteſſe royale me dit qu'il lui a fallu lire bien des livres pour ſon Anti-Machiavel ; tant mieux, car elle ne lit qu'avec fruit ; ce ſont des métaux qui deviendront or dans votre creuſet ; il y a des diſcours politiques de *Gordon*, à la tête de ſa traduction de *Tacite*, qui ſont bien dignes d'être vus par un lecteur tel que mon prince ; mais d'ailleurs, quel beſoin *Hercule* a-t-il de ſecours pour étouffer *Antée* ou pour écraſer *Cacus* ?

Je vais vîte travailler à achever le petit tribut que j'ai promis à mon unique maître ; il aura, dans quinze jours, le ſecond acte de Mahomet ; le premier doit lui être parvenu par la même voie des ſieurs *Gerard* et compagnie.

On a achevé une nouvelle édition de mes

1738. ouvrages en Hollande, mais votre Alteſſe royale en a beaucoup plus que les libraires n'en ont imprimé. Je ne reconnais plus d'autre Henriade que celle qui eſt honorée de votre nom et de vos bontés; ce n'eſt pas moi, ſurement, qui ai fait les autres Henriades. Je quitte mon prince pour travailler à Mahomet, et je ſuis, &c. &c.

## LETTRE LXV.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, le 11 de ſeptembre.

MON CHER AMI,

Un voyage aſſez long, aſſez fatigant, rempli de mille incidens, de beaucoup d'occupations, et encore plus de diſſipations, m'a empêché de répondre à votre lettre du 5 d'auguſte, que je n'ai reçue qu'à Berlin le 3 de ce mois. Il ne faut pas être moins éloquent que vous pour défendre et pour pallier, auſſi bien que vous le faites, la conduite de votre miniſtère dans l'affaire de la Pologne. Vous rendriez un ſervice ſignalé à votre patrie, ſi vous pouviez venir à bout de convaincre l'Europe que les

intentions de la France ont toujours été conformes au manifeste de l'année 1733 ; mais vous ne sauriez croire à quel point on est prévenu contre la politique gauloise : et vous savez trop ce que c'est que la prévention. 1738.

Je me sens extrêmement flatté de l'approbation que la Marquise et vous donnez à mon ouvrage : cela m'encouragera à faire mieux. Je vais vous répondre à présent sur toutes vos interrogations, charmé de ce que vous veuillez m'en faire, et prêt à vous alléguer mes autorités.

Ce n'est point un badinage, il y a du sérieux dans ce que j'ai dit du projet du maréchal de *Villars*, que le ministère de France vient d'adopter. Cela est si vrai, qu'on en est instruit par plus d'une voix ; et que ce projet redoutable intrigue plus d'une puissance. On ne verra que par la suite des temps tout ce qu'il entraînera de funeste. Ou je suis bien trompé, ou il nous préparera de ces événemens qui bouleversent les empires et qui font changer de face à l'Europe.

La comparaison que vous faites de la France à un homme riche et prudent, entouré de voisins prodigues et malheureux, est aussi heureuse qu'on en puisse trouver ; elle met très-bien en évidence la force des Français et la faiblesse des puissances qui l'environnent ; elle en découvre la raison, et elle permet à

1738. l'imagination de percer par les siécles qui s'écouleront après nous, pour y voir le continuel accroiſſement de la monarchie françaiſe, émané d'un principe toujours conſtant, toujours uniforme, de cette puiſſance réunie ſous un chef deſpotique, qui, ſelon toutes les apparences, engloutira un jour tous ſes voiſins.

C'eſt de cette manière qu'elle tient la Lorraine, de la déſunion de l'Empire et de la faibleſſe de l'empereur. Cette province a paſſé de tout temps pour un fief de l'Empire; autrefois elle a fait une partie du cercle de Bourgogne, démembré de l'Empire par cette même France; et de tout temps les ducs de Lorraine ont eu ſéance aux diètes. Ils ont payé les mois romains; ils ont fourni dans les guerres leurs contingens; et ils ont rempli tous les devoirs de princes de l'Empire. Il eſt vrai que le duc *Charles* a embraſſé ſouvent le parti de la France ou bien des Eſpagnols; mais il n'était pas moins membre de l'Empire que l'électeur de Bavière, qui commandait les armées de *Louis XIV* contre celles de l'empereur et des alliés.

Vous remarquez très-judicieuſement que les hommes qui devraient être les plus conſéquens, ces gens qui gouvernent les royaumes, et qui d'un mot décident de la félicité des peuples, ſont quelquefois ceux qui donnent

le plus au hasard. C'est que ces rois, ces princes, ces ministres ne sont que des hommes comme les particuliers, et que toute la différence que la fortune a mise entre eux et des personnes d'un rang inférieur, ne consiste que dans l'importance de leurs actions. Un jet d'eau qui saute à trois pieds de terre et celui qui s'élance cent pieds en l'air, sont des jets d'eau également. Il n'y a de différence que dans l'efficacité de leurs opérations. Une reine d'Angleterre, entourée d'une cour féminine, mettra toujours dans le gouvernement quelque chose qui se ressentira de son sexe; j'entends des fantaisies et des caprices. 1738.

Je crois que les sermens des ministres et des amans sont à peu-près d'égale valeur. M. de *Torcy* nous aura dit tout ce qu'il lui aura plu, mais je douterai toujours des paroles d'un homme qui est accoutumé à leur donner des interprétations différentes. Ils sont autant de prophètes qui trouvent un rapport merveilleux entre ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont voulu dire. Il n'en a rien coûté à M. de *Torcy* de faire parler un *Pontchartrain*, un *Louis XIV*, un dauphin. Il aura fait comme les bons auteurs dramatiques, qui font tenir à chacun de leurs personnages les propos qui doivent leur convenir.

J'avoue que j'ai été dans le préjugé presque

1738. universel sur le sujet du régent : on a dit hautement qu'il s'était enrichi d'une manière très-considérable par les *actions*. Un commis de *Law*, qui, dans ce temps-là, s'était retiré à Berlin, a même assuré le roi qu'il avait eu commission du régent de transporter des sommes assez considérables pour être placées sur la banque d'Amsterdam. Je suis bien aise que ce soit une calomnie. Je m'intéresse à la mémoire du régent de France, comme à celle d'un homme doué d'un beau génie, et qui, après avoir reconnu le tort qu'il vous avait fait, vous a comblé de bontés.

Je suis sûr de penser juste lorsque je me rencontre avec vous : c'est une pierre de touche à laquelle je peux toujours reconnaître la valeur de mes pensées. L'humanité, cette vertu si recommandable, et qui renferme toutes les autres en elle, devrait, selon moi, être le partage de tout homme raisonnable ; et s'il arrivait que cette vertu s'éteignît dans tout l'univers, il faudrait encore qu'elle fût immortelle chez les princes.

Vos idées me font trop avantageuses. *Voltaire* le politique me souhaite la couronne impériale ; *Voltaire* le philosophe demanderait au ciel qu'il daignât me pourvoir de sagesse, et *Voltaire* mon ami ne me souhaiterait que sa compagnie pour me rendre heureux. Non,

mon cher ami, je ne désire point les grandeurs; et, si elles ne me viennent chercher, 1738.
je ne les chercherai jamais.

Ce voyage projeté un peu trop tard pour ma satisfaction, et qui peut-être ne se fera jamais, pour mon malheur, m'aurait mis au comble de la félicité. Si j'avais vu la Marquise et vous, j'aurais cru avoir plus profité de ce voyage que *Clairaut* et *Maupertuis*, que *la Condamine* et tous vos académiciens qui ont parcouru l'univers, afin de trouver une ligne. Les gens d'esprit sont, selon moi, la quintessence du genre-humain; et j'en aurais vu la fleur d'un coup d'œil. Je dois accuser votre esprit et celui de la divine *Emilie* de paresse, de n'avoir point enfanté ce projet plutôt. Il est trop tard à présent. Je ne vois plus qu'un remède, et ce remède ne tardera guère : c'est la mort de l'électeur Palatin. Je vous avertirai à temps. Veuille le ciel que la Marquise et vous puissiez vous trouver à cette terre, où je pourrais alors furement jouir d'un bonheur plus délicieux que celui du paradis!

Je suis indigné contre votre nation et contre ceux qui en sont les chefs, de ce qu'ils ne répriment point l'acharnement cruel de vos envieux. La France se flétrit en vous flétrissant; et il y a de la lâcheté en elle de souffrir cette impunité. C'est contre quoi je crie, et

1738. ce que n'excuſeront point vos généreuſes paroles : *Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne ſavent ce qu'ils font.*

J'aurai beaucoup d'obligation à la Marquiſe de ſa Diſſertation ſur le feu, qu'elle veut bien m'envoyer. Je la lirai pour m'inſtruire ; et ſi je doute de quelques bagatelles, ce ſera pour mieux connaître le chemin de la vérité. Faites-lui, s'il vous plaît, mille aſſurances d'eſtime.

Voici une pièce nouvellement achevée : c'eſt le premier fruit de ma retraite. Je vous l'envoie, comme les païens offraient leurs prémices aux dieux. Je vous demande en revanche de la ſincérité, de la vérité et de la hardieſſe.

Je me compte heureux d'avoir un ami de votre mérite : ſoyez-le toujours, je vous en prie, et ne ſoyez qu'ami. Ce caractère vous rendra encore plus aimable, s'il eſt poſſible, à mes yeux ; étant avec toute l'eſtime imaginable,

Mon cher ami,

votre très-fidelle
FÉDÉRIC.

LETTRE

## LETTRE LXVI. 1738.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, le 14 de septembre.

MON CHER AMI,

Je viens de recevoir dans ce moment votre lettre du... auguſte, qui par malheur arrive après coup. Il y a plus de quinze jours que nous ſommes de retour du pays de Clèves, ce qui rompt entièrement votre projet.

Je reconnais tout le prix de votre amitié et des attentions obligeantes de la Marquiſe. Il ne ſe peut aſſurément rien de plus flatteur que l'idée de la divine *Emilie*. Je crois cependant que, malgré l'avantage d'une acquiſition, et l'achat d'une ſeigneurie, je n'aurais pas joui du bonheur ineffable de vous voir tous les deux.

On aurait envoyé à Ham quelque conſeiller bien peſant, qui aurait dreſſé très-méthodiquement et très-ſcrupuleuſement l'accord de la vente, qui vous aurait ennuyé magnifiquement, et qui, après avoir uſé des formalités requiſes, aurait paſſé et paraphé le contrat, et pour moi, j'aurais eu l'avantage de queſtionner

1738. à ſon retour monſieur le conſeiller ſur ce qu'il aurait vu et entendu, qui, au lieu de me parler de *Voltaire* et d'*Emilie*, m'aurait entretenu d'arpens de terre, de droits ſeigneuriaux, de priviléges, et de tout le jargon des ſectateurs de *Plutus*.

Je crois que ſi la Marquiſe voulait attendre juſqu'à la mort de l'électeur Palatin, dont la ſanté et l'âge menacent ruine, elle trouverait plus de facilité alors à ſe défaire de cette terre qu'à préſent.

J'ai dans l'eſprit, ſans pouvoir trop dire pourquoi, que le cas de la ſucceſſion viendra à exiſter le printemps prochain. Notre marche au pays de Bergue et de Juliers en ſera une ſuite immanquable; la Marquiſe ne pourrait-elle point, ſi cela arrivait, ſe rendre ſur cette ſeigneurie voiſine de ces duchés? et le digne *Voltaire* ne pourrait-il point faire une petite incurſion juſqu'au camp pruſſien? J'aurais ſoin de toutes vos commodités; on vous préparerait une bonne maiſon dans un village prochain du camp, où je ſerais à portée de vous aller voir, et d'où vous pourriez vous rendre à ma tente en peu de temps, et ſelon que votre ſanté le permettrait. Je vous prie d'y aviſer, et de me dire naturellement ce que vous pourrez faire en ma faveur. Ne haſardez rien toutefois qui puiſſe vous cauſer le moindre

chagrin de la part de votre cour. Je ne veux pas payer au prix de vos déſagrémens les momens de ma félicité. 1738.

La Marquiſe, dont je viens de recevoir une lettre, me marque qu'elle ſe flattait de ma diſcrétion à l'égard de toutes les pièces manuſcrites que je tiens de votre amitié. Je ne penſe pas que vous ayez la moindre inquiétude ſur ce ſujet; vous ſavez ce que je vous ai promis, et d'ailleurs l'indiſcrétion n'eſt point du tout mon défaut.

Lorſque je reçois de vos nouveaux ouvrages, je les lis en préſence de M. *Keiſerling* et de M. *Jordan*, après quoi je les confie à ma mémoire, et je les retiens comme les paroles de *Moïſe*, que les rois d'Iſraël étaient obligés de ſe rendre familières. Ces pièces ſont enſuite ſerrées dans l'arrière cabinet de mes archives, d'où je ne les retire que pour les lire moi ſeul. Vos lettres ont un même ſort, et quoiqu'on ſe doute de notre commerce, perſonne ne ſait rien de poſitif là-deſſus. Je ne borne point à cela mes précautions. J'ai pourvu plus loin, et mes domeſtiques ont ordre de brûler un certain paquet, en cas que je fuſſe en danger, et que je me trouvaſſe à l'extrémité.

Ma vie n'a été qu'un tiſſu de chagrins, et l'école de l'adverſité rend circonſpect, diſcret

1738. et compatiſſant. On eſt attentif aux moindres démarches lorſqu'on réfléchit ſur les conſéquences qu'elles peuvent avoir, et l'on épargne volontiers aux autres les chagrins qu'on a eus.

Si votre travail et votre aſſiduité vous empêchent de m'écrire, je vous en dois de l'obligation, bien loin de vous blâmer; vous travaillez pour ma ſatisfaction, pour mon bonheur; et quand la maladie interrompt notre correſpondance, j'en accuſe le deſtin, et je ſouffre avec vous.

L'ode philoſophique que je viens de recevoir eſt parfaite; les penſées ſont foncièrement vraies, ce qui eſt le principal; elles ont cet air de nouveauté qui frappe, et la poëſie du ſtyle, qui flatte ſi agréablement l'oreille et l'eſprit, y brille; je dois mes ſuffrages à cette ode excellente. Il ne faut point être flatteur, il ne faut être que ſincère pour y applaudir.

Cette ſtrophe, qui commence: *Tandis que des humains* (*), &c. contient en elle un ſens infini. A Paris ce ſerait le ſujet d'une comédie; à Londres, *Pope* en ferait un poëme épique; et en Allemagne, mes bons compatriotes trouveraient de la matière ſuffiſante pour en forger un in-folio bien conditionné et bien épais.

(*) Ode V, volume d'Epîtres.

Je vous eſtimerai toujours également, mon cher *Protée*, ſoit que vous paraiſſiez en philoſophe, en politique, en hiſtorien, en poëte, ou ſous quelle forme il vous plaira de vous produire. Votre eſprit paraît dans des ſujets ſi différens d'une égale force, c'eſt un brillant qui réfléchit des rayons de toutes les couleurs, qui éblouiſſent également. 1738.

Je vous recommande plus que jamais le ſoin de votre ſanté, beaucoup de diète et peu d'expériences phyſiques. Faites-moi du moins donner de vos nouvelles, lorſque vous n'êtes pas en état de m'écrire. Vous ne m'êtes point du tout indifférent, je vous le jure. Il me ſemble que j'ai une eſpèce d'hypothéque ſur vous, relativement à l'eſtime que je vous porte. Il faut que j'aye des nouvelles de mon bien, ſans quoi mon imagination eſt fertile à m'offrir des monſtres et des ſantômes pour les combattre.

N'oubliez pas de faire reſſouvenir la Marquiſe de ſes adorateurs tudeſques. Soyez perſuadé des ſentimens avec leſquels je ſuis,

Mon cher ami,

votre très-affectionné,

FÉDÉRIC.

1738. LETTRE LXVII.

## DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 30 de septembre.

Quoi! des bords du sombre Elysée,
Ta débile et mourante voix,
Par les souffrances épuisée,
S'élève encor, chantant pour moi!
Jusque sur la fatale rade
J'entends tes sons harmonieux:
Voltaire, ta muse malade
Vaut cent poëtes vigoureux.
De notre moderne Permesse
Et le Virgile et le Lucrèce,
Et l'Euclide et le Varignon,
Reviens briller sur l'horizon;
Et, par ta science profonde,
Eclairer les yeux éblouis
Des ignorans peuples du monde,
Lâchement aux erreurs soumis.
C'est l'humanité qui t'inspire;
Elle préside à tes écrits.
Puisse-t-elle sous son empire
Ranger enfin tous les esprits!

Au moins ne vous imaginez point que j'écris ces vers pour entrer en lice avec vous. 1738.
Je vous réponds en bégayant dans une langue qu'il n'appartient qu'aux Dieux et aux *Voltaire* de parler. Vous augmentez tous les jours mes appréhenſions par l'état chancelant de votre ſanté. Si le deſtin qui gouverne le monde n'a pas pu unir tous les talens de l'eſprit que vous poſſédez à un corps robuſte et ſain, comment ne nous arriverait-il point, à nous autres mortels, de commettre des fautes ?

J'ai reçu de Paris l'Epître ſur la modération, changée et augmentée. Ce qui m'a beaucoup plu entre autres, c'eſt la deſcription allégorique de Cirey. La pièce a beaucoup gagné à la correction, et je vous avouerai que ce médecin qui vient, s'aſſied et s'endort, ne me plaiſait point. Ce chien qui meurt en léchant la main de ſon maître, n'eſt-il pas un peu trop bas ? n'y a-t-il pas là quelque choſe qui eſt au-deſſous des beautés dont cette épître fourmille d'ailleurs ? Je vous expoſe mes ſentimens, moins pour être critique que pour me former le goût ; ayez la bonté d'y répondre, et de me dire les vôtres.

Mérope, à en juger par les corrections que vous y avez faites, doit être une pièce achevée. Je n'y ai d'autre part que celle qu'avait le peuple d'Athènes aux ouvrages de *Phidias*,

et la ſervante de *Molière* à ſes comédies. J'ai
1738. deviné les endroits que vous corrigeriez. Vous les avez non-ſeulement retouchés, mais vous en avez encore réformé que je n'ai pu apercevoir. Je vous ſuis infiniment obligé de ce que vous voulez mettre mon nom à la tête de ce bel ouvrage; j'aurai le ſort d'*Attieus* qui fut immortaliſé par les lettres que *Cicéron* lui adreſſait.

*Thiriot* m'a envoyé la Philoſophie de *Newton*, de l'édition de Londres : je l'ai parcourue, mais je la relirai encore à tête repoſée. De la manière dont vous m'expliquez le négoce des libraires de Hollande, il n'eſt pas étonnant que *s'Graveſende* ſe ſoit gendarmé contre votre traduction.

Ne vous paraît-il pas qu'il y ait tout autant d'incertitudes en phyſique qu'en métaphyſique ? Je me vois environné de doutes de tous les côtés, et croyant tenir des vérités, je les examine et je reconnais le fondement frivole de mon jugement. Les vérités mathématiques n'en ſont point exemptes, ne vous en déplaiſe ; et lorſqu'on examine bien le pour et le contre des propoſitions, on trouve même incertitude à ſe déterminer : en un mot, je crois qu'il n'y a que très-peu de vérités évidentes.

Ces conſidérations m'ont mené à expoſer mes ſentimens ſur l'erreur; je l'ai fait en

forme

forme de dialogue. Mon but est de montrer que les sentimens différens des hommes, soit en philosophie ou en religion, ne doivent jamais aliéner en eux les liens de l'amitié et de l'humanité. Il m'a fallu prouver que l'erreur était innocente; c'est ce que j'ai fait. J'ai même poussé outre, et j'ai fait apercevoir qu'une erreur qui vient de ce qu'on cherche la vérité, et de ce qu'on ne peut pas l'apercevoir, doit être louable. Vous en jugerez mieux vous-même quand vous l'aurez lu; c'est pour cet effet que je l'expose à votre critique. 1738.

Je crois qu'il ne serait point séant d'entamer à présent l'affaire de Béringhem. Nous sommes ici de jour à autre en attente de ce qui doit arriver. Vous comprenez bien que, lorsqu'on s'occupe de préparatifs d'une guerre très-sérieuse, on ne pense guère à autre chose. Je serais donc d'avis qu'il faut attendre que cette filasse soit débrouillée; cela ne durera que peu de temps, vu la situation des affaires; et lorsque nous serons en possession de ces duchés, il sera bien plus naturel de chercher à s'arrondir et à faire des acquisitions, comme celle de la seigneurie de Béringhem: alors mes projets pourraient avoir lieu, à cause que le roi, se trouvant dans son pays, pourrait aller lui-même pour voir si une acquisition pareille serait à sa bienséance. Je m'en rapporte

1738. d'ailleurs à ma dernière lettre, où je vous ai détaillé plus au long juſqu'où allaient mes eſpérances, et de quelle manière je me flattais de vous voir.

*Thiriot* doit être à préſent à Cirey; il n'y aura donc que moi qui n'y ſerai jamais ! Ma curioſité eſt bien grande pour ſavoir ce que vous aurez répondu à madame de *Brand*; tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'il y a des vers contenus dans votre réponſe; je vous prie de me les communiquer.

La Marquiſe aura autant de plumes (*) qu'elle en caſſera; je me fais fort de les lui fournir. J'ai déjà fait écrire en Pruſſe pour en avoir, et pour ajouter ce qui pourrait être omis à l'encrier. Aſſurez cette unique Marquiſe de mes attentions et de mon eſtime.

Je ſuis à jamais, et plus que vous ne pouvez le croire,

votre très-fidelle ami,
FÉDÉRIC.

(*) Il s'agit d'une plume d'ambre envoyée à madame *du Châtelet*, et qu'elle avait caſſée.

## LETTRE LXVIII. 1738.

### DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 9 de novembre.

MON CHER AMI,

Je viens de recevoir une lettre et des vers que perſonne n'eſt capable de faire que vous. Mais ſi j'ai l'avantage de recevoir des lettres et des vers d'une beauté préférable à tout ce qui a jamais paru, j'ai auſſi l'embarras de ne ſavoir ſouvent comment y répondre. Vous m'envoyez de l'or de votre Potoſe, et je ne vous renvoie que du plomb. Après avoir lu les vers aſſez vifs et aimables que vous m'adreſſez, j'ai balancé plus d'une fois avant que de vous envoyer l'Epître ſur l'humanité, que vous recevrez avec cette lettre : mais je me ſuis dit enſuite, il faut rendre nos hommages à Cirey, et il faut y chercher des inſtructions et de ſages corrections. Ces motifs, à ce que j'eſpère, vous feront recevoir avec quelque ſupport les mauvais vers que je vous envoie.

*Thiriot* vient de m'envoyer l'ouvrage de la Marquiſe, ſur le feu ; je puis dire que j'ai été étonné en le liſant ; on ne dirait point qu'une

1738. pareille pièce pût être produite par une femme. De plus, le ſtyle eſt mâle, et tout-à-fait convenable au ſujet. Vous êtes tous deux de ces gens admirables et uniques dans votre eſpèce, et qui augmentez chaque jour l'admiration de ceux qui vous connaiſſent. Je penſe ſur ce ſujet des choſes que votre ſeule modeſtie m'oblige de vous celer. Les païens ont fait des dieux qui aſſurément reſtaient bien au-deſſous de vous deux. Vous auriez tenu la première place dans l'Olympe, ſi vous aviez vécu alors.

Rien ne marque plus la différence de nos mœurs de celles de ces temps reculés, que lorſqu'on compare la manière dont l'antiquité traitait les grands hommes, et celle dont les traite notre ſiècle.

La magnanimité, la grandeur d'ame, la fermeté paſſent pour des vertus chimériques. On dit: Oh! vous vous piquez de faire le romain; cela eſt hors de ſaiſon; on eſt revenu de ces affectations dans le ſiècle d'à préſent. Tant pis. Les Romains, qui ſe piquaient de vertus, étaient des grands hommes; pourquoi ne point les imiter dans ce qu'ils ont eu de louable?

La Gréce était ſi charmée d'avoir produit *Homère*, que plus de dix villes ſe diſputaient l'honneur d'être ſa patrie; et l'*Homère* de la

France, l'homme le plus respectable de toute la nation est exposé aux traits de l'envie. *Virgile*, malgré les vers de quelques rimailleurs obscurs, jouissait paisiblement de la protection de *Mécène* et d'*Auguste*, comme *Boileau*, *Racine* et *Corneille*, de celle de *Louis le grand*. Vous n'avez point ces avantages, et je crois, à dire vrai, que votre réputation n'y perdra rien. Le suffrage d'un sage, d'une *Emilie*, doit être préférable à celui du trône, pour tout homme né avec un bon jugement. 1738.

Votre esprit n'est point esclave, et votre muse n'est point enchaînée à la gloire des grands. Vous en valez mieux, et c'est un témoignage irrévocable de votre sincérité; car on sait trop que cette vertu fut de tout temps incompatible avec la basse flatterie qui règne dans les cours.

L'histoire de *Louis XIV*, que je viens de relire, se ressent bien de votre séjour à Cirey; c'est un ouvrage excellent, et dont l'univers n'a point encore d'exemple. Je vous demande instamment de m'en procurer la continuation; mais je vous conseille en ami de ne point le livrer à l'impression. La postérité de tous ceux dont vous dites la vérité se liguerait contre vous. Les uns trouveraient que vous en avez trop dit, les autres que vous n'avez pas assez exagéré les vertus de leurs ancêtres; et les

1738. prêtres, cette race implacable, ne vous pardonnerait point les petits traits que vous leur lancez. J'ose même dire que cette histoire, écrite avec vérité et dans un esprit philosophique, ne doit point sortir de la sphère des philosophes. Non, elle n'est point faite pour des gens qui ne savent point penser.

Vos deux lettres ont produit un effet bien différent sur ceux à qui je les ai rendues. *Césarion*, qui avait la goutte, l'en a perdue de joie; et *Jordan*, qui se portait bien, pensa en prendre l'apoplexie, tant une même cause peut produire des effets différens. C'est à eux à vous marquer tout ce que vous leur inspirez; ils s'en acquitteront aussi bien et mieux que je ne pourrais le faire.

Il ne nous manque à Remusberg qu'un *Voltaire*, pour être parfaitement heureux; indépendamment de votre absence, votre personne est, pour ainsi dire, innée dans nos ames. Vous êtes toujours avec nous. Votre portrait préside dans ma bibliothéque; il pend au-dessus de l'armoire qui conserve notre toison d'or; il est immédiatement placé au-dessus de vos ouvrages, et vis-à-vis de l'endroit où je me tiens, de façon que je l'ai toujours présent à mes yeux. J'ai pensé dire que ce portrait était comme la statue de *Memnon*, qui donnait un son harmonieux

lorſqu'elle était frappée des rayons du ſoleil; que votre portrait animait de même l'eſprit de ceux qui le regardent : pour moi, il me ſemble toujours qu'il paraît me dire : 1738.

*O vous donc qui brûlant d'une ardeur périlleuſe, &c.* (*)

Souvenez-vous toujours, je vous prie, de la petite colonie de Remusberg, et ſouvenez-vous-en pour lui adreſſer vos lettres paſtorales. Ce ſont les conſolations qui deviennent néceſſaires dans votre abſence; vous les devez à vos amis. J'eſpère bien que vous me compterez à leur tête. On ne ſaurait du moins être plus ardemment que je ſuis et que je ferai toujours,

votre très-affectionné et fidelle ami,

FÉDÉRIC.

(*) Boileau, Art poët.

1738.

## LETTRE LXIX.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Octobre.

MONSEIGNEUR,

QUE votre Alteſſe royale pardonne à ce pauvre malade enrichi de vos bienfaits, s'il tarde trop à vous payer ſes tributs de reconnaiſſance.

Ce que vous avez compoſé ſur l'humanité vous aſſure, ſans doute, le ſuffrage et l'eſtime de madame *du Châtelet*, et vous me forceriez à l'admiration, ſi vous ne m'y aviez pas déjà tout diſpoſé. Non-ſeulement Cirey remercie votre Alteſſe royale, mais il n'y a perſonne ſur la terre qui ne doive vous être obligé. Ne connût-on de cet ouvrage que le titre, c'en eſt aſſez pour vous rendre maître des cœurs. Un prince qui penſe aux hommes, qui fait ſon bonheur de leur félicité! on demandera dans quel roman cela ſe trouve, et ſi ce prince s'appelle *Alcimédon* ou *Almanſor*, s'il eſt fils d'une fée et de quelque génie? Non, Meſſieurs, c'eſt un être réel; c'eſt lui que le ciel donne à la terre ſous le nom de *Frédéric*;

il habite d'ordinaire la ſolitude de Remusberg; mais ſon nom, ſes vertus, ſon eſprit, ſes talens ſont déjà connus dans tout le monde; ſi vous ſaviez ce qu'il a écrit ſur l'humanité, le genre-humain députerait vers lui pour le remercier : mais ces détails heureux ſont réſervés à Cirey, et ces faveurs ſont tenues ſecrètes. Les gens qui ſe mêlaient autrefois de conſulter les demi-dieux, ſe vantaient d'en recevoir des oracles : nous en recevons, mais nous ne nous en vantons pas. 1738.

Il y a, Monſeigneur, une ſecrète ſympathie qui aſſujettit mon ame à votre Alteſſe royale; c'eſt quelque choſe de plus fort que l'harmonie préétablie. Je roulais dans ma tête une épître ſur l'humanité, quand je reçus celle de votre Alteſſe royale. Voilà ma tâche faite. Il y a eu, à ce que conte l'antiquité, des gens qui avaient un génie qui les aidait dans leurs grandes entrepriſes. Mon génie eſt à Remusberg. Eh! à qui appartenait-il de parler de l'humanité, qu'à vous, grand Prince, à votre ame généreuſe et tendre; à vous, Monſeigneur, qui avez daigné conſulter des médecins pour la maladie d'un de vos ſerviteurs qui demeure à près de trois cents lieues de vous? Ah! Monſeigneur, malgré ces trois cents lieues, je ſens mon cœur lié à votre Alteſſe royale de bien près.

1738. Je me flatte, même avec assez d'apparence, que cet intervalle disparaîtra bientôt. Monseigneur l'électeur Palatin mourra s'il veut, mais les confins de Clèves et de Juliers verront au printemps prochain madame la marquise *du Châtelet*. Nous arrangerons tout pour nous trouver près de vos Etats. Je sais bien qu'en fait d'affaires, il ne faut jamais répondre de rien; mais l'espérance de faire notre cour à votre Altesse royale, de voir de près ce que nous admirons, ce que nous aimons de loin, aplanira bien des difficultés. N'est-il pas vrai, Monseigneur, que votre Altesse royale donnera des sauf-conduits à madame *du Châtelet*? mais qui voudrait l'arrêter, quand on saura qu'elle sera là pour voir votre Altesse royale, et qui m'osera faire du mal à moi quand j'aurai l'Epître de l'humanité à la main?

Que je suis enchanté que votre Altesse royale ait été contente de cet Essai sur le feu que madame *du Châtelet* s'amusa de composer, et qui en vérité, est plutôt un chef-d'œuvre, qu'un essai. Sans les maudits tourbillons de *Descartes*, qui tournent encore dans les vieilles têtes de l'académie, il est bien sûr que madame *du Châtelet* aurait eu le prix, et cette justice eût fait l'honneur de son sexe et de ses juges: mais les préjugés dominent par-tout. En vain *Newton* a montré aux yeux les secrets de la

lumière ; il y a de vieux romanciers phyſiciens qui ſont pour les chimères de *Malebranche*. L'académie rougira un jour de s'être rendue ſi tard à la vérité ; et il demeurera conſtant qu'une jeune dame oſait embraſſer la bonne philoſophie, quand la plupart de ſes juges l'étudiaient faiblement pour la combattre opiniâtrement. 1738.

M. de *Maupertuis*, homme qui oſe aimer et dire la vérité, quoique perſécuté, a mandé hardiment, mais ſecrétement, que les diſcours français couronnés étaient pitoyables. Son ſuffrage, joint à celui de Remusberg, ſont le plus beau prix qu'on puiſſe jamais recevoir.

Madame *du Châtelet* ſera très-flattée que votre Alteſſe royale faſſe lire à M. *Jordan* ce qui a plu à votre Alteſſe royale. Elle eſtime avec raiſon un homme que vous eſtimez.

Je ſuis, &c.

1738.

## LETTRE LXX.

### *DU PRINCE ROYAL.*

A Remusberg, le 22 de novembre.

MON CHER AMI,

Il faut avouer que vous êtes un débiteur admirable; vous ne reſtez point en arrière dans vos payemens, et l'on gagne conſidérablement au change. Je vous ai une obligation infinie de l'Epître ſur le plaiſir: ce ſyſtême de théologie me paraît très-conforme à la divinité, et s'accorde parfaitement avec ma manière de penſer. Que ne vous dois-je point pour cet ouvrage incomparable!

Les Dieux que nous chantait Homère
Etaient forts, robuſtes, puiſſans;
Celui que l'on nous prêche en chaire
Eſt l'original des tyrans;
Mais le Plaiſir, Dieu de Voltaire,
Eſt le vrai Dieu, le tendre père
De tous les eſprits bienfeſans.

On ne peut mieux connaître la différence des génies, qu'en examinant la manière dont des perſonnes différentes expriment les mêmes

penſées. La comteſſe de *Plate*, dont vous devez avoir entendu parler en Angleterre, pour dire un *eunuque* le périphraſait *un homme brillanté*. L'idée était priſe d'une pierre fine qu'on taille et qu'on brillante. Cette manière de s'exprimer portait bien en ſoi le caractère de femme, je veux dire de cet eſprit inviolablement attaché aux ajuſtemens et aux bagatelles. L'homme de génie, le grand poëte ſe manifeſte bien différemment par cette noble et belle périphraſe : 1738.

*Que le fer a privé des ſources de la vie.*

Outre que la penſée d'un Dieu ſervi par des eunuques, a quelque choſe de frappant par elle-même, elle exprime encore, avec une force merveilleuſe, l'idée du poëte. Cette manière de toucher avec modeſtie et avec clarté une matière auſſi délicate que l'eſt celle de la mutilation, contribue beaucoup au plaiſir du lecteur. Ce n'eſt point parce que cette pièce m'eſt adreſſée ; ce n'eſt point parce qu'il vous a plu de dire du bien de moi, mais c'eſt par ſa bonté intrinsèque que je lui dois mon approbation entière. Je me doutais bien que le Dieu des écoles ne pourrait que gagner en paſſant par vos mains.

Ne croyez pas, je vous prie, que je pouſſe mon ſcepticiſme à outrance. Il y a des vérités

1738. que je crois démontrées, et dont ma raiſon ne me permet pas de douter. Je crois, par exemple, qu'il n'y a qu'un DIEU et qu'un *Voltaire* dans le monde ; je crois encore que ce DIEU avait beſoin dans ce ſiècle d'un *Voltaire* pour le rendre aimable. Vous avez lavé, nettoyé et retouché un vieux tableau de *Raphaël*, que le vernis de quelque barbouilleur ignorant avait rendu méconnaiſſable.

Le but principal que je m'étais propoſé dans ma Diſſertation ſur l'erreur, était d'en prouver l'innocence. Je n'ai point oſé m'expliquer ſur le ſujet de la religion, c'eſt pourquoi j'ai employé plutôt un ſujet philoſophique. Je reſpecte d'ailleurs *Copernic*, *Deſcartes*, *Leibnitz*, *Newton;* mais je ne ſuis point encore d'âge à prendre parti. Les ſentimens de l'académie conviennent mieux à un jeune homme de vingt et quelques années que le ton déciſif et doctoral. Il faut commencer par connaître pour apprendre à juger. C'eſt ce que je fais ; je lis tout avec un eſprit impartial et dans le deſſein de m'inſtruire, en ſuivant votre excellente leçon :

*Et vers la vérité le doute les conduit.*

J'ai lu avec admiration et avec étonnement l'ouvrage de la Marquiſe ſur le feu. Cet eſſai m'a donné une idée de ſon vaſte génie, de

ſes connaiſſances et de votre bonheur. Vous le méritez trop bien pour que je vous l'envie. Jouiſſez-en dans votre paradis, et qu'il ſoit permis à nous autres humains de participer à votre bonheur. 1738.

Vous pouvez aſſurer *Emilie* qu'elle a mis chez moi le feu en une particulière vénération, ſavoir, non le feu qu'elle décompoſe avec tant de ſagacité, mais celui de ſon puiſſant génie.

Serait-il permis à un ſceptique de propoſer quelques doutes qui lui ſont venus? Peut-on, dans un ouvrage de phyſique, où l'on recherche la vérité ſcrupuleuſement, peut-on y faire entrer des reſtes de viſions de l'antiquité? J'appelle ainſi ce qui paraît être échappé à la Marquiſe touchant l'embraſement excité dans les forêts par le mouvement des branches.

J'ignore le phénomène rapporté dans l'article des cauſes de la congélation de l'eau; on rapporte qu'en Suiſſe il ſe trouvait des étangs qui gelaient pendant l'été, aux mois de juin et de juillet. Mon ignorance peut cauſer mes doutes. J'y profiterai à coup sûr, car vos éclairciſſemens m'inſtruiront.

Après avoir parlé de vos ouvrages et de ceux de la Marquiſe, il n'eſt guère permis de parler des miens. Je dois cependant accompagner cette lettre d'une pièce qu'on a voulu

1738. que je fiſſe. Le plus grand plaiſir que vous puiſſiez me faire, après celui de m'envoyer de vos productions, eſt de corriger les miennes. J'ai eu le bonheur de me rencontrer avec vous, comme vous pourrez le voir ſur la fin de l'ouvrage. Lorſqu'on a peu de génie, qu'on n'eſt point ſecondé d'un cenſeur éclairé, et qu'on écrit en langue étrangère, on ne peut guère ſe promettre de faire des progrès. Rimer malgré ces obſtacles, c'eſt, ce me ſemble, être atteint en quelque manière de la maladie des Abdéritains.

Je vous fais confidence de toutes mes folies. C'eſt la marque la plus grande de ma confiance et de l'eſtime avec laquelle je ſuis inviolablement, mon cher ami,

votre, &c.
FÉDÉRIC.

P. S. J'ai quelque bagatelle d'ambre pour Cirey, et j'ai du vin de Hongrie que l'on me dit être un baume pour la ſanté de mon ami. Je voudrais envoyer cet emballage par Hambourg à Rouen, et de là à Paris, ſous l'adreſſe de *Thiriot*, car je ne crois pas qu'on trouvât aiſément quelque voiturier qui voulût s'en charger.

LETTRE

## LETTRE LXXI. 1738.

## *DU PRINCE ROYAL.*

A Berlin, le 25 décembre.

MON CHER AMI,

J'AI lu ces jours passés avec beaucoup de plaisir la lettre que vous adressez à vos infidelles libraires de Hollande. La part que je prends à votre réputation m'a fait participer vivement à l'approbation dont le public ne saurait manquer de couronner votre modération.

C'est cette modération qui doit être le caractère propre de tout homme qui cultive les sciences, la philosophie, qui éclaire l'esprit, fait faire des progrès dans la connaissance du cœur humain ; et le fruit le plus solide qui en revient doit être un support plein d'humanité pour les faiblesses, les défauts et les vices des hommes. Il serait à souhaiter que les savans dans leurs disputes, les théologiens dans leurs querelles, et les princes dans leurs différens, voulussent imiter votre modération. Le savoir, la véritable

1738. religion, les caractères respectables parmi les hommes devraient élever ceux qui en sont revêtus au-dessus de certaines passions qui ne devraient être que le partage des ames basses. D'ailleurs le mérite reconnu est comme dans un fort à l'abri des traits de l'envie. Tous les coups portés contre un ennemi inférieur déshonorent celui qui les lance.

Tel, cachant dans les airs son front audacieux,
Le fier Atlas paraît joindre la terre aux cieux;
Il voit sans s'ébranler la foudre et le tonnerre,
Brisés contre ses pieds, leur faire en vain la guerre:
Tel du sage éclairé le repos précieux
N'est point troublé des cris d'infames envieux;
Il méprise les traits qui contre lui s'émoussent;
Son silence prudent, ses vertus les repoussent;
Et contre ces Titans le public outragé
Du soin de les punir doit être seul chargé.

L'art de rendre injure pour injure est le partage des crocheteurs. Quand même ces injures seraient des vérités, quand même elles seraient échauffées par le feu d'une belle poëfie, elles restent toujours ce qu'elles sont. Ce sont des armes bien placées dans les mains de ceux qui se battent à coups de bâton, mais qui s'accordent mal avec ceux qui savent faire usage de l'épée.

Votre mérite vous a si fort élevé au-dessus de la satire et des envieux, qu'assurément vous n'avez pas besoin de repousser leurs coups. Leur malice n'a qu'un temps, après quoi elle tombe avec eux dans un oubli éternel. 1738.

L'histoire, qui a consacré la mémoire d'*Aristide*, n'a pas daigné conserver les noms de ses envieux. On les connaît aussi peu que les persécuteurs d'*Ovide*.

En un mot, la vengeance est la passion de tout homme offensé; mais la générosité n'est la passion que des belles ames. C'est la vôtre, c'est elle assurément qui vous a dicté cette belle lettre, que je ne saurais assez admirer, que vous adressez à vos libraires.

Je suis charmé que le monde soit obligé de convenir que votre philosophie est aussi sublime dans la pratique qu'elle l'est dans la spéculation.

Mes tributs accompagneront cette lettre. Les dissipations de la ville, certains termes inconnus à Cirey et à Remusberg, de devoir, de respects, de cour, mais d'une efficacité très-incommode dans la pratique, m'enlèvent tout mon temps. Vous vous en apercevrez, sans doute, car je n'ai pas seulement pu abréger ma lettre. A propos, comment se porte *Louis XIV*? Vous allez dire: quel

1738. importun ! cet *Apicius* n'eſt jamais raſſaſié de mes ouvrages.

Aſſurez, je vous prie, cette déeſſe qui transforma *Newton* en *Vénus*, de mes adorations; et ſi vous voyez un certain poëte philoſophe, l'auteur de la Henriade et de l'Epître à *Uranie*, aſſurez-le que je l'eſtime et le conſidère on ne peut pas davantage.

FÉDÉRIC.

## LETTRE LXXII.

### *DE M. DE VOLTAIRE.*

Décembre.

MONSEIGNEUR,

Il nous arrive dans le moment une écritoire, que madame *du Châtelet* et moi indigne comptions avoir l'honneur de préſenter à votre Alteſſe royale pour ſes étrennes. Le miniſtre qui, ſelon votre très-bonne plaiſanterie, eſt prêt à vous prendre ſouvent pour un baſtion ou pour une contreſcarpe, vous offrirait une couleuvrine ou un mortier, mais nous autres êtres penſans, nous préſentons en toute humilité à notre chef l'inſtrument avec lequel on

communique ſes penſées. Je l'ai adreſſée à Anvers ; elle part aujourd'hui, et d'Anvers elle doit aller à Véſel à l'adreſſe de M. le baron de *Borck*, ou, à ſon défaut, au commandant de la place, pour être remiſe à votre Alteſſe royale. Ce qui m'encourage à prendre cette liberté, c'eſt que ce petit hommage de votre ſujet, ayant été fait à Paris, imite et ſurpaſſe le laque de la Chine ; c'eſt un art tout nouveau en Europe, et tous les arts vous doivent des tributs. Pardonnez-moi donc Monſeigneur, cet excès de témérité. 1738.

Je ſuis avec la plus tendre reconnaiſſance, l'eſtime et l'attachement le plus inviolable, et le plus profond reſpect,

Monſeigneur,

de votre Alteſſe royale, &c.

*Fin du Tome premier.*

'AY 1 9 194